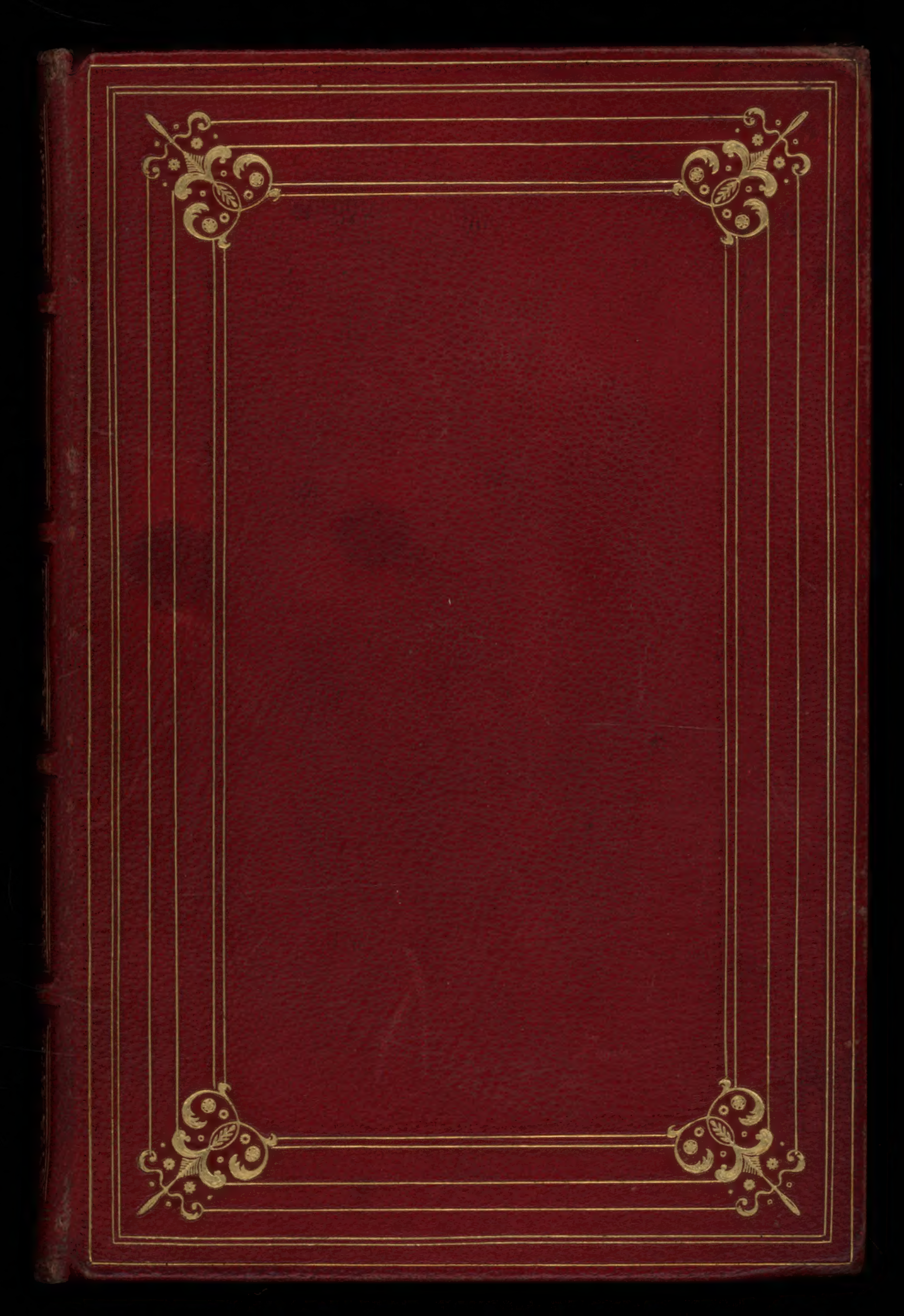
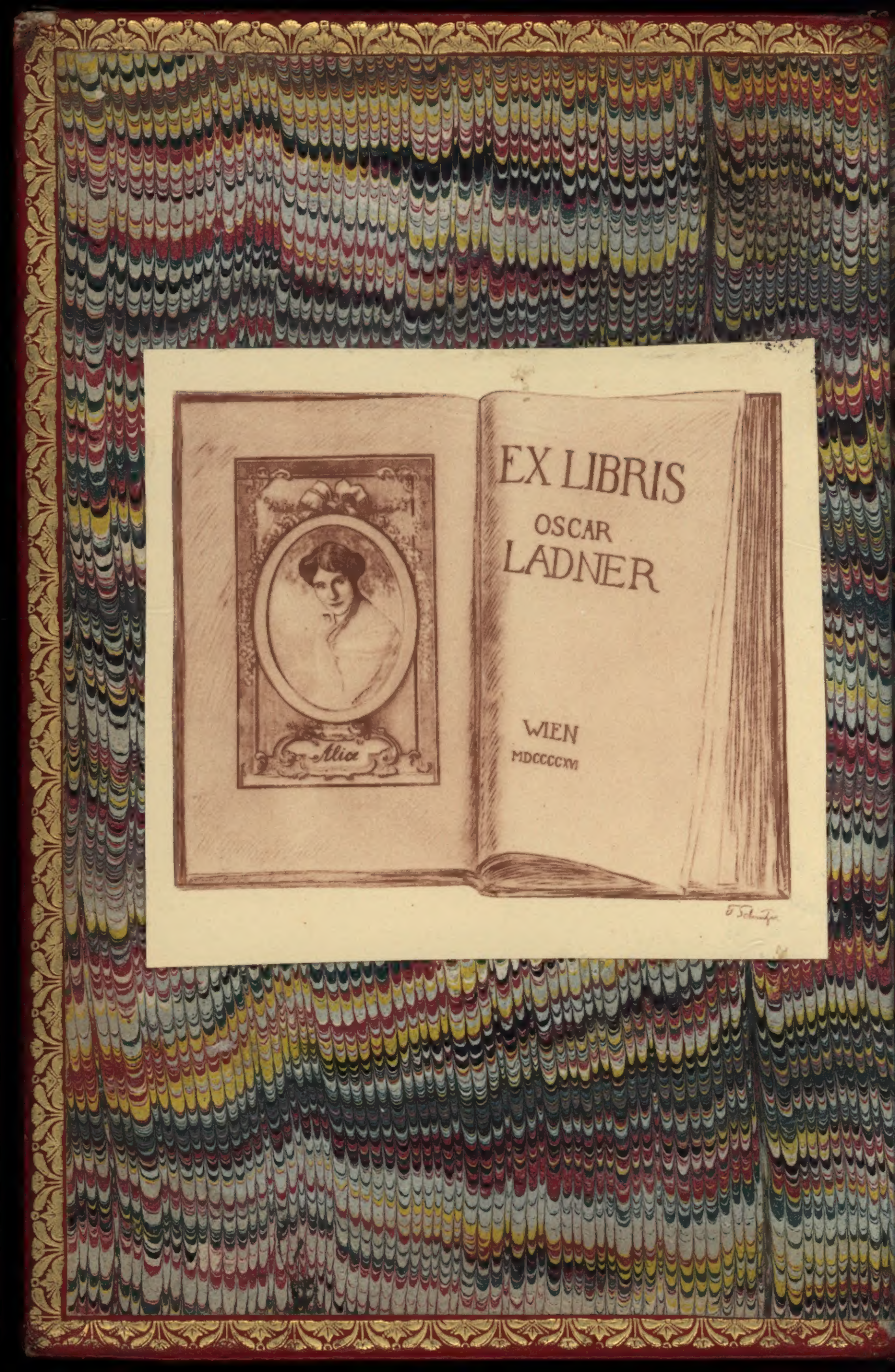




Alice
EX LIBRIS
OSCAR
LADNER
WIEN
MDCCCCXVI



2,000

Maggs Bros. Ltd London
£ 130.-
february 1956

CONTES
DE
LA FONTAINE.

TOME PREMIER.



Hyacinthe Rigault Pinx.

Ficquet Sculp.

CONTES
ET
NOUVELLES
EN VERS,

Par M. DE LA FONTAINE.

TOME I.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXII.



JEAN DE LA FONTAINE naquit le 8 Juillet 1621, à Château-Thierry.

Sa famille y tenoit un rang honnête.

Son éducation fut négligée ; mais il avoit reçu le génie qui répare tout.

Jeune encore, l'ennui du monde le conduiſit dans la retraite. Le goût de l'indépendance l'en tira.

Il avoit atteint l'âge de vingt-deux ans, lorſque quelques ſons de la lyre de Malherbe, entendus par hazard, éveillerent en lui la muſe qui ſommeilloit.

Bientôt il connut les meilleurs modeles ; Phédre, Virgile, Horace & Térence, parmi les latins : Plutarque,

Homere & Platon , parmi les grecs : Rabelais, Marot & d'Urfé, parmi les françois : le Taſſe, Arioſte & Bocace, parmi les italiens.

Il fut marié, parce qu'on le voulut, à une femme belle, ſpirituelle & ſage qui le deſeſpéra.

Tout ce qu'il y eut d'hommes diſtingués dans les lettres, le rechercherent & le chérirent. Mais ce furent deux femmes qui l'empêcherent de ſentir l'indigence.

La Fontaine, s'il reſte quelque choſe de toi, & s'il t'eſt permis de planer un moment au-deſſus des temps : vois les noms de la Sabliere & d'Hervard paſſer avec le tien aux ſiécles à venir !

La vie de la Fontaine ne fut, pour

ainſi dire, qu'une diſtraction continuelle. Au milieu de la ſociété, il en étoit abſent. Preſqu'imbécille pour la foule, l'auteur ingénieux, l'homme aimable ne ſe laiſſoit appercevoir que par intervalle & à des amis.

Il eut peu de livres & peu d'amis.

Entre un grand nombre d'ouvrages qu'il a laiſſés, il n'y a perſonne qui ne connoiſſe ſes fables & ſes contes ; & les particularités de ſa vie ſont écrites en cent endroits.

Il mourut le 16 Mars 1695.

Gardons le ſilence ſur ſes derniers inſtans, & craignons d'irriter ceux qui ne pardonnent point.

Ses concitoyens l'honorent encore aujourd'hui dans ſa poſtérité.

Long-temps après ſa mort, les étrangers alloient viſiter la chambre qu'il avoit occupée.

Une fois chaque année, j'irai viſiter ſa tombe.

Ce jour-là, je déchirerai une fable de la Mothe, un conte de Vergier, ou quelques-unes des meilleures pages de Grécourt.

Il fut inhumé dans le cimetiere de S. Joſeph, à côté de Moliere.

Ce lieu ſera toujours ſacré pour les poëtes & pour les gens de goût.



PRÉFACE

DE L'AUTEUR,

Sur le premier tome de ces Contes.

J'avois résolu de ne consentir à l'impression de ces Contes, qu'après que j'y pourrois joindre ceux de Bocace, qui sont le plus à mon goût ; mais quelques personnes m'ont conseillé de donner dès à présent ce qui me reste de ces bagatelles ; afin de ne pas laisser refroidir la curiosité de les voir, qui est encore en son premier feu. Je me suis rendu à cet avis sans beaucoup de peine ; & j'ai cru pouvoir profiter de l'occasion. Non-seulement cela m'est permis, mais ce seroit vanité à moi de mépriser un tel avantage. Il me suffit de ne pas vouloir qu'on impose en ma faveur à qui que ce soit, & de suivre un chemin contraire à celui de certaines gens, qui ne s'acquiérent des amis que pour s'acquérir des suffrages par leur

moyen ; créatures de la Cabale, bien différens de cet Eſpagnol qui ſe piquoit d'être fils de ſes propres œuvres. Quoique j'aie autant de beſoin de ces artifices que pas un autre, je ne ſçaurois me réſoudre à les employer : ſeulement, je m'accommoderai, s'il m'eſt poſſible, au goût de mon ſiécle, inſtruit que je ſuis par ma propre expérience, qu'il n'y a rien de plus néceſſaire. En effet on ne peut pas dire que toutes ſaiſons ſoient favorables pour toutes ſortes de livres. Nous avons vu les Rondeaux, les Métamorphoſes, les Bouts-rimés, régner tour à tour. Maintenant ces galanteries ſont hors de mode, & perſonne ne s'en ſoucie : tant il eſt certain que ce qui plaît en un temps, peut ne pas plaire en un autre ! Il n'appartient qu'aux ouvrages vraiment ſolides, & d'une ſouveraine beauté, d'être bien reçus de tous les eſprits, & dans tous les ſiécles, ſans avoir d'autre paſſeport que le ſeul mérite dont ils ſont pleins. Comme les miens ſont fort éloignés d'un ſi haut degré de perfection, la pru-

dence veut que je les garde en mon cabinet, à moins que de bien prendre mon temps pour les en tirer. C'eſt ce que j'ai fait, ou que j'ai cru faire dans cette édition, où je n'ai ajouté de nouveaux Contes, que parce qu'il m'a ſemblé qu'on étoit en train d'y prendre plaiſir. Il y en a que j'ai étendus, & d'autres que j'ai accourcis; ſeulement pour me diverſifier, & me rendre moins ennuieux. Mais je m'amuſe à des choſes auxquelles on ne prendra peut-être pas garde, tandis que j'ai lieu d'appréhender des objections bien plus importantes. On m'en peut faire deux principales : l'une que ce livre eſt licencieux, l'autre qu'il n'épargne pas aſſez le beau ſexe. Quant à la premiere, je dis hardiment que la nature du Conte le vouloit ainſi; étant une loi indiſpenſable, ſelon Horace, ou plutôt ſelon la raiſon & le ſens commun, de ſe conformer aux choſes dont on écrit. Or qu'il ne m'ait été permis d'écrire de celles-ci, comme tant d'autres l'ont fait, & avec ſuccès, je ne crois pas qu'on le mette en doute :

& l'on ne me ſçauroit condamner, que l'on ne condamne auſſi l'Arioſte devant moi, & les Anciens devant l'Arioſte. On me dira que j'euſſe mieux fait de ſupprimer quelques circonſtances, ou tout au moins de les déguiſer. Il n'y avoit rien de plus facile ; mais cela auroit affoibli le Conte, & lui auroit ôté de ſa grace. Tant de circonſpection n'eſt néceſſaire que dans les ouvrages qui promettent beaucoup de retenue dès l'abord, ou par leur ſujet, ou par la maniere dont on les traite. Je confeſſe qu'il faut garder en cela des bornes, & que les plus étroites ſont les meilleures : auſſi faut-il m'avouer que trop de ſcrupule gâteroit tout. Qui voudroit réduire Bocace à la même pudeur que Virgile, ne feroit aſſurément rien qui vaille, & pécheroit contre les loix & la bienſéance, en prenant à tâche de les obſerver. Car, afin que l'on ne s'y trompe pas, en matiere de vers & de proſe, l'extrême pudeur & la bienſéance ſont deux choſes bien différentes. Cicéron fait conſiſter la derniere à dire ce qu'il eſt à propos

qu'on dise, eu égard au lieu, au temps, & aux personnes qu'on entretient. Ce principe une fois posé, ce n'est pas une faute de jugement que d'entretenir les gens d'aujourd'hui de Contes un peu libres. Je ne péche pas non plus en cela contre la Morale. S'il y a quelque chose dans nos écrits qui puisse faire impression sur les ames, ce n'est nullement la gaieté de ces Contes; elle passe légerement: je craindrois plutôt une douce mélancolie, où les Romans les plus chastes & les plus modestes sont très-capables de nous plonger, & qui est une grande préparation pour l'amour. Quant à la seconde objection, par laquelle on me reproche que ce livre fait tort aux femmes; on auroit raison, si je parlois sérieusement: mais qui ne voit que ceci est jeu, & par conséquent ne peut porter coup? Il ne faut pas avoir peur que les mariages en soient à l'avenir moins fréquens, & les maris plus fort sur leurs gardes. On me peut encore objecter que ces Contes ne sont pas fondés, ou qu'ils ont par-tout un fondement aisé à

détruire ; enfin qu'il y a des abſurdités, & pas la moindre teinture de vrai-ſemblance. Je répond en peu de mots que j'ai mes garans : & puis ce n'eſt ni le vrai, ni le vrai-ſemblable, qui font la beauté & la grace de ces choſes-ci ; c'eſt ſeulement la maniere de les conter. Voilà les principaux points ſur quoi j'ai cru être obligé de me défendre. J'abandonne le reſte aux cenſeurs ; auſſi-bien ſeroit-ce une entrepriſe infinie que de prétendre répondre à tout. Jamais la critique ne demeure court, ni ne manque de ſujets de s'exercer : quand ceux que je puis prévoir lui ſeroient ôtés, elle en auroit bientôt trouvé d'autres.



JOCONDE.





JOCONDE.

NOUVELLE

Tirée de l'Arioſte.

JADIS régnoit en Lombardie
Un Prince auſſi beau que le jour,
Et tel, que, des beautés qui régnoient à ſa Cour,
La moitié lui portoit envie,
L'autre moitié brûloit pour lui d'amour.
Un jour, en ſe mirant : Je fais, dit-il, gageure,
Qu'il n'eſt mortel dans la nature
Qui me ſoit égal en appas ;
Et gage, ſi l'on veut, la meilleure Province

De mes Etats ;
Et s'il s'en rencontre un, je promets, foi de Prince,
De le traiter ſi bien qu'il ne s'en plaindra pas.
A ce propos s'avance un certain Gentilhomme
D'auprès de Rome.
Sire, dit-il, ſi votre Majeſté
Eſt curieuſe de beauté,
Qu'elle faſſe venir mon frere ;
Aux plus charmans il n'en doit guere :
Je m'y connois un peu, ſoit dit ſans vanité.
Toutefois en cela pouvant m'être flatté,
Que je n'en ſois pas crû, mais les cœurs de vos Dames ;
Du ſoin de guérir leurs flâmes
Il vous ſoulagera, ſi vous le trouvez bon :
Car de pourvoir vous ſeul au tourment de chacune,
Outre que tant d'amour vous ſeroit importune,
Vous n'auriez jamais fait ; il vous faut un ſecond.
Là-deſſus Aſtolphe répond :
(C'eſt ainſi qu'on nommoit ce Roi de Lombardie)
Votre diſcours me donne une terrible envie
De connoître ce frere ; amenez-le-nous donc.
Voyons ſi nos beautés en feront amoureuſes ;
Si ſes appas le mettront en crédit ;
Nous en croirons les connoiſſeuſes,
Comme très-bien vous avez dit.

Le Gentilhomme part, & va querir Joconde,
(C'eſt le nom que ce frere avoit)
A la campagne il vivoit,
Loin du commerce du monde.
Marié depuis peu : content, je n'en ſçais rien;
Sa femme avoit de la jeuneſſe,
De la beauté, de la délicateſſe;
Il ne tenoit qu'à lui qu'il ne s'en trouvât bien.
Son frere arrive, & lui fait l'ambaſſade;
Enfin il le perſuade.
Joconde d'une part regardoit l'amitié
D'un Roi puiſſant & d'ailleurs fort aimable;
Et d'autre part auſſi ſa charmante moitié
Triomphoit d'être inconſolable,
Et de lui faire des adieux
A tirer les larmes des yeux.
Quoi ! tu me quittes, diſoit-elle ?
As-tu bien l'ame aſſez cruelle,
Pour préférer à ma conſtante amour
Les faveurs de la Cour?
Tu ſçais qu'à peine elles durent un jour;
Qu'on les conſerve avec inquiétude,
Pour les perdre avec déſeſpoir.
Si tu te laſſes de me voir,
Songe au moins qu'en ta ſolitude

Le repos régne jour & nuit ;
Que les ruiſſeaux n'y font du bruit ;
Qu'afin de t'inviter à fermer la paupiere.
Croi-moi, ne quittes point les hôtes de tes bois,
Ces fertiles valons, ces ombrages ſi cois,
Enfin moi, qui devois me nommer la premiere.
Mais ce n'eſt plus le temps, tu ris de mon amour :
Va, cruel, va montrer ta beauté ſinguliere ;
Je mourrai, je l'eſpere, avant la fin du jour.
L'Hiſtoire ne dit point ni de quelle maniere
Joconde put partir, ni ce qu'il répondit,
Ni ce qu'il fit, ni ce qu'il dit ;
Je m'en tais donc auſſi, de crainte de pis faire.
Diſons que la douleur l'empêcha de parler ;
C'eſt un fort bon moyen de ſe tirer d'affaire.
Sa femme, le voyant tout prêt de s'en aller,
L'accable de baiſers, & pour comble lui donne
Un braſſelet de façon fort mignonne,
En lui diſant : Ne le perds pas,
Et qu'il ſoit toûjours à ton bras,
Pour te reſſouvenir de mon amour extrême.
Il eſt de mes cheveux, je l'ai tiſſu moi-même ;
Et voilà de plus mon portrait,
Que j'attache à ce braſſelet.
Vous autres, bonnes gens, euſſiez crû que la Dame


N. Le Mire f. 1762

Une heure après eût rendu l'ame:
Moi qui ſçais ce que c'eſt que l'eſprit d'une femme,
Je m'en ſerois à bon droit défié.
Joconde partit donc: mais ayant oublié
Le braſſelet & la peinture,
Par je ne ſçais quelle aventure,
Le matin même il s'en ſouvient;
Au grand galop ſur ſes pas il revient,
Ne ſçachant quelle excuſe il feroit à ſa femme.
Sans rencontrer perſonne, & ſans être entendu,
Il monte dans ſa chambre, & voit près de la Dame
Un lourdaut de Valet ſur ſon ſein étendu.
Tous deux dormoient. Dans cet abord Joconde
Voulut les envoyer dormir en l'autre monde;
Mais cependant il n'en fit rien,
Et mon avis eſt qu'il fit bien.
Le moins de bruit que l'on peut faire
En telle affaire,
Eſt le plus ſûr de la moitié.
Soit par prudence, ou par pitié,
Le Romain ne tua perſonne.
D'éveiller ces Amants, il ne le falloit pas;
Car ſon honneur l'obligeoit, en ce cas,
De leur donner le trépas.
Vis, méchante, dit-il tout bas;

A ton remords je t'abandonne.
Joconde là-deſſus ſe remet en chemin,
Rêvant à ſon malheur tout le long du voyage.
Bien ſouvent il s'écrie au fort de ſon chagrin :
Encor ſi c'étoit un blondin,
Je me conſolerois d'un ſi ſenſible outrage;
Mais un gros lourdaut de Valet!
C'eſt à quoi j'ai plus de regret ;
Plus j'y penſe, & plus j'en enrage.
Ou l'amour eſt aveugle, ou bien il n'eſt pas ſage,
D'avoir aſſemblé ces Amants.
Ce ſont hélas ! ſes divertiſſements ;
Et poſſible eſt-ce par gageure
Qu'il a cauſé cette aventure.
Le ſouvenir fâcheux d'un ſi perfide tour
Altéroit fort la beauté de Joconde :
Ce n'étoit plus ce miracle d'amour
Qui devoit charmer tout le monde.
Les Dames le voyant arriver à la Cour,
Dirent d'abord : Eſt-ce là ce Narciſſe
Qui prétendoit tous nos cœurs enchaîner ?
Quoi ! le pauvre homme a la jauniſſe !
Ce n'eſt pas pour nous la donner.
A quel propos nous amener
Un Galant qui vient de jeûner

La quarantaine ?
On ſe fût bien paſſé de prendre tant de peine.
Aſtolphe étoit ravi ; le frere étoit confus,
Et ne ſçavoit que penſer là-deſſus :
Car Joconde cachoit avec un ſoin extrême
La cauſe de ſon ennui.
On remarquoit pourtant en lui,
Malgré ſes yeux cavés & ſon viſage blême,
De fort beaux traits, mais qui ne plaiſoient point,
Faute d'éclat & d'émbonpoint.
Amour en eut pitié ; d'ailleurs cette triſteſſe
Faiſoit perdre à ce Dieu trop d'encens & de vœux :
L'un des plus grands ſuppôts de l'empire amoureux
Conſumoit en regrets la fleur de ſa jeuneſſe.
Le Romain ſe vit donc à la fin ſoulagé
Par le même pouvoir qui l'avoit affligé.
Car un jour étant ſeul en une galerie,
Lieu ſolitaire & tenu fort ſecret,
Il entendit en certain cabinet,
Dont la cloiſon n'étoit que de menuiſerie,
Le propre diſcours que voici.
« Mon cher Curtade, mon ſouci,
» J'ai beau t'aimer, tu n'es pour moi que glace :
» Je ne vois pourtant, Dieu merci,
» Pas une beauté qui m'efface.

» Cent Conquérants voudroient avoir ta place,
» Et tu ſembles la mépriſer;
» Aimant beaucoup mieux t'amuſer
» A jouer avec quelque Page
» Au Lanſquenet,
» Que me venir trouver ſeule en ce cabinet.
» Dorimene tantôt t'en a fait le meſſage;
» Tu t'es mis contre elle à jurer,
» A la maudire, à murmurer,
» Et n'as quitté le jeu que ta main étant faite,
» Sans te mettre en ſouci de ce que je ſouhaite. »
Qui fut bien étonné? ce fut notre Romain.
Je donnerois juſqu'à demain,
Pour deviner qui tenoit ce langage,
Et quel étoit le perſonnage
Qui gardoit tant ſon quant-à-moi.
Ce bel Adon, étoit le Nain du Roi,
Et ſon amante étoit la Reine.
Le Romain, ſans beaucoup de peine,
Les vit en approchant les yeux
Des fentes que le bois laiſſoit en divers lieux.
Ces Amants ſe fioient au ſoin de Dorimene:
Seule elle avoit toujours la clef de ce lieu-là;
Mais la laiſſant tomber, Joconde la trouva;
Puis s'en ſervit, puis en tira



Conſolation non petite.
Car voici comme il raiſonna :
Je ne ſuis pas le ſeul, & puiſque même on quitte
Un Prince ſi charmant, pour un Nain contrefait,
Il ne faut pas que je m'irrite
D'être quitté pour un Valet.
Ce penſer le conſole : il reprend tous ſes charmes,
Il devient plus beau que jamais ;
Telle pour lui verſe des larmes,
Qui ſe moquoit de ſes attraits.
C'eſt à qui l'aimera, la plus prude s'en pique ;
Aſtolphe y perd mainte pratique :
Cela n'en fut que mieux, il en avoit aſſez.
Retournons aux Amants que nous avons laiſſés.
Après avoir tout vû, le Romain ſe retire,
Bien empêché de ce ſecret.
Il ne faut à la Cour ni trop voir ni trop dire ;
Et peu ſe ſont vantés du don qu'on leur a fait
Pour une ſemblable nouvelle.
Mais quoi ? Joconde aimoit avecque trop de zèle
Un Prince libéral qui le favoriſoit,
Pour ne pas l'avertir du tort qu'on lui faiſoit.
Or, comme avec les Rois il faut plus de myſtere
Qu'avecque d'autres gens ſans doute il n'en faudroit,
Et que, de but en blanc leur parler d'une affaire

Dont le diſcours leur doit déplaire,
Ce feroit être mal adroit ;
Pour adoucir la choſe, il fallut que Joconde,
Depuis l'origine du Monde,
Fit un dénombrement des Rois & des Céſars,
Qui ſujets, comme nous, à ces communs hazards,
Malgré les ſoins dont leur grandeur ſe pique,
Avoient vû leur femme tomber
En telle ou ſemblable pratique,
Et l'avoient vû ſans ſuccomber
A la douleur, ſans ſe mettre en colere,
Et ſans en faire pire chere :
Moi qui vous parle, Sire, ajouta le Romain,
Le jour que pour vous voir je me mis en chemin,
Je fus forcé par mon deſtin
De reconnoître Cocuage
Pour un des Dieux du mariage,
Et comme tel de lui ſacrifier.
Là-deſſus il conta, ſans en rien oublier,
Toute ſa déconvenue ;
Puis vint à celle du Roi.
Je vous tiens, dit Aſtolphe, homme digne de foi ;
Mais la choſe, pour être crûe,
Mérite bien d'être vûe :
Menez-moi donc ſur les lieux.

Cela fut fait, & de ſes propres yeux
Aſtolphe vit des merveilles,
Comme il en entendit de ſes propres oreilles.
L'énormité du fait le rendit ſi confus,
Que d'abord tous ſes ſens demeurerent perclus.
Il fut comme accablé de ce cruel outrage :
Mais bien-tôt il le prit en homme de courage,
En galant homme, & pour le faire court,
En véritable homme de Cour.
Nos femmes, ſe dit-il, nous en ont donné d'une,
Nous voici lâchement trahis :
Vengeons-nous-en, & courons le pays ;
Cherchons par tout notre fortune.
Pour réuſſir dans ce deſſein,
Nous changerons nos noms, je laiſſerai mon train,
Je me dirai votre couſin,
Et vous ne me rendrez aucune déférence :
Nous en ferons l'amour avec plus d'aſſûrance,
Plus de plaiſir, plus de commodité,
Que ſi j'étois ſuivi, ſelon ma qualité.
Joconde approuva fort le deſſein du voyage.
Il nous faut dans notre équipage,
Continua le Prince, avoir un livre blanc,
Pour mettre les noms de celles
Qui ne feront pas rebelles,

Chacune ſelon ſon rang.
Je conſens de perdre la vie,
Si, devant que ſortir des confins d'Italie,
Tout notre livre ne s'emplit,
Et ſi la plus ſévére à nos vœux ne ſe range.
Nous ſommes beaux, nous avons de l'eſprit,
Avec cela bonnes lettres de change:
Il faudroit être bien étrange,
Pour réſiſter à tant d'appas,
Et ne pas tomber dans les lacs
De gens qui ſémeront l'argent & la fleurette,
Et dont la perſonne eſt bien faite.
Leur bagage étant prêt, & le livre ſur tout,
Nos Galants ſe mettent en voye.
Je ne viendrois jamais à bout
De nombrer les faveurs que l'amour leur envoye:
Nouveaux objets, nouvelle proye.
Heureuſes les beautés qui s'offrent à leurs yeux!
Et plus heureuſe encor celle qui peut leur plaire!
Il n'eſt en la plûpart des lieux
Femme d'Echevin, ni de Maire,
De Podeſtat, de Gouverneur,
Qui ne tienne à fort grand honneur
D'avoir en leur régiſtre place.
Les cœurs que l'on croyoit de glace,

Se fondent tous à leur abord.
J'entends déja maint eſprit fort
M'objecter que la vraiſemblance
N'eſt pas en ceci tout à fait :
Car, dira-t-on, quelque parfait
Que puiſſe être un galant dedans cette ſcience,
Encor faut-il du temps pour mettre un cœur à bien.
S'il en faut, je n'en ſçais rien :
Ce n'eſt pas mon métier de cajoler perſonne ;
Je le rends comme on me le donne,
Et l'Arioſte ne ment pas.
Si l'on vouloit à chaque pas
Arrêter un conteur d'hiſtoire,
Il n'auroit jamais fait ; ſuffit qu'en pareil cas
Je promets à ces gens quelque jour de les croire.
Quand nos Aventuriers eurent goûté de tout,
De tout un peu, c'eſt comme il faut l'entendre :
Nous mettrons, dit Aſtolphe, autant de cœurs à bout
Que nous voudrons en entreprendre ;
Mais je tiens qu'il vaut mieux attendre.
Arrêtons-nous pour un temps quelque part,
Et cela plutôt que plus tard :
Car en amour, comme à la table,
Si l'on en croit la Faculté,
Diverſité de mets peut nuire à la ſanté.

Le trop d'affaires nous accable :
Ayons quelque objet en commun ;
Pour tous les deux c'eſt aſſez d'un.
J'y conſens, dit Joconde, & je ſçais une Dame
Près de qui nous aurons toute commodité.
Elle a beaucoup d'eſprit, elle eſt belle, elle eſt femme
D'un des premiers de la cité.
Rien moins, reprit le Roi ; laiſſons la qualité :
Sous les cotillons des griſettes
Peut loger autant de beauté,
Que ſous les jupes des coquettes.
D'ailleurs il n'y faut point faire tant de façon :
Etre en continuel ſoupçon,
Dépendre d'une humeur fiere, bruſque, ou volage ;
Chez les Dames de haut parage,
Ces choſes ſont à craindre, & bien d'autres encor.
Une Griſette eſt un tréſor :
Car ſans ſe donner de la peine,
Et ſans qu'aux Bals on la proméne,
On en vient aiſément à bout ;
On lui dit ce qu'on veut, bien ſouvent rien du tout.
Le point eſt d'en trouver une qui ſoit fidelle :
Choiſiſſons-la toute nouvelle,
Qui ne connoiſſe encor ni le mal ni le bien.
Prenons, dit le Romain, la fille de notre hôte ;

Je la tiens pucelle ſans faute,
Et ſi pucelle qu'il n'eſt rien
De plus puceau que cette Belle:
Sa poupée en ſçait autant qu'elle.
J'y ſongeois, dit le Roi, parlons-lui dès ce ſoir.
Il ne s'agit que de ſçavoir
Qui de nous doit donner à cette Jouvencelle,
Si ſon cœur ſe rend à nos vœux,
La premiere leçon du plaiſir amoureux.
Je ſçais que cet honneur eſt pure fantaiſie:
Toutefois, étant Roi, l'on me le doit céder;
Du reſte il eſt aiſé de s'en accommoder.
Si c'étoit, dit Joconde, une cérémonie,
Vous auriez droit de prétendre le pas;
Mais il s'agit d'un autre cas.
Tirons au ſort, c'eſt la juſtice:
Deux pailles en feront l'office.
De la chappe à l'Evêque, hélas! ils ſe battoient,
Les bonnes gens qu'ils étoient.
Quoi qu'il en ſoit, Joconde eut l'avantage
Du prétendu pucelage.
La Belle étant venue en leur chambre le ſoir,
Pour quelque petite affaire,
Nos deux Aventuriers près d'eux la firent ſeoir,
Louerent ſa beauté, tâcherent de lui plaire,

Firent briller une bague à ses yeux.
A cet objet si précieux,
Son cœur fit peu de résistance.
Le marché se conclud, & dès la même nuit,
Toute l'Hôtellerie étant dans le silence,
Elle les vient trouver sans bruit.
Au milieu d'eux ils lui font prendre place,
Tant qu'enfin la chose se passe
Au grand plaisir des trois, & sur tout du Romain,
Qui crut avoir rompu la glace.
Je lui pardonne, & c'est en vain
Que de ce point on s'embarasse:
Car il n'est si sotte, après tout,
Qui ne puisse venir à bout
De tromper à ce jeu le plus sage du monde.
Salomon, qui grand clerc étoit,
Le reconnoît en quelque endroit,
Dont il ne souvint pas au bon homme Joconde.
Il se tint content pour le coup,
Crut qu'Astolphe y perdoit beaucoup;
Tout alla bien, & maître Pucelage
Joua des mieux son personnage.
Un jeune gars pourtant en avoit essayé:
Le temps, à cela près, fut fort bien employé,
Et si bien, que la fille en demeura contente.

Le

Le lendemain elle le fut encor,
Et même encor la nuit ſuivante.
Le jeune gars s'étonna fort
Du refroidiſſement qu'il remarquoit en elle :
Il ſe douta du fait, la guetta, la ſurprit,
Et lui fit groſſe querelle.
Afin de l'appaiſer, la Belle lui promit,
Foi de fille de bien, que, ſans aucune faute,
Leurs hôtes éloignés, elle lui donneroit
Autant de rendez-vous qu'il en demanderoit.
Je n'ai ſouci, dit-il, ni d'hôteſſe ni d'hôte :
Je veux cette nuit même, ou bien je dirai tout.
Comment en viendrons-nous à bout,
Dit la fille fort affligée ?
De les aller trouver je me ſuis engagée ;
Si j'y manque, adieu l'anneau,
Que j'ai gagné bien & beau.
Faiſons que l'anneau vous demeure,
Reprit le garçon tout à l'heure :
Dites-moi ſeulement, dorment-ils fort tous deux ?
Oui, reprit-elle ; mais entr'eux
Il faut que toute nuit je demeure couchée ;
Et tandis que je ſuis avec l'un empêchée,
L'autre attend ſans mot dire, & s'endort bien ſouvent,
Tant que le ſiége ſoit vacant :

C'eſt-là leur mot. Le Gars dit à l'inſtant :
Je vous irai trouver pendant leur premier ſomme :
Elle reprit. Ah ! gardez-vous-en bien ;
Vous ſeriez un mauvais homme.
Non, non, dit-il, ne craignez rien,
Et laiſſez ouverte la porte.
La porte ouverte elle laiſſa :
Le Galant vint, & s'approcha
Des pieds du lit ; puis fit en ſorte,
Qu'entre les draps ils ſe gliſſa ;
Et Dieu ſçait comme il ſe plaça ;
Et comme enfin tout ſe paſſa ;
Et de ceci, ni de cela
Ne ſe douta le moins du monde
Ni le Roi Lombard, ni Joconde.
Chacun d'eux pourtant s'éveilla,
Bien étonné de telle aubade.
Le Roi Lombard dit à part ſoi :
Qu'a donc mangé mon camarade ?
Il en prend trop, & ſur ma foi,
C'eſt bien fait s'il devient malade.
Autant en dit de ſa part le Romain ;
Et le Garçon, ayant repris haleine,
S'en donna pour le jour, & pour le lendemain,
Enfin pour toute la ſemaine :

Puis les voyant tous deux rendormis à la fin,
Il s'en alla de grand matin,
Toûjours par le même chemin,
Et fut ſuivi de la Donzelle,
Qui craignoit fatigue nouvelle.
Eux éveillés, le Roi dit au Romain:
Frere, dormez juſqu'à demain;
Vous en devez avoir envie,
Et n'avez à préſent beſoin que de repos.
Comment? dit le Romain: mais vous-même, à propos,
Vous avez fait tantôt une terrible vie.
Moi? dit le Roi, j'ai toûjours attendu;
Et puis, voyant que c'étoit temps perdu,
Que ſans pitié ni conſcience
Vous vouliez juſqu'au bout tourmenter ce tendron,
Sans en avoir d'autre raiſon
Que d'éprouver ma patience,
Je me ſuis, malgré moi, juſqu'au jour rendormi;
Que s'il vous eût plû, notre ami,
J'aurois couru volontiers quelque poſte:
C'eût été tout, n'ayant pas la ripoſte
Ainſi que vous; qu'y feroit-on?
Pour Dieu, reprit ſon compagnon,
Ceſſez de vous railler, & changeons de matiere;
Je ſuis votre Vaſſal, vous l'avez bien fait voir.

C'eſt aſſez que tantôt il vous ait plû d'avoir
La fillette toute entiere :
Diſpoſez-en, ainſi qu'il vous plaira ;
Nous verrons ſi ce feu toûjours vous durera.
Il pourra, dit le Roi, durer toute ma vie,
Si j'ai beaucoup de nuits telles que celle-ci.
Sire, dit le Romain, tréve de raillerie :
Donnez-moi mon congé, puiſqu'il vous plaît ainſi.
Aſtolphe ſe piqua de cette repartie ;
Et leurs propos s'alloient de plus en plus aigrir,
Si le Roi n'eût fait venir
Tout incontinent la belle.
Ils lui dirent : Jugez-nous,
En lui contant leur querelle.
Elle rougit, & ſe mit à genoux,
Leur confeſſa tout le myſtere.
Loin de lui faire pire chere,
Ils en rirent tous deux ; l'anneau lui fut donné,
Et maint bel écu couronné,
Dont peu de temps après on la vit mariée,
Et pour pucelle employée.
Ce fut par-là que nos Aventuriers
Mirent fin à leurs aventures,
Se voyant chargés de lauriers
Qui les rendront fameux chez les races futures :



Lauriers d'autant plus beaux, qu'il ne leur en coûta
Qu'un peu d'adreſſe, & quelques feintes larmes;
Et que loin des dangers & du bruit des allarmes
L'un & l'autre les remporta.
Tout fiers d'avoir conquis les cœurs de tant de Belles,
Et leur livre étant plus que plein,
Le Roi Lombard dit au Romain:
Retournons au logis par le plus court chemin.
Si nos femmes ſont infidelles;
Conſolons-nous: bien d'autres le ſont qu'elles.
La Conſtellation changera quelque jour.
Un temps viendra, que le flambeau d'Amour
Ne brûlera les cœurs que de pudiques flâmes:
A préſent on diroit que quelque Aſtre malin
Prend plaiſir aux bons tours des maris & des femmes.
D'ailleurs, tout l'Univers eſt plein
De maudits Enchanteurs, qui des corps & des ames
Font tout ce qu'il leur plaît: ſçavons-nous ſi ces gens,
Comme ils ſont traîtres & méchans,
Et toûjours ennemis, ſoit de l'un, ſoit de l'autre,
N'ont point enſorcelé mon épouſe & la vôtre?
Et ſi, par quelque étrange cas,
Nous n'avons point crû voir choſe qui n'étoit pas?
Ainſi que bons Bourgeois achevons notre vie,
Chacun près de ſa femme, & demeurons-en là.

Peut-être que l'abſence, ou bien la jalouſie
Nous ont rendu leurs cœurs, que l'Hymen nous ôta.
Aſtolphe rencontra dans cette prophétie.
Nos deux Aventuriers, au logis retournés,
Furent très-bien reçûs, pourtant un peu grondés;
Mais ſeulement par bienſéance.
L'un & l'autre ſe vit de baiſers régalé:
On ſe recompenſa des pertes de l'abſence.
Il fut danſé, ſauté, balé;
Et du Nain nullement parlé,
Ni du Valet, comme je penſe.
Chaque Epoux s'attachant auprès de ſa moitié,
Vécut en grand ſoulas, en paix, en amitié,
Le plus heureux, le plus content du monde.
La Reine à ſon devoir ne manqua d'un ſeul point;
Autant en fit la femme de Joconde:
Autant en font d'autres qu'on ne ſçait point.






De Longueil Sc.

LE COCU
BATU ET CONTENT.
Nouvelle tirée de Bocace.

N'A pas long-temps de Rome revenoit
Certain Cadet qui n'y profita guére,
Et volontiers en chemin ſéjournoit,
Quand par hazard le Galand rencontroit
Bon vin, bon gîte, & belle chambriere.
Avint qu'un jour, en un Bourg arrêté,
Il vit paſſer une Dame jolie,
Leſte, pimpante, & d'un Page ſuivie;
Et la voyant il en fut enchanté,
La convoita, comme bien ſçavoit faire.
Prou de pardons il avoit rapporté,
De vertu peu : choſe aſſez ordinaire.
La Dame étoit de gracieux maintien,
De doux regard, jeune, fringante, & belle;
Somme qu'enfin il ne lui manquoit rien,
Fors que d'avoir un Ami digne d'elle.
Tant ſe la mit le drôle en la cervelle,
Que dans ſa peau peu ni point ne duroit;
Et s'informant comment on l'appelloit :

C'eſt, lui dit-on, la Dame du Village.
Meſſire Bon l'a priſe en Mariage,
Quoiqu'il n'ait plus que quatre cheveux gris ;
Mais comme il eſt des premiers du pays,
Son bien ſupplée au défaut de ſon âge.
Notre Cadet tout ce détail apprit,
Dont il conçut eſpérance certaine.
Voici comment le Pélerin s'y prit.
Il renvoya dans la Ville prochaine
Tous ſes valets ; puis s'en fut au Château,
Dit qu'il étoit un jeune Jouvenceau
Qui cherchoit maître, & qui ſçavoit tout faire.
Meſſire Bon fort content de l'affaire
Pour Fauconnier le loua bien & beau,
Non toutefois ſans l'avis de ſa femme.
Le Fauconnier plut très-fort à la Dame ;
Et n'étant homme en tel pourchas nouveau,
Gueres ne mit à déclarer ſa flâme.
Ce fut beaucoup : car le Vieillard étoit
Fou de ſa femme, & fort peu la quittoit,
Sinon les jours qu'il alloit à la chaſſe.
Son Fauconnier, qui pour lors le ſuivoit,
Eût demeuré volontiers en ſa place.
La jeune Dame en étoit bien d'accord ;
Ils n'attendoient que le temps de mieux faire.

Quand je dirai qu'il leur en tardoit fort,
Nul n'ofera foutenir le contraire.
Amour enfin, qui prit à cœur l'affaire,
Leur infpira la rufe que voici.
La Dame dit un foir à fon mari:
Qui croyez-vous le plus rempli de zèle
De tous vos gens ? Ce propos entendu,
Meffire Bon lui dit : J'ai toûjours crû
Le Fauconnier garçon fage & fidele,
Et c'eft à lui que plus je me fierois.
Vous auriez tort, repartit cette Belle,
C'eft un méchant : il me tint l'autre fois
Propos d'amour, dont je fus fi furprife,
Que je penfai tomber tout de mon haut;
Car qui croiroit une telle entreprife ?
Dedans l'efprit il me vint auffi-tôt
De l'étrangler, de lui manger la vûe;
Il tint à peu : je n'en fus retenue
Que pour n'ofer un tel cas publier;
Même, à deffein qu'il ne le pût nier,
Je fis femblant d'y vouloir condefcendre,
Et cette nuit fous un certain Poirier
Dans le jardin je lui dis de m'attendre.
Mon mari, dis-je, eft toûjours avec moi,
Plus par amour que doutant de ma foi;

Je ne me puis dépêtrer de cet homme,
Sinon la nuit, pendant ſon premier ſomme:
D'auprès de lui tâchant de me lever,
Dans le jardin je vous irai trouver.
Voilà l'état où j'ai laiſſé l'affaire.
Meſſire Bon ſe mit fort en colere.
Sa Femme dit: Mon Mari, mon Epoux,
Juſqu'à tantôt cachez votre courroux:
Dans le jardin attrapez-le vous-même:
Vous le pourrez trouver fort aiſément;
Le Poirier eſt à main gauche en entrant.
Mais il vous faut uſer de ſtratagême:
Prenez ma juppe, & contrefaites-vous;
Vous entendrez ſon inſolence extrême.
Lors d'un bâton donnez-lui tant de coups,
Que le Galant demeure ſur la place.
Je ſuis d'avis que le friponneau faſſe
Tel compliment à des femmes d'honneur.
L'Epoux retint cette leçon par cœur:
Onc il ne fut une plus forte dupe
Que ce Vieillard, bon homme au demeurant.
Le temps venu d'attraper le Galant,
Meſſire Bon ſe couvrit d'une juppe,
S'encornetta, courut incontinent
Dans le jardin, où ne trouva perſonne.

Garde n'avoit ; car tandis qu'il friſſonne,
Claque des dents, & meurt quaſi de froid,
Le Pélerin qui le tout obſervoit,
Va voir la Dame ; avec elle ſe donne
Tout le bon temps qu'on a, comme je croi,
Lorſqu'Amour ſeul étant de la partie,
Entre deux draps on tient femme jolie,
Femme jolie, & qui n'eſt point à ſoi.
Quand le Galant un aſſez bon eſpace
Avec la Dame eut été dans ce lieu,
Force lui fut d'abandonner la place ;
Ce ne fut pas ſans le vin de l'adieu.
Dans le jardin il court en diligence :
Meſſire Bon rempli d'impatience
A tous momens ſa pareſſe maudit.
Le Pélerin d'auſſi loin qu'il le vit,
Feignit de croire appercevoir la Dame,
Et lui cria : Quoi donc ! méchante femme,
A ton mari tu braſſois un tel tour !
Eſt-ce le fruit de ſon parfait amour ?
Dieu ſoit témoin que pour toi j'en ai honte,
Et de venir ne tenois quaſi compte,
Ne te croyant le cœur ſi perverti,
Que de vouloir tromper un tel mari.
Or bien, je vois qu'il te faut un ami :

Trouvé ne l'as en moi, je t'en aſſure.
Si j'ai tiré ce rendez-vous de toi,
C'eſt ſeulement pour éprouver ta foi ;
Et ne t'attens de m'induire à luxure.
Grand pécheur ſuis ; mais j'ai là, Dieu merci,
De ton honneur encor quelque ſouci.
A Monſeigneur ferois-je un tel outrage ?
Pour toi, tu viens avec un front de page ;
Mais, foi de Dieu, ce bras te châtiera,
Et Monſeigneur puis après le ſçaura.
Pendant ces mots, l'Epoux pleuroit de joie,
Et tout ravi diſoit entre ſes dents :
Loué ſoit Dieu, dont la bonté m'envoie
Femme & Valet ſi chaſtes, ſi prudens.
Ce ne fut tout : car à grands coups de gaule
Le Pélerin vous lui froiſſe une épaule,
De horions laidement l'accoûtra,
Juſqu'au logis ainſi le convoya.
Meſſire Bon eût voulu que le zèle
De ſon Valet n'eût été juſque-là ;
Mais le voyant ſi ſage & ſi fidele,
Le bon hommeau des coups ſe conſola.
Dedans le lit ſa femme il retrouva,
Lui conta tout, en lui diſant : Mamie,
Quand nous pourrions vivre cent ans encor,

Ni vous ni moi n'aurions de notre vie
Un tel valet ; c'eſt ſans doute un tréſor.
Dans notre Bourg je veux qu'il prenne femme :
A l'avenir traitez-le ainſi que moi.
Pas n'y faudrai, lui repartit la Dame,
Et de ceci je vous donne ma foi.



LE MARI CONFESSEUR.



LE MARI CONFESSEUR.

Conte tiré des cent Nouvelles nouvelles.

Messire Artus, ſous le grand Roi François,
Alla ſervir aux guerres d'Italie ;
Tant qu'il ſe vit, après maints beaux exploits,
Fait Chevalier en grand' cérémonie.
Son Général lui chauſſa l'éperon ;
Dont il croioit que le plus haut Baron
Ne lui dût plus conteſter le paſſage.
Si s'en revint tout fier en ſon Village,
Où ne ſurprit ſa femme en oraiſon.
Seule il l'avoit laiſſée à la maiſon :
Il la retrouve en bonne compagnie,
Danſant, ſautant, menant joyeuſe vie,
Et des Muguets avec elle à foiſon.
Meſſire Artus ne prit goût à l'affaire,
Et ruminant ſur ce qu'il devoit faire :
Depuis que j'ai mon Village quitté,
Si j'étois crû, dit-il, en dignité
De cocuage & de chevalerie,
C'eſt moitié trop ; ſçachons la vérité.
Pour ce s'aviſe, un jour de Confrairie,

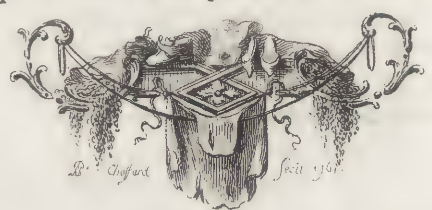
De ſe vêtir en Prêtre, & confeſſer.
Sa femme vient à ſes pieds ſe placer.
De prime-abord ſont par la bonne Dame
Expédiés tous les péchés menus;
Puis à leur tour les gros étant venus,
Force lui fut qu'elle changeât de game.
Pere, dit-elle, en mon lit ſont reçûs
Un Gentilhomme, un Chevalier, un Prêtre.
Si le Mari ne ſe fût fait connoître,
Elle en alloit enfiler beaucoup plus;
Courte n'étoit pour sûr la Kyrielle.
Son Mari donc l'interrompt là-deſſus,
Dont bien lui prit. Ah! dit-il, infidelle!
Un Prêtre même! à qui crois-tu parler?
A mon Mari, dit la fauſſe femelle,
Qui d'un tel pas ſe ſçut bien démêler.
Je vous ai vû dans ce lieu vous couler,
Ce qui m'a fait douter du badinage.
C'eſt un grand cas qu'étant homme ſi ſage,
Vous n'ayez ſçû l'énigme débrouiller.
On vous a fait, dites-vous, Chevalier:
Auparavant vous étiez Gentilhomme;
Vous êtes Prêtre avecque ces habits.
Beni ſoit Dieu, dit alors le bon-homme,
Je ſuis un ſot de l'avoir ſi mal pris.



LE SAVETIER.

Un Savetier, que nous nommerons Blaise,
Prit belle femme, & fut très-avisé.
Les bonnes gens, qui n'étoient à leur aise,
S'en vont prier un Marchand peu rusé,
Qu'il leur prêtât, dessous bonne promesse,
Mi-muid de grain ; ce que le Marchand fait.
Le terme échu, ce Créancier les presse,
Dieu sçait pourquoi. Le Galant, en effet,
Crut que par-là baiseroit la Commere.
Vous avez trop de quoi me satisfaire,
(Ce lui dit-il), & sans débourser rien :
Accordez-moi ce que vous sçavez bien.
Je songerai, répond-elle, à la chose ;
Puis vient trouver Blaise tout aussi-tôt,
L'avertissant de ce qu'on lui propose.
Blaise lui dit : Par bieu, femme, il nous faut,
Sans coup férir, rattraper notre somme.
Tout de ce pas allez dire à cet homme
Qu'il peut venir, & que je n'y suis point.
Je veux ici me cacher tout à point.
Avant le coup demandez la cédule.
De la donner, je ne crois qu'il recule :
Puis toufferez afin de m'avertir,

Mais haut & clair, & plutôt deux fois qu'une.
Lors de mon coin vous me verrez ſortir
Incontinent, de crainte de fortune.
Ainſi fut dit, ainſi s'éxécuta ;
Dont le Mari puis après ſe vanta,
Si que chacun gloſoit ſur ce myſtere.
Mieux eût valu touſſer après l'affaire,
Dit à la Belle un des plus gros Bourgeois :
Vous euſſiez eu votre compte tous trois.
N'y manquez plus, ſauf après de ſe taire.
Mais qu'en eſt-il, or ça, Belle, entre nous ?
Elle répond : Ah ! Monſieur, croyez-vous
Que nous ayons tant d'eſprit que vos Dames ?
Notez qu'illec avec deux autres femmes
Du gros Bourgeois l'Épouſe étoit auſſi.
Je penſe bien, continua la Belle,
Qu'en pareil cas Madame en uſe ainſi :
Mais quoi ! chacun n'eſt pas ſi ſage qu'elle.





LE PAYSAN

QUI AVOIT OFFENSÉ

SON SEIGNEUR.

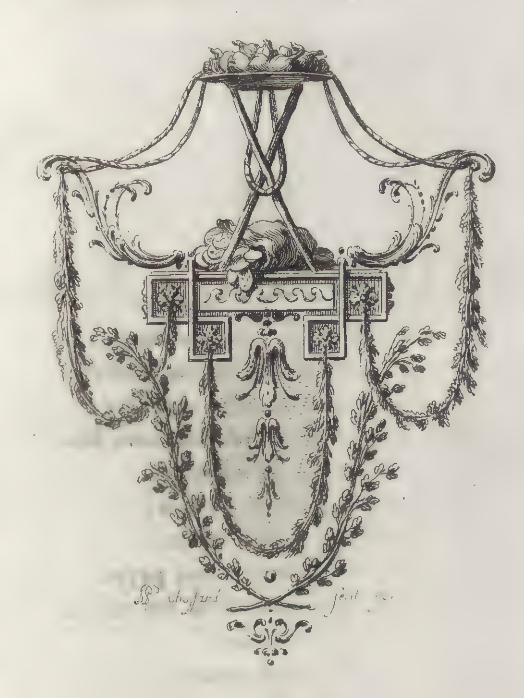
Un Payſan ſon Seigneur offenſa.
L'Hiſtoire dit que c'étoit bagatelle ;
Et toutefois ce Seigneur le tança
Fort rudement : ce n'eſt choſe nouvelle.
Coquin, dit-il, tu mérites la hard :
Fais ton calcul d'y venir tôt ou tard ;
C'eſt une fin à tes pareils commune.
Mais je ſuis bon, & de trois peines l'une
Tu peux choiſir : ou de manger trente aulx,
J'entends ſans boire, & ſans prendre repos ;
Ou de ſouffrir trente bons coups de gaules,
Bien appliqués ſur tes larges épaules ;
Ou de payer ſur le champ cent écus.
Le Payſan conſultant là-deſſus :
Trente aulx ſans boire ! ah ! dit-il en ſoi-même,
Je n'appris onc à les manger ainſi ;
De recevoir les trente coups auſſi,
Je ne le puis ſans un péril extrême ;
Les cent écus, c'eſt le pire de tous.

Incertain donc il ſe mit à genoux,
Et s'écria : Pour Dieu, miſéricorde.
Son Seigneur dit : Qu'on apporte une corde ;
Quoi, le Galant m'oſe répondre encor ?
Le Payſan, de peur qu'on ne le pende,
Fait choix de l'ail ; & le Seigneur commande
Que l'on en cueille, & ſur-tout du plus fort.
Un après un lui-même il fait le compte ;
Puis quand il voit que ſon calcul ſe monte
A la trentaine, il les met dans un plat.
Et cela fait le malheureux pied-plat
Prend le plus gros, en pitié le regarde,
Mange & rechigne, ainſi que fait un chat
Dont les morceaux ſont frotés de moutarde.
Il n'oſeroit de la langue y toucher.
Son Seigneur rit, & ſur-tout il prend garde
Que le Galant n'avale ſans mâcher.
Le premier paſſe ; auſſi fait le deuxiéme ;
Au tiers il dit : Que le diable y ait part.
Bref il en fut à grand'peine au douziéme,
Que s'écriant : Haro, la gorge m'ard ;
Tôt, tôt, dit-il, que l'on m'apporte à boire.
Son Seigneur dit : Ah ah, Sire Grégoire,
Vous avez ſoif ! je vois qu'en vos repas
Vous humectez volontiers le lampas.

Or buvez donc, & buvez à votre aiſe ;
Bon prou vous faſſe : hola, du vin, hola.
Mais, mon ami, qu'il ne vous en déplaiſe,
Il vous faudra choiſir après cela
Des cent écus, ou de la baſtonade,
Pour ſuppléer au défaut de l'aillade.
Qu'il plaiſe donc, dit l'autre, à vos bontés ;
Que les aulx ſoient ſur les coups précomptés ;
Car pour l'argent, par trop groſſe eſt la ſomme :
Où la trouver, moi qui ſuis un pauvre homme ?
Hé-bien, ſouffrez les trente horions,
Dit le Seigneur, mais laiſſons les oignons.
Pour prendre cœur, le Vaſſal en ſa panſe
Loge un long trait, ſe munit le dedans ;
Puis ſouffre un coup avec grande conſtance.
Au deux, il dit : Donnez-moi patience,
Mon doux Jeſus, en tous ces accidens.
Le tiers eſt rude ; il en grince les dents ;
Se courbe tout, & ſaute de ſa place.
Au quart, il fait une horrible grimace ;
Au cinq, un cri ; mais il n'eſt pas au bout,
Et c'eſt grand cas s'il peut digérer tout.
On ne vit onc ſi cruelle aventure.
Deux forts paillards ont chacun un bâton,
Qu'ils ſont tomber par poids & par meſure,

En obſervant la cadence & le ton.
Le Malheureux n'a rien qu'une chanſon :
Grace, dit-il. Mais las ! point de nouvelle ;
Car le Seigneur fait frapper de plus belle,
Juge des coups, & tient ſa gravité,
Diſant toûjours qu'il a trop de bonté.
Le pauvre diable enfin craint pour ſa vie.
Après vingt coups, d'un ton piteux il crie :
Pour Dieu, ceſſez ; hélas ! je n'en puis plus.
Son Seigneur dit : Payez donc cent écus,
Net & comptant. Je ſçais qu'à la deſſerre
Vous êtes dur ; j'en ſuis fâché pour vous.
Si tout n'eſt prêt, votre compere Pierre
Vous en peut bien aſſiſter, entre nous ;
Mais pour ſi peu vous ne vous feriez tondre.
Le Malheureux, n'oſant preſque répondre,
Court au magot, & dit : c'eſt tout mon fait.
On examine, on prend un trébuchet.
L'eau cependant lui coule de la face ;
Il n'a point fait encor telle grimace.
Mais que lui ſert ? il convient tout payer.
C'eſt grand pitié, quand on fâche ſon maître.
Ce Payſan eut beau s'humilier ;
Et pour un fait, aſſez leger peut-être,
Il ſe ſentit enflâmer le goſier,

Vuider la bourſe, émoucher les épaules,
Sans qu'il lui fût deſſus les cent écus,
Ni pour les aulx, ni pour les coups de gaules,
Fait ſeulement grace d'un Carolus.



LE
MULETIER.



LE MULETIER.

Nouvelle tirée de Bocace.

Un Roi Lombard, (les Rois de ce païs
Viennent ſouvent s'offrir à ma mémoire) :
Ce dernier-ci, dont parle en ſes Ecrits
Maître Bocace, auteur de cette hiſtoire,
Portoit le nom d'Agiluf en ſon temps.
Il épouſa Teudelingue la belle,
Veuve du Roi dernier mort ſans enfans,
Lequel laiſſa l'état ſous la tutelle
De celui-ci, prince ſage & prudent.
Nulle beauté n'étoit alors égale
A Teudelingue ; & la Couche Royale
De part & d'autre étoit aſſurément
Auſſi complette, autant bien aſſortie
Qu'elle fut onc ; quand meſſer Cupidon,
En badinant, fit choir de ſon brandon
Chez Agiluf, droit deſſus l'écurie,
Sans prendre garde, & ſans ſe ſoucier
En quel endroit ; dont avecque furie
Le feu ſe prit au cœur d'un Muletier.
Ce Muletier étoit homme de mine,
Et démentoit en tout ſon origine ;
Bien fait & beau, même ayant du bon ſens,

Bien le montra ; car s'étant de la Reine
Emmouraché, quand il eut quelque temps
Fait ſes efforts & mis toute ſa peine
Pour ſe guérir, ſans pouvoir rien gagner,
Le Compagnon fit un tour d'homme habile.
Maître ne ſçais meilleur pour enſeigner
Que Cupidon : l'ame la moins ſubtile
Sous ſa férule apprend plus en un jour,
Qu'un Maître-ès-Arts en dix ans aux Ecoles.
Aux plus groſſiers, par un chemin bien court,
Il ſçait montrer les tours & les parôles :
Le préſent Conte en eſt un bon témoin.
Notre Amoureux ne ſongeoit près ni loin,
Dedans l'abord, à jouir de ſa mie.
Se déclarer de bouche ou par écrit,
N'étoit pas sûr. Si ſe mit dans l'eſprit,
Mourût ou non, d'en paſſer ſon envie :
Puisqu'auſſi bien plus vivre ne pouvoit ;
Et mort pour mort, toûjours mieux lui valoit,
Auparavant que ſortir de la vie,
Éprouver tout, & tenter le hazard.
L'uſage étoit chez le peuple Lombard,
Que, quand le Roi, qui faiſoit lit à part,
Comme tous font, vouloit avec ſa femme
Aller coucher, ſeul il ſe préſentoit,

Presque en chemise, & sur son dos n'avoit
Qu'une simarre. A la porte il frappoit
Tout doucement : aussi-tôt une Dame
Ouvroit sans bruit, & le Roi lui mettoit
Entre les mains la clarté qu'il portoit,
Clarté n'ayant grand' lueur ni grand' flâme.
D'abord la Dame éteignoit en sortant
Cette clarté ; c'étoit le plus souvent
Une lanterne, ou de simples bougies :
Chaque Royaume a ses cérémonies.
Le Muletier remarqua celle-ci :
Ne manqua pas de s'ajuster ainsi,
Se présenta, comme c'étoit l'usage,
S'étant caché quelque peu le visage ;
La Dame ouvrit dormant plus d'à demi.
Nul cas n'étoit à craindre en l'aventure,
Fors que le Roi ne vînt pareillement ;
Mais ce jour-là s'étant heureusement
Mis à chasser, force étoit que nature
Pendant la nuit cherchât quelque repos.
Le Muletier frais, gaillard, & dispos,
Et parfumé, se coucha sans rien dire.
Un autre point, outre ce qu'avons dit ;
C'est qu'Agiluf, s'il avoit en l'esprit
Quelque chagrin, soit touchant son Empire,

Ou ſa famille, ou pour quelque autre cas,
Ne ſonnoit mot en prenant ſes ébats :
A tout cela Teudelingue étoit faite.
Notre Amoureux fournit plus d'une traite ;
(Un Muletier à ce jeu vaut trois Rois) ;
Dont Teudelingue entra par pluſieurs fois
En penſement, & crut que la colere
Rendoit le Prince, outre ſon ordinaire,
Plein de tranſport, & qu'il n'y ſongeoit pas.
En ſes préſens le Ciel eſt toûjours juſte :
Il ne départ à gens de tous états
Mêmes talens. Un Empereur Auguſte
A les vertus propres pour commander ;
Un Avocat ſçait les points décider ;
Au jeu d'Amour le Muletier fait rage.
Chacun ſon fait ; nul n'a tout en partage.
Notre Galant, s'étant diligenté,
Se retira ſans bruit & ſans clarté,
Devant l'Aurore. Il en ſortoit à peine,
Lorsqu'Agiluf alla trouver la Reine,
Voulut s'ébattre, & l'étonna bien fort.
Certes, Monſieur, je ſçais bien, lui dit-elle,
Que vous avez pour moi beaucoup de zèle :
Mais de ce lieu vous ne faites encor
Que de ſortir ; même outre l'ordinaire

En avez pris, & beaucoup plus qu'aſſez.
Pour Dieu, Monſieur, je vous prie, aviſez
Que ne ſoit trop ; votre ſanté m'eſt chere.
Le Roi fut ſage, & ſe douta du tour ;
Ne ſonna mot, deſcendit dans la cour ;
Puis de la cour entra dans l'écurie,
Jugeant en lui que le cas provenoit
D'un Muletier, comme l'on lui parloit.
Toute la troupe étoit lors endormie,
Fors le Galant qui trembloit pour ſa vie.
Le Roi n'avoit lanterne ni bougie :
En tâtonnant il s'approcha de tous ;
Crut que l'auteur de cette tromperie
Se connoîtroit au battement du pouls.
Pas ne faillit dedans ſa conjecture :
Et le ſecond qu'il tâta d'aventure
Etoit ſon homme, à qui d'émotion,
Soit pour la peur, ou ſoit pour l'action,
Le cœur battoit, & le pouls tout enſemble.
Ne ſçachant pas où devoit aboutir
Tout ce myſtere, il feignoit de dormir :
Mais quel ſommeil ! Le Roi, pendant qu'il tremble,
En certain coin va prendre des ciſeaux
Dont on coupoit le crin à ſes chevaux :
Faiſons, dit-il, au Galant une marque,

Pour le pouvoir demain connoître mieux.
Incontinent de la main du Monarque
Il ſe ſent tondre ; un toupet de cheveux
Lui fut coupé, droit vers le front du ſire ;
Et cela fait le Prince ſe retire.
Il oublia de ſerrer le toupet ;
Dont le Galant s'aviſa d'un ſecret
Qui d'Agiluf gâta le ſtratagême.
Le Muletier alla ſur l'heure même
En pareil lieu tondre ſes compagnons.
Le jour venu, le Roi vit ces garçons
Sans poil au front. Lors le Prince en ſon ame :
Qu'eſt-ceci donc ? Qui croiroit que ma femme
Auroit été ſi vaillante au déduit ?
Quoi ! Teudelingue a-t-elle cette nuit
Fourni d'ébat à plus de quinze ou ſeize ?
Autant en vit vers le front de tondus.
Or bien, dit-il, qui l'a fait ſi ſe taiſe :
Au demeurant qu'il n'y retourne plus.





LA SERVANTE JUSTIFIÉE.

Nouvelle tirée des Contes de la Reine de Navarre.

Bocace n'eſt le ſeul qui me fournit :
Je vas par fois en une autre boutique.
Il eſt bien vrai que ce divin Eſprit
Plus que pas un me donne de pratique.
Mais comme il faut manger de plus d'un pain,
Je puiſe encore en un vieux magaſin,
Vieux, des plus vieux, où *Nouvelles nouvelles*
Sont juſqu'à cent, bien déduites & belles
Pour la plûpart, & de très-bonne main.
Pour cette fois la Reine de Navarre,
D'un C'étoit-moi naïf autant que rare,
Entretiendra dans ces vers le Lecteur :
Voici le fait, quiconque en ſoit l'Auteur.
J'y mets du mien, ſelon les occurrences :
C'eſt ma coûtume, & ſans telles licences,
Je quitterois la charge de Conteur.
Un homme donc avoit belle Servante :
Il la rendit au jeu d'amour ſçavante.
Elle étoit fille à bien armer un lit,
Pleine de ſuc, & donnant appetit ;

Ce qu'on appelle en françois bonne robbe.
Par un beau jour cet homme ſe dérobe
D'avec ſa femme, & de très-grand matin
S'en va trouver ſa Servante au jardin.
Elle faiſoit un bouquet pour Madame:
C'étoit ſa fête. Ayant donc de la femme
Vu le bouquet, il commence à louer
L'aſſortiment, tâche à s'inſinuer:
S'inſinuer, en fait de chambriere,
C'eſt proprement couler ſa main au ſein
Ce qui fut fait. La Servante ſoudain
Se défendit, mais de quelle maniere?
Sans rien gâter; c'étoit une façon
Sur le marché: bien ſçavoit ſa leçon.
La Belle prend les fleurs qu'elle avoit miſes
En un monceau, les jette au Compagnon.
Il la baiſa pour en avoir raiſon,
Tant & ſi bien qu'ils en vinrent aux priſes.
En cet étrif la Servante tomba:
Lui d'en tirer auſſi-tôt avantage.
Le malheur fut, que tout ce beau ménage
Fut découvert d'un logis près de-là.
Nos gens n'avoient pris garde à cette affaire.
Une Voiſine apperçut le myſtere:
L'Epoux la vit, je ne ſçais pas comment.

Nous

Nous voilà pris, dit-il, à ſa Servante :
Notre voiſine eſt languarde & méchante ;
Mais ne ſoyez en crainte aucunement.
Il va trouver ſa Femme en ce moment ;
Puis fait ſi bien que, s'étant éveillée,
Elle ſe leve, & ſur l'heure habillée,
Il continue à jouer ſon rollet :
Tant qu'à deſſein d'aller faire un bouquet,
La pauvre Epouſe au jardin eſt menée.
Là fut par lui procédé de nouveau :
Même débat, même jeu ſe commence ;
Fleurs de voler, tetons d'entrer en danſe.
Elle y prit goût ; le jeu lui ſembla beau.
Somme, que l'herbe en fut encor froiſſée.
La pauvre Dame alla l'après-dînée
Voir ſa voiſine, à qui ce ſecret-là
Chargeoit le cœur : elle ſe ſoulagea
Tout dès l'abord. Je ne puis, ma Commere,
Dit cette femme avec un front ſévére,
Laiſſer paſſer, ſans vous en avertir,
Ce que j'ai vu. Voulez-vous vous ſervir
Encor long-temps d'une fille perdue ?
A coups de pied, ſi j'étois que de vous,
Je l'envoirois ainſi qu'elle eſt venue.
Comment ! elle eſt auſſi brave que nous.

Or bien, je ſçais celui de qui procéde
Cette piaſe ; apportez-y remède
Tout au plutôt : car je vous avertis
Que ce matin, étant à la fenêtre,
Ne ſçais pourquoi, j'ai vu de mon logis
Dans ſon jardin votre Mari paroître,
Puis la Galante ; & tous deux ſe ſont mis
A ſe jetter quelques fleurs à la tête.
Sur ce propos, l'autre l'arrête coi :
Je vous entends, dit-elle ; c'étoit moi.

LA VOISINE.

Voire ! écoutez le reſte de la fête :
Vous ne ſçavez où je veux en venir.
Les bonnes gens ſe ſont pris à cueillir
Certaines fleurs, que baiſers on appelle.

LA FEMME.

C'eſt encor moi, que vous preniez pour elle.

LA VOISINE.

Du jeu des fleurs à celui des tetons
Ils ſont paſſés : après quelques façons,
A pleine main l'on les a laiſſés prendre.

LA FEMME.

Et pourquoi non ? c'étoit moi : votre Époux
N'a-t-il pas donc les mêmes droits ſur vous ?

LA VOISINE.

Cette personne enfin sur l'herbe tendre
Est trébuchée, &, comme je le croi,
Sans se blesser : vous riez ?

LA FEMME.

C'étoit moi.

LA VOISINE.

Un cotillon a paré la verdure.

LA FEMME.

C'étoit le mien.

LA VOISINE.

Sans vous mettre en couroux,
Qui le portoit de la fille ou de vous ?
C'est là le point : car Monsieur votre Epoux
Jusques au bout a poussé l'aventure.

LA FEMME.

Qui ? c'étoit moi : votre tête est bien dure.

LA VOISINE.

Ah ! c'est assez : je ne m'informe plus.
J'ai pourtant l'œil assez bon, ce me semble ;
J'aurois juré que je les avois vus
En ce lieu-là se divertir ensemble.
Mais excusez, & ne la chassez pas.

LA FEMME.

Pourquoi chasser ? j'en suis très-bien servie.

LA VOISINE.

Tant pis pour vous : c'est justement le cas.
Vous en tenez, ma Commere m'amie.







LA GAGEURE
DES
TROIS COMMERES.

Où sont deux Nouvelles tirées de Bocace.

APRÈS bon vin, trois Commeres un jour
S'entretenoient de leurs tours & prouesses ;
Toutes avoient un ami par amour,
Et deux étoient au logis les Maitresses.
L'une disoit : J'ai le Roi des maris :
Il n'en est point de meilleur dans Paris.
Sans son congé je vas par-tout m'ébattre.
Avec ce tronc j'en ferois un plus fin.
Il ne faut pas se lever trop matin,
Pour lui prouver que trois & deux font quatre.
Par mon serment, dit une autre aussi-tôt,
Si je l'avois, j'en ferois une étrene ;
Car quant à moi, du plaisir ne me chaut,
A moins qu'il soit mêlé d'un peu de peine.
Votre Époux va tout ainsi qu'on le mene :
Le mien n'est tel, j'en rends graces à Dieu.
Bien sçauroit prendre & le temps & le lieu,
Qui tromperoit à son aise un tel homme.

Pour tout cela ne croyez que je chomme.
Le paſſe-temps en eſt d'autant plus doux ;
Plus grand en eſt l'amour des deux parties.
Je ne voudrois contre aucune de vous,
Qui vous vantez d'être ſi bien loties,
Avoir troqué de galant ni d'époux.
Sur ce débat, la troiſiéme Commere
Les mit d'accord : car elle fut d'avis
Qu'Amour ſe plait avec les bons maris,
Et veut auſſi quelque peine legére.
Ce point vuidé, le propos s'échauffant,
Et d'en conter toutes trois triomphant,
Celle-ci dit : Pourquoi tant de paroles ?
Voulez-vous voir qui l'emporte de nous ?
Laiſſons à part les diſputes frivoles :
Sur nouveaux frais attrapons nos Epoux.
Le moins bon tour payera quelque amende.
Nous le voulons ; c'eſt ce que l'on demande,
Dirent les deux. Il faut faire ſerment,
Que toutes trois, ſans nul déguiſement,
Rapporterons, l'affaire étant paſſée,
Le cas au vrai : puis pour le jugement
On en croira la Commere Macée.
Ainſi fut dit, ainſi l'on s'accorda.
Voici comment chacune y procéda.



CELLE des trois qui plus étoit contrainte,
Aimoit alors un beau jeune garçon,
Frais, délicat, & ſans poil au menton;
Ce qui leur fit mettre en jeu cette feinte:
Les pauvres gens n'avoient de leurs amours
Encor joui, ſinon par échappées:
Toujours falloit forger de nouveaux tours,
Toujours chercher des maiſons empruntées,
Pour plus à l'aiſe enſemble ſe jouer.
La bonne Dame habille en chambriere,
Le Jouvenceau qui vient pour ſe louer,
D'un air modeſte, & baiſſant la paupiere.
Du coin de l'œil l'Epoux la regardoit,
Et dans ſon cœur déja ſe propoſoit
De rehauſſer le linge de la fille.
Bien lui ſembloit, en la conſidérant,
N'en avoir vu jamais de ſi gentille.
On la retient, avec peine pourtant:
Belle ſervante, & mari vert galant,
C'étoit matiere à feindre du ſcrupule.
Les premiers jours le Mari diſſimule,
Détourne l'œil, & ne fait pas ſemblant
De regarder ſa Servante nouvelle.
Mais tôt après il tourna tant la Belle,
Tant lui donna, tant encor lui promit,

Qu'elle feignit à la fin de ſe rendre ;
Et de jeu fait, à deſſein de le prendre,
Un certain ſoir la Galante lui dit :
Madame eſt mal, & ſeule elle veut être
Pour cette nuit : incontinent le Maître
Et la Servante ayant fait leur marché,
S'en vont au lit ; & le Drôle couché,
Elle en cornette, & dégrafant ſa jupe,
Madame vient. Qui fut bien empêché ?
Ce fut l'Epoux, cette fois pris pour dupe.
Oh, oh, lui dit la Commere en riant,
Votre ordinaire eſt donc trop peu friand
A votre goût ; & par ſaint Jean, beau Sire,
Un peu plutôt vous me le deviez dire :
J'aurois chez moi toujours eu des tendrons.
De celle-ci, pour certaines raiſons,
Vous faut paſſer ; cherchez autre aventure.
Et vous, la belle au deſſein ſi gaillard,
Merci de moi, Chambriere d'un liard,
Je vous rendrai plus noire qu'une mûre.
Il vous faut donc du même pain qu'à moi ?
J'en ſuis d'avis ; non pourtant qu'il m'en chaille ;
Ni qu'on ne puiſſe en trouver qui le vaille :
Graces à Dieu, je crois avoir de quoi
Donner encor à quelqu'un dans la vue :

Je ne ſuis pas à jetter dans là rue.
Laiſſons ce point ; je ſçais un bon moyen:
Vous n'aurez plus d'autre lit que le mien.
Voyez un peu ; diroit-on qu'elle y touche ?
Vîte, marchons ; que du lit où je couche,
Sans marchander, on prenne le chemin.
Vous chercherez vos beſognes demain.
Si ce n'étoit le ſcandale & la honte,
Je vous mettrois dehors en cet état.
Mais je ſuis bonne, & ne veux point d'éclat:
Puis je rendrai de vous un très-bon compte
A l'avenir, & vous jure ma foi,
Que nuit & jour vous ſerez près de moi.
Qu'ai-je beſoin de me mettre en allarmes,
Puiſque je puis empêcher tous vos tours ?
La Chambriere, écoutant ce diſcours,
Fait la honteuſe, & jette une ou deux larmes,
Prend ſon paquet, & ſort ſans conſulter;
Ne ſe le fait pas deux fois répéter,
S'en va jouer un autre perſonnage,
Fait au logis deux métiers tour à tour:
Galant de nuit, Chambriere de jour,
En deux façons elle a ſoin du ménage.
Le pauvre Epoux ſe trouve tout heureux,
Qu'à ſi bon compte il en ait été quitte.

Lui couché ſeul, notre couple amoureux
D'un temps ſi doux à ſon aiſe profite :
Rien ne s'en perd, & des moindres momens
Bons ménagers furent nos deux Amans,
Sçachant très-bien que l'on n'y revient guéres.
Voilà le tour d'une des trois Commeres.

L'autre, de qui le mari croyoit tout,
Avecque lui ſous un Poirier aſſiſe,
De ſon deſſein vint aiſément à bout.
En peu de mots j'en vas conter la guiſe.
Leur grand Valet près d'eux étoit debout,
Garçon bien fait, beau parleur & de miſe,
Et qui faiſoit les ſervantes troter.
La Dame dit : Je voudrois bien goûter
De ce fruit-là : Guillot, monte & ſecoue
Notre Poirier. Guillot monte à l'inſtant.
Grimpé qu'il eſt, le Drôle fait ſemblant
Qu'il lui paroît que le mari ſe joue
Avec ſa femme : auſſi-tôt le Valet
Frotant ſes yeux, comme étonné du fait ;
Vraiment, Monſieur, commence-t-il à dire,
Si vous vouliez Madame careſſer,
Un peu plus loin vous pouviez aller rire,
Et moi préſent, du moins vous en paſſer.
Ceci me cauſe une ſurpriſe extrême :

Devant les gens prendre ainſi vos ébats!
Si d'un Valet vous ne faites nul cas,
Vous vous devez du reſpect à vous-même.
Quel taon vous point? attendez à tantôt;
Ces privautés en ſeront plus friandes:
Tout auſſi-bien, pour le temps qu'il vous faut,
Les nuits d'été ſont encor aſſez grandes:
Pourquoi ce lieu? vous avez pour cela
Tant de bons lits, tant de chambres ſi belles.
La Dame dit: Que conte celui-là?
Je crois qu'il rêve: où prend-il ces nouvelles?
Qu'entend ce fol avecque ſes ébats?
Deſcens, deſcens; mon ami, tu verras.
Guillot deſcend. Hé bien, lui dit ſon Maître,
Nous jouons-nous?

GUILLOT.

Non pas pour le préſent.

LE MARI.

Pour le préſent!

GUILLOT.

Oui, Monſieur, je veux être
Ecorché vif, ſi tout incontinent
Vous ne baiſiez Madame ſur l'herbette.

LA FEMME.

Mieux te vaudroit laiſſer cette ſornette,
Je te le dis; car elle ſent les coups.

LE MARI.

Non, non, m'amie, il faut qu'avec les fous
Tout de ce pas par mon ordre on le mette.

GUILLOT.

Eſt-ce être fou, que de voir ce qu'on voit ?

LA FEMME.

Et qu'as-tu vu ?

GUILLOT.

J'ai vu, je le répéte,
Vous & Monſieur qui, dans ce même endroit,
Jouyez tous deux au doux jeu d'amourette.
Si ce Poirier n'eſt peut-être charmé.

LA FEMME.

Voire, charmé ; tu nous fais un beau conte.

LE MARI.

Je le veux voir vraiment ; faut que j'y monte ;
Vous en ſçaurez bientôt la vérité.
Le Maître à peine eſt ſur l'arbre monté,
Que le Valet embraſſe la Maitreſſe.
L'Epoux, qui voit comme l'on ſe careſſe,
Crie, & deſcend en grand' hâte auſſi-tôt.
Il ſe rompit le col, ou peu s'en faut,
Pour empêcher la ſuite de l'affaire :
Et toutes fois il ne put ſi bien faire



Que ſon honneur ne reçût quelque échec.
Comment, dit-il, quoi ! même à mon aſpect,
Devant mon nez, à mes yeux ? Sainte Dame,
Que vous faut-il ? qu'avez-vous, dit la Femme ?

LE MARI.

Oſes-tu bien le demander encor ?

LA FEMME.

Et pourquoi non ?

LE MARI.

Pourquoi ? n'ai-je pas tort
De t'accuſer de cette effronterie ?

LA FEMME.

Ah ! c'en eſt trop : parlez mieux, je vous prie.

LE MARI.

Quoi ! ce coquin ne te careſſoit pas ?

LA FEMME.

Moi ? vous rêvez.

LE MARI.

D'où viendroit donc ce cas ?
Ai-je perdu la raiſon ou la vue ?

LA FEMME.

Me croyez-vous de ſens ſi dépourvue,
Que devant vous je commiſſe un tel tour ?
Ne trouverois-je aſſez d'heures au jour
Pour m'égayer, ſi j'en avois envie ?

LE MARI.

Je ne ſçais plus ce qu'il faut que je die :
Notre Poirier m'abuſe aſſurément.
Voyons encor. Dans le même moment
L'Epoux remonte, & Guillot recommence.
Pour cette fois le Mari voit la danſe,
Sans ſe fâcher, & deſcend doucement.
Ne cherchez plus, leur dit-il, d'autres cauſes :
C'eſt ce Poirier. Il eſt enſorcelé ;
Puiſqu'il fait voir de ſi vilaines choſes,
Reprit la Femme, il faut qu'il ſoit brûlé.
Cours au logis ; dis qu'on le vienne abbatre ;
Je ne veux plus que cet arbre maudit
Trompe les gens. Le Valet obéit.
Sur le pauvre arbre ils ſe mettent à quatre,
Se demandant l'un l'autre ſourdement,
Quel ſi grand crime a ce Poirier pu faire ?
La Dame dit : abbatez ſeulement ;
Quant au ſurplus ce n'eſt pas votre affaire.
Par ce moyen, la ſeconde Commere
Vint au deſſus de ce qu'elle entreprit.
Paſſons au tour que la troiſiéme fit.

LES rendez-vous chez quelque bonne amie
Ne lui manquoient, non plus que l'eau du puits.
Là tous les jours étoient nouveaux déduits ;





Notre Donzelle y tenoit ſa partie.
Un ſien Amant, étant lors de quartier,
Ne croyant pas qu'un plaiſir fût entier,
S'il n'étoit libre, à la Dame propoſe
De ſe trouver ſeuls enſemble une nuit.
Deux, lui dit-elle, & pour ſi peu de choſe
Vous ne ſerez nullement éconduit.
Jà de par moi ne manquera l'affaire;
De mon mari je ſçaurai me défaire,
Pendant ce temps. Auſſi-tôt fait que dit.
Bon beſoin eut d'être femme d'eſprit;
Car pour Epoux elle avoit pris un homme
Qui ne faiſoit en voyages grands frais;
Il n'alloit pas querir pardons à Rome,
Quand il pouvoit en rencontrer plus près.
Tout au rebours de la bonne Donzelle,
Qui, pour montrer ſa ferveur & ſon zèle,
Toujours alloit au plus loin s'en pourvoir.
Pélerinage avoit fait ſon devoir
Plus d'une fois; mais c'étoit le vieux ſtile:
Il lui falloit, pour ſe faire valoir,
Choſe qui fût plus rare & moins facile.
Elle s'attache à l'orteil, dès le ſoir,
Un brin de fil, qui rendoit à la porte
De la maiſon; & puis ſe va coucher

Droit au côté d'Henriet Berlinguier,
(On appelloit son mari de la sorte).
Elle fit tant qu'Henriet se tournant,
Sentit le fil. Aussi-tôt il soupçonne
Quelque dessein ; &, sans faire semblant
D'être éveillé, sur ce fait il raisonne ;
Se leve enfin, & sort tout doucement,
De bonne foi son Epouse dormant,
Ce lui sembloit ; suit le fil dans la rue,
Conclut de-là que l'on le trahissoit ;
Que quelque amant, que la Donzelle avoit,
Avec ce fil par le pied la tiroit,
L'avertissant ainsi de sa venue ;
Que la Galante aussi-tôt descendoit,
Tandis que lui pauvre Mari dormoit :
Car autrement, pourquoi ce badinage ?
Il falloit bien que Messer Cocuage
Le visitât ; honneur dont, à son sens,
Il se seroit passé le mieux du monde.
Dans ce penser, il s'arme jusqu'aux dents ;
Hors la maison fait le guet & la ronde,
Pour attraper quiconque tirera
Le brin de fil. Or le Lecteur sçaura
Que ce logis avoit sur le derriere
Dequoi pouvoir introduire l'ami :

Il le fut donc par une Chambriere.
Tout domeſtique, en trompant un mari,
Penſe gagner indulgence pléniere.
Tandis qu'ainſi Berlinguier fait le guet,
La bonne Dame, & le jeune Muguet
En ſont aux mains, & Dieu ſçait la maniere.
En grand ſoulas cette nuit ſe paſſa;
Dans leurs plaiſirs rien ne les traverſa.
Tout fut des mieux, graces à la ſervante,
Qui fit ſi bien devoir de ſurveillante,
Que le Galant tout à temps délogea.
L'Epoux revint quand le jour approcha,
Reprit ſa place, & dit que la migraine
L'avoit contraint d'aller coucher en haut.
Deux jours après la Commere ne faut
De mettre un fil : Berlinguier auſſi-tôt,
L'ayant ſenti, rentre en la même peine,
Court à ſon poſte, & notre Amant au ſien.
Renfort de joye : on s'en trouva ſi bien,
Qu'encore un coup on pratiqua la ruſe;
Et Berlinguier, prenant la même excuſe,
Sortit encore, & fit place à l'Amant;
Autre renfort de tout contentement.
On s'en tint là. Leur ardeur refroidie,
Il en falut venir au dénouement.

Trois actes eut ſans plus la Comédie.
Sur le minuit, l'Amant s'étant ſauvé,
Le brin de fil auſſi-tôt fut tiré
Par un des ſiens ſur qui l'Epoux ſe rue,
Et le contraint, en occupant la rue,
D'entrer chez lui, le tenant au collet,
Et ne ſçachant que ce fût un Valet.
Bien à propos lui fut donné le change.
Dans le logis eſt un vacarme étrange :
La Femme accourt au bruit que fait l'Epoux.
Le Compagnon ſe jette à leurs genoux,
Dit qu'il venoit trouver la Chambriere ;
Qu'avec ce fil il la tiroit à ſoi,
Pour faire ouvrir, & que depuis n'aguere
Tous deux s'étoient entredonné la foi.
C'eſt donc cela, pourſuivit la Commere,
En s'adreſſant à la Fille, en colere,
Que l'autre jour je vous vis à l'orteil
Un brin de fil : je m'en mis un pareil,
Pour attraper avec ce ſtratagême
Votre Galant. Or bien, c'eſt votre Epoux,
A la bonne-heure : il faut cette nuit même
Sortir d'ici. Berlinguier fut plus doux ;
Dit qu'il falloit au lendemain attendre.
On les dota l'un & l'autre amplement ;

L'Epoux, la Fille ; & le Valet, l'Amant :
Puis au Moûtier le Couple s'alla rendre,
Se connoiſſant tous deux de plus d'un jour.
Ce fut la fin qu'eut le troiſiéme tour.
Lequel vaut mieux ? pour moi, je m'en rapporte.
MACÉE ayant pouvoir de décider,
Ne ſçut à qui la victoire accorder,
Tant cette affaire à réſoudre étoit forte.
Toutes avoient eu raiſon de gager.
Le procès pend, & pendra de la ſorte
Encor long-temps, comme l'on peut juger.



LE CALENDRIER
DES VIEILLARDS.



LE CALENDRIER
DES VIEILLARDS.

Nouvelle tirée de Bocace.

PLUS d'une fois je me ſuis étonné
Que ce qui fait la paix du mariage,
En eſt le point le moins conſidéré.
Lorſque l'on met une fille en ménage,
Les pere & mere ont pour objet le bien;
Tout le ſurplus, ils le comptent pour rien;
Jeunes tendrons à vieillards apparient;
Et cependant je vois qu'ils ſe ſoucient
D'avoir chevaux à leur char attelés
De même taille, & mêmes chiens couplés.
Ainſi des bœufs, qui de force pareille
Sont toûjours pris : car ce ſeroit merveille
Si, ſans cela, la charrue alloit bien.
Comment pourroit celle du mariage
Ne mal aller, étant un attelage
Qui bien ſouvent ne ſe rapporte en rien?
J'en vas conter un exemple notable.

ON ſçait qui fut Richard de Quinzica,
Qui mainte fête à ſa femme allégua,
Mainte Vigile, & maint jour fériable,

Et du devoir crut s'échapper par-là.
Très-lourdement il erroit en cela.
Cettui Richard étoit juge dans Pise,
Homme ſçavant en l'étude des loix,
Riche d'ailleurs ; mais dont la barbe griſe
Montroit aſſez qu'il devoit faire choix
De quelque femme à peu près de même âge ;
Ce qu'il ne fit, prenant en mariage
La mieux ſéante & la plus jeune d'ans
De la Cité, fille bien alliée,
Belle ſur tout : c'étoit Bartholomée
De Galandi, qui, parmi ſes parens,
Pouvoit compter les plus gros de la ville.
En ce ne fit Richard tour d'homme habile ;
Et l'on diſoit communément de lui,
Que ſes enfans ne manqueroient de peres.
Tel fait métier de conſeiller autrui,
Qui ne voit goute en ſes propres affaires.
Quinzica donc n'ayant de quoi ſervir
Un tel oiſeau qu'étoit Bartholomée,
Pour s'excuſer & pour la contenir,
Ne rencontroit point de jours en l'année,
Selon ſon compte & ſon Calendrier,
Où l'on ſe pût ſans ſcrupule appliquer
Au fait d'hymen : choſe aux vieillards commode,

Mais dont le ſexe abhorre la méthode.
Quand je dis point, je veux dire très-peu;
Encor ce peu lui donnoit de la peine.
Toute en Férie il mettoit la ſemaine;
Et bien ſouvent faiſoit venir en jeu
Saint qui ne fut jamais dans la Légende.
Le Vendredi, diſoit-il, nous demande
D'autres penſers, ainſi que chacun ſçait.
Pareillement il faut que l'on retranche
Le Samedi, non ſans juſte ſujet,
D'autant que c'eſt la veille du Dimanche.
Pour ce dernier, c'eſt un jour de repos.
Quant au Lundi, je ne trouve à propos
De commencer par ce point la ſemaine;
Ce n'eſt le fait d'une ame bien chrétienne.
Les autres jours autrement s'excuſoit:
Et quand venoit aux fêtes ſolemnelles,
C'étoit alors que Richard triomphoit,
Et qu'il donnoit les leçons les plus belles.
Long-temps devant toûjours il s'abſtenoit;
Long-temps après il en uſoit de même.
Aux Quatre-temps autant il en faiſoit,
Sans oublier l'Avent ni le Carême.
Cette ſaiſon pour le Vieillard étoit
Un temps de Dieu, jamais ne s'en laſſoit.

De Patrons même il avoit une liſte :
Point de quartier pour un Evangéliſte,
Pour un Apôtre, ou bien pour un Docteur.
Vierge n'étoit, Martyr & Confeſſeur
Qu'il ne chommât ; tous les ſçavoit par cœur.
Que s'il étoit au bout de ſon ſcrupule,
Il alléguoit les jours malencontreux ;
Puis les brouillards, & puis la Canicule ;
De s'excuſer n'étant jamais honteux.
La choſe ainſi preſque toûjours égale,
Quatre fois l'an, de grace ſpéciale,
Notre Docteur régaloit ſa moitié
Petitement ; enfin c'étoit pitié.
A cela près, il traitoit bien ſa femme.
Les affiquets, les habits à changer,
Joyaux, bijoux ne manquoient à la Dame ;
Mais tout cela n'eſt que pour amuſer
Un peu de temps des eſprits de poupée :
Droit au ſolide alloit Bartholomée.
Son ſeul plaiſir, dans la belle ſaiſon,
C'étoit d'aller à certaine maiſon,
Que ſon Mari poſſédoit ſur la côte :
Ils y couchoient tous les huit jours ſans faute.
Là quelquefois ſur la mer ils montoient,
Et le plaiſir de la pêche goûtoient,

Sans s'éloigner que bien peu de la rade.
Arrive donc qu'un jour de promenade,
Bartholomée & Meſſer le Doƈteur
Prennent chacun une barque à pêcheur,
Sortent ſur mer : ils avoient fait gageure
A qui des deux auroit plus de bonheur,
Et trouveroit la meilleure aventure
Dedans ſa pêche, & n'avoient avec eux,
Dans chaque barque, en tout qu'un homme ou deux.
Certain Corſaire apperçut la chaloupe
De notre Épouſe, & vint avec ſa troupe
Fondre deſſus, l'emmena bien & beau ;
Laiſſa Richard ; ſoit que près du rivage
Il n'osât pas hazarder davantage,
Soit qu'il craignît qu'ayant dans ſon vaiſſeau
Notre Vieillard, il ne pût de ſa proie
Si bien jouir : car il aimoit la joie
Plus que l'argent, & toujours avoit fait
Avec honneur ſon métier de corſaire ;
Au jeu d'amour étoit homme d'effet,
Ainſi que ſont gens de pareille affaire.
Gens de mer ſont toûjours prêts à bien faire,
Ce qu'on appelle autrement bons garçons.
On n'en voit point qui les fêtes allégue.
Or tel étoit celui dont nous parlons,

Ayant pour nom Pagamin de Monégue.
La Belle fit ſon devoir de pleurer
Un demi jour, tant qu'il ſe put étendre ;
Et Pagamin de la reconforter,
Et notre Epouſe à la fin de ſe rendre.
Il la gagna ; bien ſçavoit ſon métier.
Amour s'en mit, Amour ce bon Apôtre,
Dix mille fois plus corſaire que l'autre,
Vivant de rapt, faiſant peu de quartier.
La Belle avoit ſa rançon toute prête ;
Très-bien lui prit d'avoir de quoi payer :
Car là n'étoit ni Vigile, ni fête.
Elle oublia ce beau Calendrier
Rouge par tout, & ſans nul jour ouvrable :
De la ceinture on le lui fit tomber ;
Plus n'en fut fait mention qu'à la table.
Notre Légiſte eût mis ſon doigt au feu,
Que ſon Épouſe étoit toûjours fidelle,
Entiere & chaſte, & que, moyennant Dieu,
Pour de l'argent on lui rendroit la Belle.
De Pagamin il prit un ſauf-conduit,
L'alla trouver, lui mit la carte-blanche.
Pagamin dit : Si je n'ai pas bon bruit,
C'eſt à grand tort. Je veux vous rendre franche,
Et ſans rançon, votre chere moitié ;

Ne plaiſe à Dieu que ſi belle amitié
Soit par mon fait de deſaſtre ainſi pleine.
Celle pour qui vous prenez tant de peine
Vous reviendra, ſelon votre deſir :
Je ne veux point vous vendre ce plaiſir.
Faites-moi voir ſeulement qu'elle eſt vôtre :
Car ſi j'allois vous en rendre quelque autre,
Comme il m'en tombe aſſez entre les mains,
Ce me ſeroit une eſpece de blâme.
Ces jours paſſés, je pris certaine Dame,
Dont les cheveux ſont quelque peu châtains,
Grande de taille, en bon point, jeune & fraîche :
Si cette Belle, après vous avoir vu,
Dit être à vous, c'eſt autant de conclu :
Reprenez-la ; rien ne vous en empêche.
Richard reprit : Vous parlez ſagement,
Et me traitez trop généreuſement.
De ſon métier il faut que chacun vive :
Mettez un prix à la pauvre captive,
Je le payrai comptant, ſans héſiter.
Le compliment n'eſt ici néceſſaire :
Voilà ma bourſe ; il ne faut que compter.
Ne me traitez que comme on pourroit faire,
En pareil cas, l'homme le moins connu.
Seroit-il dit que vous m'euſſiez vaincu

D'honnêteté ? non ſera ſur mon ame ;
Vous le verrez. Car, quant à cette Dame,
Ne doutez point qu'elle ne ſoit à moi.
Je ne veux pas que vous m'ajoûtiez foi,
Mais aux baiſers que de la pauvre femme
Je recevrai, ne craignant qu'un ſeul point ;
C'eſt qu'à me voir de joie elle ne meure.
On fait venir l'Epouſe toute à l'heure,
Qui froidement & ne s'émouvant point,
Devant ſes yeux voit ſon mari paroître,
Sans témoigner ſeulement le connoître,
Non plus qu'un homme arrivé du Pérou.
Voyez, dit-il, la pauvrette eſt honteuſe
Devant les gens, & ſa joie amoureuſe
N'oſe éclater : ſoyez ſûr qu'à mon cou,
Si j'étois ſeul, elle ſeroit ſautée.
Pagamin dit : Qu'il ne tienne à cela ;
Dedans ſa chambre, allez, conduiſez-la.
Ce qui fut fait ; & la chambre fermée,
Richard commence : Et là, Bartholomée,
Comme tu fais ! Je ſuis ton Quinzica,
Toûjours le même à l'endroit de ſa femme.
Regarde-moi. Trouves-tu, ma chere ame,
En mon viſage un ſi grand changement !
C'eſt la douleur de ton enlévement,

Qui me rend tel ; & toi ſeule en es cauſe.
T'ai-je jamais refuſé nulle choſe,
Soit pour ton jeu, ſoit pour tes vêtemens?
En étoit-il quelqu'une de plus brave?
De ton vouloir ne me rendois-je eſclave?
Tu le feras étant avec ces gens.
Et ton honneur, que crois-tu qu'il devienne?
Ce qu'il pourra, répondit bruſquement
Bartholomée. Eſt-il temps maintenant
D'en avoir ſoin? s'en eſt-on mis en peine,
Quand malgré moi l'on m'a jointe avec vous?
Vous, vieux penard, moi fille jeune & drue,
Qui méritois d'être un peu mieux pourvue,
Et de goûter ce qu'Hymen a de doux.
Pour cet effet j'étois aſſez aimable,
Et me trouvois auſſi digne, entre nous,
De ces plaiſirs, que j'en étois capable.
Or eſt le cas allé d'autre façon.
J'ai pris mari qui, pour toute chanſon,
N'a jamais eu que ſes jours de Férie.
Mais Pagamin, ſi-tôt qu'il m'eut ravie,
Me ſçut donner bien une autre leçon.
J'ai plus appris des choſes de la vie
Depuis deux jours, qu'en quatre ans avec vous.
Laiſſez-moi donc, Monſieur mon cher Epoux ;

Sur mon retour n'inſiſtez davantage.
Calendriers ne ſont point en uſage
Chez Pagamin : je vous en avertis.
Vous & les Miens avez mérité pis ;
Vous, pour avoir mal meſuré vos forces,
En m'épouſant ; eux, pour s'être mépris,
En préférant les legéres amorces
De quelque bien à cet autre point-là.
Mais Pagamin pour tous y pourvoira.
Il ne ſçait Loi, ni Digeſte, ni Code,
Et cependant très-bonne eſt ſa méthode ;
De ce matin lui-même il vous dira
Du quart en ſus comme la choſe en va.
Un tel aveu vous ſurprend & vous touche :
Mais faire ici de la petite-bouche
Ne ſert de rien ; l'on n'en croira pas moins ;
Et puiſqu'enfin nous voici ſans témoins,
Adieu vous dis, vous, & vos jours de Fête.
Je ſuis de chair ; les habits rien n'y font.
Vous ſçavez bien, Monſieur, qu'entre la tête
Et le talon d'autres affaires ſont.
A tant ſe tut. Richard tombé des nues,
Fut tout heureux de pouvoir s'en aller.
Bartholomée, ayant ſes hontes bues,
Ne ſe fit pas tenir pour demeurer.

Le pauvre Epoux en eut tant de trifteffe,
Outre les maux qui fuivent la vieilleffe,
Qu'il en mourut à quelques jours de-là;
Et Pagamin prit à femme fa Veuve.
Ce fut bien fait : nul des deux ne tomba
Dans l'accident du pauvre Quinzica,
S'étant choifis l'un & l'autre à l'épreuve.
Belle leçon pour gens à cheveux gris,
Sinon qu'ils foient d'humeur accommodante;
Car en ce cas Meffieurs les favoris
Font leur ouvrage; & la Dame eft contente.



A FEMME AVARE

GALANT ESCROC.

A FEMME



A FEMME AVARE GALANT ESCROC.

Nouvelle tirée de Bocace.

QU'UN homme ſoit plumé par des Coquettes,
Ce n'eſt pour faire au miracle crier.
Gratis eſt mort ; plus d'amour ſans payer ;
En beaux louis ſe content les fleurettes :
Ce que je dis des Coquettes s'entend.
Pour notre honneur, si me faut-il pourtant
Montrer qu'on peut, nonobſtant leur adreſſe,
En attraper au moins une entre cent,
Et lui jouer quelque tour de ſoupleſſe.
Je choiſirai pour exemple Gulphar :
Le Drôle fit un trait de franc ſoudar ;
Car aux faveurs d'une Belle il eut part
Sans débourſer, eſcroquant la chrétienne.
Notez ceci, & qu'il vous en ſouvienne,
Galans d'épée ; encor bien que ce tour,
Pour vous ſtiler, ſoit fort peu néceſſaire.
Je trouverois maintenant à la cour
Plus d'un Gulphar, si j'en avois affaire.
Celui-ci donc chez ſire Gaſparin
Tant fréquenta, qu'il devint à la fin

F

De ſon Epouſe amoureux ſans meſure.
Elle étoit jeune & belle créature,
Plaiſoit beaucoup, fors un point qui gâtoit
Toute l'affaire, & qui ſeul rebutoit
Les plus ardens ; c'eſt qu'elle étoit avare.
Ce n'eſt pas choſe en ce ſiécle fort rare.
Je l'ai jà dit : rien n'y font les ſoupirs.
Celui-là parle une langue barbare
Qui l'or en main n'explique ſes deſirs.
Le jeu, la jupe, & l'amour des plaiſirs,
Sont les reſſorts que Cupidon employe.
De leur boutique il ſort chez les François
Plus de cocus, que du cheval de Troye
Il ne ſortit de héros autrefois.
Pour revenir à l'humeur de la Belle,
Le compagnon ne put rien tirer d'elle
Qu'il ne parlât. Chacun ſçait ce que c'eſt
Que de parler. Le lecteur, s'il lui plait,
Me permettra de dire ainſi la choſe.
Gulphar donc parle, & ſi bien qu'il propoſe
Deux cens écus. La Belle l'écouta :
Et Gaſparin à Gulphar les prêta;
Ce fut le bon : puis aux champs s'en alla,
Ne ſoupçonnant aucunement ſa Femme.
Gulphar les donne en préſence de gens :

Voilà, dit-il, deux cens écus comptans
Qu'à votre Epoux vous donnerez, Madame.
La Belle crut qu'il avoit dit cela
Par politique, & pour jouer ſon rôle.
Le lendemain elle le régala
Tout de ſon mieux, en femme de parole.
Le Drôle en prit, ce jour & les ſuivans,
Pour ſon argent, & même avec uſure :
A bon payeur on fait bonne meſure.
Quand Gaſparin fut de retour des champs,
Gulphar lui dit, ſon Epouſe préſente,
J'ai votre argent à Madame rendu,
N'en ayant eu pour une affaire urgente
Aucun beſoin, comme je l'avois cru ;
Déchargez-en votre livre de grace.
A ce propos, auſſi froide que glace
Notre Galante avoua le reçu.
Qu'eût-elle fait ? on eût prouvé la choſe.
Son regret fut d'avoir enflé la doſe
De ſes faveurs ; c'eſt ce qui la fâchoit :
Voyez un peu la perte que c'étoit !
En la quittant, Gulphar alla tout droit
Conter ce cas, le corner par la ville,
Le publier, le prêcher ſur les toits.
De l'en blâmer, il ſeroit inutile :
Ainſi vit-on chez nous autres François.

ON NE S'AVISE
JAMAIS DE TOUT.



ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT.

Conte tiré des Cent Nouvelles nouvelles.

CERTAIN jaloux ne dormant que d'un œil,
Interdiſoit tout commerce à ſa femme.
Dans le deſſein de prévenir la Dame,
Il avoit fait un fort ample Recueil
De tous les tours que le ſexe ſçait faire.
Pauvre ignorant ! comme ſi cette affaire
N'étoit une hidre, à parler franchement.
Il captivoit ſa femme cependant,
De ſes cheveux vouloit ſçavoir le nombre,
La faiſoit ſuivre, à toute heure, en tous lieux,
Par une vieille au corps tout rempli d'yeux,
Qui la quittoit auſſi peu que ſon ombre.
Ce fou tenoit ſon Recueil fort entier :
Il le portoit en guiſe de Pſautier,
Croyant par-là les Galans hors de game.
Un jour de fête arrive que la Dame,
En revenant de l'Egliſe, paſſa
Près d'un logis, d'où quelqu'un lui jetta
Fort à propos plein un panier d'ordure.
On s'excuſa : la pauvre créature

Toute vilaine entra dans le logis.
Il lui fallut dépouiller ſes habits.
Elle envoya querir une autre jupe,
Dès en entrant, par cette Douagna,
Qui hors d'haleine à Monſieur raconta
Tout l'accident. Foin, dit-il, celui-là
N'eſt dans mon Livre, & je ſuis pris pour dupe:
Que le Recueil au diable ſoit donné.
Il diſoit bien; car on n'avoit jetté
Cette immondice, & la Dame gâté,
Qu'afin qu'elle eût quelque valable excuſe,
Pour éloigner ſon dragon quelque temps.
Un ſien Galant, ami de là-dedans,
Tout auſſi-tôt profita de la ruſe.
Nous avons beau ſur ce ſexe avoir l'œil:
Ce n'eſt coup ſûr encontre tous eſclandres.
Mari jaloux, brulez votre Recueil,
Sur ma parole, & faites-en des cendres.





LE GASCON PUNI.

Nouvelle.

Un Gascon, pour s'être vanté
De posséder certaine Belle,
Fut puni de sa vanité
D'une façon assez nouvelle.
Il se vantoit à faux, & ne possédoit rien :
Mais quoi ! tout médisant est Prophète en ce monde.
On croit le mal d'abord ; mais à l'égard du bien,
Il faut que la vue en réponde.
La Dame cependant du Gascon se moquoit :
Même au logis pour lui rarement elle étoit ;
Et bien souvent qu'il la traitoit
D'incomparable & de divine,
La Belle aussi-tôt s'enfuyoit,
S'allant sauver chez sa Voisine.
Elle avoit nom Philis ; son Voisin, Eurilas ;
La Voisine, Cloris ; le Gascon, Dorilas ;
Un sien Ami, Damon : c'est tout, si j'ai mémoire.
Ce Damon, de Cloris, à ce que dit l'histoire,
Etoit amant aimé, galant, comme on voudra,
Quelque chose de plus encor que tout cela.
Pour Philis, son humeur libre, gaie, & sincére

Montroit qu'elle étoit ſans affaire,
Sans ſecret, & ſans paſſion.
On ignoroit le prix de ſa poſſeſſion :
Seulement à l'uſer chacun la croyoit bonne.
Elle approchoit vingt ans, & venoit d'enterrer
Un mari, de ceux-là que l'on perd ſans pleurer,
Vieux barbon qui laiſſoit d'écus plein une tonne.
En mille endroits de ſa perſonne,
La Belle avoit de quoi mettre un Gaſcon aux cieux ;
Des attraits par deſſus les yeux,
Je ne ſçais quel air de pucelle ;
Mais le cœur tant ſoit peu rebelle,
Rebelle toutesfois de la bonne façon.
Voilà Philis. Quant au Gaſcon,
Il étoit Gaſcon, c'eſt tout dire.
Je laiſſe à penſer ſi le ſire
Importuna la veuve, & s'il fit des ſermens :
Ceux des Gaſcons & des Normans
Paſſent peu pour mots d'Evangile.
C'étoit pourtant choſe facile
De croire Dorilas de Philis amoureux ;
Mais il vouloit auſſi que l'on le crût heureux.
Philis diſſimulant, dit un jour à cet homme :
Je veux un ſervice de vous ;
Ce n'eſt pas d'aller juſqu'à Rome ;

C'eſt que vous nous aidiez à tromper un jaloux.
La choſe eſt ſans péril, & même fort aiſée.
Nous voulons que cette nuit-ci
Vous couchiez avec le mari
De Cloris, qui m'en a priée.
Avec Damon s'étant brouillée,
Il leur faut une nuit entiere, & par-delà,
Pour démêler entre-eux tout ce différend-là.
Notre but eſt qu'Eurilas penſe,
Vous ſentant près de lui, que ce ſoit ſa moitié.
Il ne lui touche point, vit dedans l'abſtinence,
Et ſoit par jalouſie, ou bien par impuiſſance,
A retranché d'hymen certains droits d'amitié;
Ronfle toûjours, fait la nuit d'une traite;
C'eſt aſſez qu'en ſon lit il trouve une cornette:
Nous vous ajuſterons; enfin ne craignez rien;
Je vous recompenſerai bien.
Pour ſe rendre Philis un peu plus favorable,
Le Gaſcon eût couché, dit-il, avec le Diable.
La nuit vient: on le coëffe, on le met au grand lit,
On éteint les flambeaux, Eurilas prend ſa place.
Du Gaſcon la peur ſe ſaiſit;
Il devient auſſi froid que glace,
N'oſeroit touſſer ni cracher,
Beaucoup moins encor s'approcher;

Se fait petit, ſe ſerre, au bord ſe va nicher,
Et ne tient que moitié de la rive occupée ;
Je crois qu'on l'auroit mis dans un fourreau d'épée.
Son coucheur cette nuit ſe retourna cent fois ;
Et juſques ſur le nez lui porta certains doigts
Que la peur lui fit trouver rudes.
Le pis de ces inquiétudes,
C'eſt qu'il craignoit qu'enfin un caprice amoureux
Ne prît à ce mari : tels cas ſont dangereux,
Lorſque l'un des conjoints ſe ſent privé du ſomme.
Toûjours nouveaux ſujets allarmoient le pauvre homme,
L'on étendoit un pied, l'on approchoit un bras ;
Il crut même ſentir la barbe d'Eurilas.
Mais voici quelque choſe à mon ſens de terrible.
Une ſonnette étoit près du chevet du lit :
Eurilas de ſonner, & faire un bruit horrible.
Le Gaſcon ſe pâme à ce bruit ;
Cette fois-là ſe croit détruit,
Fait un vœu, renonce à ſa Dame,
Et ſonge au ſalut de ſon ame.
Perſonne ne venant, Eurilas s'endormit.
Avant qu'il fût jour on ouvrit ;
Philis l'avoit promis : quand voici de plus belle
Un flambeau comble de tous maux.
Le Gaſcon, après ces travaux,

Se fût bien levé ſans chandelle :
Sa perte étoit alors un point tout aſſuré.
On approche du lit : le pauvre homme éclairé
Prie Eurilas qu'il lui pardonne.
Je le veux, dit une perſonne,
D'un ton de voix rempli d'appas.
C'étoit Philis qui d'Eurilas
Avoit tenu la place, & qui, ſans trop attendre,
Tout en chemiſe s'alla rendre
Dans les bras de Cloris qu'accompagnoit Damon :
C'étoit, dis-je, Philis qui conta du Gaſcon
La peine & la frayeur extrême ;
Et qui, pour l'obliger à ſe tuer ſoi-même,
En lui montrant ce qu'il avoit perdu,
Laiſſoit ſon ſein à demi nu.



LA FIANCÉE
DU ROI DE GARBE.



LA FIANCÉE
DU ROI DE GARBE.
Nouvelle.

Il n'eſt rien qu'on ne conte en diverſes façons :
On abuſe du vrai, comme on fait de la feinte.
Je le ſouffre aux récits qui paſſent pour chanſons ;
Chacun y met du ſien ſans ſcrupule & ſans crainte.
Mais aux événemens de qui la vérité
        Importe à la poſtérité,
        Tels abus méritent cenſure.
Le fait d'Alaciel eſt d'une autre nature.
Je me ſuis écarté de mon original :
On en pourra gloſer ; on pourra me mécroire ;
        Tout cela n'eſt pas un grand mal :
        Alaciel & ſa mémoire
Ne ſçauroient gueres perdre à tout ce changement.
J'ai ſuivi mon Auteur en deux points ſeulement ;
        Points qui ſont véritablement
        Le plus important de l'hiſtoire.
L'un eſt, que par huit mains Alaciel paſſa
        Avant que d'entrer dans la bonne ;
L'autre, que ſon Fiancé ne s'en embaraſſa,
        Ayant peut-être en ſa perſonne

De quoi négliger ce point-là.
Quoi qu'il en ſoit, la Belle en ſes traverſes,
Accidens, fortunes diverſes,
Fut beaucoup à ſouffrir, beaucoup à travailler ;
Changea huit fois de Chevalier.
Il ne faut pas pour cela qu'on l'accuſe :
Ce n'étoit après tout que bonne intention,
Gratitude, ou compaſſion,
Crainte de pis, honnête excuſe.
Elle n'en plut pas moins aux yeux de ſon Fiancé :
Veuve de huit Galans, il la prit pour pucelle ;
Et dans ſon erreur par la Belle
Apparemment il fut laiſſé.
Qu'on y puiſſe être pris, la choſe eſt toute claire,
Mais après huit, c'eſt une étrange affaire :
Je me rapporte de cela
A quiconque a paſſé par-là.
Zair, Soudan d'Alexandrie,
Aima ſa fille Alaciel
Un peu plus que ſa propre vie.
Auſſi ce qu'on ſe peut figurer ſous le Ciel
De bon, de beau, de charmant & d'aimable,
D'accommodant, j'y mets encor ce point,
La rendoit d'autant eſtimable ;
En cela je n'augmente point.

Au bruit qui couroit d'elle en toutes ces Provinces,
Mamolin, Roi de Garbe, en devint amoureux.
Il la fit demander, & fut aſſez heureux
Pour l'emporter ſur d'autres Princes.
La Belle aimoit déja ; mais on n'en ſçavoit rien.
Filles de ſang royal ne ſe déclarent gueres :
Tout ſe paſſe en leur cœur ; cela les fâche bien ;
Car elles ſont de chair, ainſi que les Bergeres.
Hiſpal, jeune Seigneur de la cour du Soudan,
Bien fait, plein de mérite, honneur de l'Alcoran,
Plaiſoit fort à la Dame, & d'un commun martyre
Tous deux bruloient, ſans oſer ſe le dire ;
Ou, s'ils ſe le diſoient, ce n'étoit que des yeux.
Comme ils en étoient là, l'on accorda la Belle.
Il fallut ſe réſoudre à partir de ces lieux.
Zaïr fit embarquer ſon Amant avec elle :
S'en fier à quelque autre, eût peut-être été mieux.
Après huit jours de traite, un vaiſſeau de Corſaires
Ayant pris le deſſus du vent,
Les attaqua ; le combat fut ſanglant :
Chacun des deux partis y fit mal ſes affaires.
Les aſſaillans, faits aux combats de mer,
Etoient les plus experts en l'art de maſſacrer ;
Joignoient l'adreſſe au nombre. Hiſpal par ſa vaillance
Tenoit les choſes en balance :

Vingt Corſaires pourtant monterent ſur ſon bord.
Griſonio le giganteſque
Conduiſoit l'horreur & la mort,
Avecque cette Soldateſque.
Hiſpal en un moment ſe vît environné.
Maint Corſaire ſentit ſon bras déterminé;
De ſes yeux il ſortoit des éclairs & des flâmes.
Cependant qu'il étoit au combat acharné,
Griſonio courut à la chambre des femmes:
Il ſçavoit que l'Infante étoit dans ce vaiſſeau;
Et l'ayant deſtinée à ſes plaiſirs infâmes,
Il l'emportoit comme un moineau.
Mais la charge pour lui n'étant pas ſuffiſante,
Il prit auſſi la Caſſette aux bijoux,
Aux diamans, aux témoignages doux
Que reçoit & garde une amante:
Car quelqu'un m'a dit, entre nous,
Qu'Hiſpal en ce voyage avoit fait à l'Infante
Un aveu dont d'abord elle parut contente,
Faute d'avoir le temps de s'en mettre en courroux.
Le malheureux Corſaire emportant cette proye,
N'en eut pas long-temps de la joye:
Un des vaiſſeaux, quoiqu'il fût accroché,
S'étant quelque peu détaché,
Comme Griſonio paſſoit d'un bord à l'autre,

Un

Un pied ſur ſon navire, un ſur celui d'Hiſpal,
Le Héros d'un revers coupe en deux l'animal.
Part du tronc tombe en l'eau, diſant ſa patenôtre,
Et reniant Mahom, Jupin, & Tarvagant,
Avec maint autre Dieu non moins extravagant,
Part demeure ſur pieds, en la même poſture.
On auroit ri de l'aventure,
Si la Belle avec lui n'eût tombé dedans l'eau.
Hiſpal ſe jette après : l'un & l'autre vaiſſeau
Mal-mené du combat, & privé de pilote,
Au gré d'Eole & de Neptune flote.
La mort fit lâcher priſe au Géant pourfendu :
L'Infante par ſa robe en tombant ſoutenue,
Fut bien-tôt d'Hiſpal ſecourue.
Nager vers les vaiſſeaux eût été temps perdu ;
Ils étoient preſque à demi-mille :
Ce qu'il jugea de plus facile,
Fut de gagner certains rochers,
Qui d'ordinaire étoient la perte des nochers,
Et furent le ſalut d'Hiſpal & de l'Infante.
Aucuns ont aſſuré, comme choſe conſtante,
Que même du péril la Caſſette échappa ;
Qu'à des cordons étant pendue,
La Belle après ſoi la tira :
Autrement elle étoit perdue.

Notre Nageur avoit l'Infante ſur ſon dos.
Le premier roc gagné, non pas ſans quelque peine,
La crainte de la faim ſuivit celle des flots ;
Nul vaiſſeau ne parut ſur la liquide plaine.
Le jour s'acheve, il ſe paſſe une nuit ;
Point de vaiſſeau près d'eux par le hazard conduit ;
Point de quoi manger ſur ces roches :
Voilà notre couple réduit
A ſentir de la faim les premieres approches.
Tous deux privés d'eſpoir, d'autant plus malheureux,
Qu'aimés auſſi bien qu'amoureux,
Ils perdoient doublement en leur méſaventure.
Après s'être long-temps regardés ſans parler :
Hiſpal, dit la Princeſſe, il ſe faut conſoler ;
Les pleurs ne peuvent rien près de la Parque dure.
Nous n'en mourrons pas moins ; mais il dépend de nous
D'adoucir l'aigreur de ſes coups ;
C'eſt tout ce qui nous reſte en ce malheur extrême.
Se conſoler, dit-il ! le peut-on quand on aime ?
Ah ſi. . . . mais non, Madame, il n'eſt pas à propos
Que vous aimiez, vous ſeriez trop à plaindre.
Je brave à mon égard & la faim & les flots ;
Mais jettant l'œil ſur vous je trouve tout à craindre.
La Princeſſe à ces mots ne ſe put plus contraindre :
Pleurs de couler, ſoupirs d'être pouſſés,

Regards d'être au ciel adreſſés,
Et puis ſanglots, & puis ſoupirs encore.
En ce même langage Hiſpal lui repartit,
Tant qu'enfin un baiſer ſuivit:
S'il fut pris ou donné, c'eſt ce que l'on ignore.
Après force vœux impuiſſans,
Le Héros dit: Puiſqu'en cette aventure
Mourir nous eſt choſe ſi ſûre,
Qu'importe que nos corps des oiſeaux raviſſans
Ou des monſtres marins deviennent la pâture?
Sépulture pour ſépulture,
La mer eſt égale à mon ſens:
Qu'attendons-nous ici qu'une fin languiſſante?
Seroit-il point plus à propos
De nous abandonner aux flots?
J'ai de la force encor; la côte eſt peu diſtante;
Le vent y pouſſe; eſſayons d'approcher;
Paſſons de rocher en rocher;
J'en vois beaucoup où je puis prendre haleine.
Alaciel s'y réſolut ſans peine.
Les revoilà ſur l'onde ainſi qu'auparavant,
La Caſſette en leſſe ſuivant,
Et le Nageur pouſſé du vent,
De roc en roc portant la Belle:
Façon de naviger nouvelle.

Avec l'aide du ciel, & de ces repoſoirs,
Et du Dieu qui préſide aux liquides manoirs,
Hiſpal n'en pouvant plus de faim, de laſſitude,
De travail & d'inquiétude,
Non pour lui, mais pour ſes amours ;
Après avoir jeûné deux jours,
Prit terre à la dixiéme traite,
Lui, la Princeſſe, & la Caſſette.
Pourquoi, me dira-t-on, nous ramener toujours
Cette Caſſette ? Eſt-ce une circonſtance
Qui ſoit de ſi grande importance ?
Oui, ſelon mon avis ; on va voir ſi j'ai tort.
Je ne prens point ici l'eſſor,
Ni n'affecte de railleries :
Si j'avois mis nos gens à bord,
Sans argent & ſans pierreries,
Seroient-ils pas demeurés court ?
On ne vit ni d'air ni d'amour :
Les Amans ont beau dire & faire,
Il en faut revenir toujours au néceſſaire.
La Caſſette y pourvut avec maint diamant :
Hiſpal vendit les uns, mit les autres en gages,
Fit achat d'un château le long de ces rivages.
Ce château, dit l'hiſtoire, avoit un parc fort grand ;
Ce parc, un bois ; ce bois, de beaux ombrages ;

Sous ces ombrages nos Amans
Paſſoient d'agréables momens.
Voyez combien voilà de choſes enchaînées,
Et par la Caſſette amenées.
Or au fond de ce bois un certain antre étoit,
Sourd & muet, & d'amoureuſe affaire,
Sombre ſur-tout ; la nature ſembloit
L'avoir mis là, non pour autre myſtére.
Nos deux Amans ſe promenant un jour,
Il arriva que ce fripon d'Amour
Guida leurs pas vers ce lieu ſolitaire.
Chemin faiſant, Hiſpal expliquoit ſes deſirs,
Moitié par ſes diſcours, moitié par ſes ſoupirs,
Plein d'une ardeur impatiente :
La Princeſſe écoutoit incertaine & tremblante.
Nous voici, diſoit-il, en un bord étranger,
Ignorés du reſte des hommes ;
Profitons-en ; nous n'avons à ſonger
Qu'aux douceurs de l'amour, en l'état où nous ſommes.
Qui vous retient ? on ne ſçait ſeulement
Si nous vivons : peut-être en ce moment
Tout le monde nous croit au corps d'une Baleine.
Ou favoriſez votre Amant,
Ou qu'à votre Epoux il vous mene.
Mais pourquoi vous mener ? vous pouvez rendre heureux

Celui dont vous avez éprouvé la conſtance.
Qu'attendez-vous pour ſoulager ſes feux?
N'eſt-il pas aſſez amoureux,
Et n'avez-vous point fait aſſez de réſiſtance?
Hiſpal haranguoit de façon,
Qu'il auroit échauffé des marbres;
Tandis qu'Alaciel, à l'aide d'un poinçon,
Faiſoit ſemblant d'écrire ſur les arbres.
Mais l'amour la faiſoit rêver,
A d'autres choſes qu'à graver
Des caractères ſur l'écorce.
Son Amant & le lieu l'aſſuroient du ſecret:
C'étoit une puiſſante amorce.
Elle réſiſtoit à regret;
Le Printemps par malheur étoit lors en ſa force:
Jeunes cœurs ſont bien empêchés,
A tenir leurs deſirs cachés,
Etant pris par tant de manieres.
Combien en voyons-nous ſe laiſſer pas à pas
Ravir juſqu'aux faveurs dernieres,
Qui dans l'abord ne croyoient pas
Pouvoir accorder les premieres!
Amour, ſans qu'on y penſe, amene ces inſtans.
Mainte fille a perdu ſes gants,
Et femme au partir s'eſt trouvée,



Qui ne ſçait la plûpart du temps
Comme la choſe eſt arrivée.
Près de l'antre venus, notre Amant propoſa
D'entrer dedans ; la Belle s'excuſa :
Mais malgré ſoi, déja preſque vaincue,
Les ſervices d'Hiſpal en ce même moment
Lui reviennent devant la vue ;
Ses jours ſauvés des flots, ſon honneur d'un Géant.
Que lui demandoit ſon Amant ?
Un bien dont elle étoit à ſa valeur tenue.
Il vaut mieux, diſoit-il, vous en faire un ami,
Que d'attendre qu'un homme à la mine hagarde
Vous le vienne enlever ; Madame, ſongez-y :
L'on ne ſçait pour qui l'on le garde.
L'Infante à ces raiſons ſe rendant à demi,
Une pluie acheva l'affaire ;
Il fallut ſe mettre à l'abri,
Je laiſſe à penſer où. Le reſte du myſtére
Au fond de l'antre eſt demeuré.
Que l'on la blâme ou non ; je ſais plus d'une belle
A qui le fait eſt arrivé,
Sans en avoir moitié d'autant d'excuſes qu'elle.
L'antre ne les vit ſeul de ces douceurs jouir :
Rien ne coute en amour que la premiere peine.
Si les arbres parloient, il feroit bel ouir

Ceux de ce bois ; car la forêt n'eſt pleine
Que des monumens amoureux
Qu'Hiſpal nous a laiſſés, glorieux de ſa proie.
On y verroit écrit : « Ici pâma de joie
» Des mortels le plus heureux.
» Là mourut un Amant ſur le ſein de ſa Dame.
» En cet endroit, mille baiſers de flâme
» Furent donnés, & mille autres rendus ».
Le Parc diroit beaucoup, le Château beaucoup plus,
Si Châteaux avoient une langue.
La choſe en vint au point que, las de tant d'amour,
Nos Amans à la fin regretterent la Cour.
La Belle s'en ouvrit, & voici ſa harangue :
Vous m'êtes cher, Hiſpal ; j'aurois du déplaiſir,
Si vous ne penſiez pas que toujours je vous aime.
Mais qu'eſt-ce qu'un amour ſans crainte & ſans deſir ?
Je vous le demande à vous-même :
Ce ſont des feux bien-tôt paſſés,
Que ceux qui ne ſont point dans leur cours traverſés ;
Il y faut un peu de contrainte.
Je crains fort qu'à la fin ce ſéjour ſi charmant
Ne nous ſoit un déſert, & puis un monument ;
Hiſpal, ôtez-moi cette crainte.
Allez vous-en voir promptement,
Ce qu'on croira de moi dedans Alexandrie,

Quand on ſçaura que nous ſommes en vie.
Déguiſez bien notre ſéjour :
Dites que vous venez préparer mon retour,
Et faire qu'on m'envoye une eſcorte ſi ſûre,
Qu'il n'arrive plus d'aventure.
Croyez-moi, vous n'y perdrez rien :
Trouvez ſeulement le moyen
De me ſuivre en ma deſtinée,
Ou de fillage, ou d'hyménée ;
Et tenez pour choſe aſſurée,
Que, ſi je ne vous fais du bien,
Je ſerai de près éclairée.
Que ce fût ou non ſon deſſein,
Pour ſe ſervir d'Hiſpal, il falloit tout promettre.
Dès qu'il trouve à propos de ſe mettre en chemin,
L'Infante pour Zaïr le charge d'une lettre.
Il s'embarque, il fait voile, il vogue, il a bon vent ;
Il arrive à la Cour, où chacun lui demande,
S'il eſt mort, s'il eſt vivant,
Tant la ſurpriſe fut grande ;
En quels lieux eſt l'Infante, enfin ce qu'elle fait.
Dès qu'il eut à tout ſatisfait,
On fit partir une eſcorte puiſſante.
Hiſpal fut retenu, non qu'on eût en effet
Le moindre ſoupçon de l'Infante.

Le Chef de cette eſcorte étoit jeune & bien-fait :
Abordé près du Parc, avant tout il partage
Sa troupe en deux, laiſſe l'une au rivage,
Va droit avec l'autre au Château.
La beauté de l'Infante étoit beaucoup accrue :
Il en devint épris à la premiere vue,
Mais tellement épris, qu'attendant qu'il fit beau,
Pour ne point perdre temps, il lui dit ſa penſée.
Elle s'en tint fort offenſée,
Et l'avertit de ſon devoir.
Témoigner en tels cas un peu de déſeſpoir,
Eſt quelquefois une bonne recette.
C'eſt ce que fait notre homme ; il forme le deſſein
De ſe laiſſer mourir de faim.
Car de ſe poignarder, la choſe eſt trop tôt faite :
On n'a pas le temps d'en venir
Au repentir.
D'abord Alaciel rioit de ſa ſottiſe.
Un jour ſe paſſe entier, lui ſans ceſſe jeûnant,
Elle toujours le détournant
D'une ſi terrible entrepriſe.
Le ſecond jour commence à la toucher :
Elle rêve à cette aventure.
Laiſſer mourir un homme, & pouvoir l'empêcher,
C'eſt avoir l'ame un peu trop dure.

Par pitié donc, elle condeſcendit
Aux volontés du Capitaine,
Et cet office lui rendit,
Gaiement, de bonne grace, & ſans montrer de peine ;
Autrement le reméde eût été ſans effet.
Tandis que le Galant ſe trouve ſatisfait,
Et remet les autres affaires,
Diſant tantôt que les vents ſont contraires ;
Tantôt qu'il faut radouber ſes galeres,
Pour être en état de partir ;
Tantôt qu'on vient de l'avertir
Qu'il eſt attendu des Corſaires ;
Un Corſaire en effet arrive, & ſurprenant
Ses gens demeurés à la rade,
Les tue, & va donner au Château l'eſcalade ;
Du fier Grifonio c'étoit le Lieutenant.
Il prend le Château d'emblée :
Voilà la fête troublée,
Le Jeûneur maudit ſon ſort.
Le Corſaire apprend d'abord
L'aventure de la Belle ;
Et la tirant à l'écart,
Il en veut avoir ſa part.
Elle fit fort la rebelle :
Il ne s'en étonna pas,

N'étant novice en tel cas.
Le mieux que vous puiſſiez faire,
Lui dit tout franc ce Corſaire,
C'eſt de m'avoir pour ami;
Je ſuis Corſaire & demi.
Vous avez fait jeûner un pauvre miſérable,
Qui ſe mouroit pour vous d'amour;
Vous jeûnerez à votre tour,
Ou vous me ſerez favorable.
La juſtice le veut : nous autres gens de mer
Sçavons rendre à chacun ſelon ce qu'il mérite.
Attendez-vous de n'avoir à manger,
Que quand de ce côté vous aurez été quitte :
Ne marchandez point tant, Madame, & croyez-moi.
Qu'eût fait Alaciel ? force n'a point de loi.
S'accommoder à tout, eſt choſe néceſſaire :
Ce qu'on ne voudroit pas, ſouvent il le faut faire;
Quand il plait au deſtin que l'on en vienne là.
Augmenter ſa ſouffrance, eſt une erreur extrême.
Si par pitié d'autrui la Belle ſe força,
Que ne point eſſayer par pitié de ſoi-même ?
Elle ſe force donc, & prend en gré le tout :
Il n'eſt affliction dont on ne vienne à bout.
Si le Corſaire eût été ſage,
Il eût mené l'Infante en un autre rivage.

Sage en amour ? helas ! il n'en eſt point.
Tandis que celui-ci croit avoir tout à point,
Vent pour partir, lieu propre pour attendre,
Fortune qui ne dort, que lorſque nous veillons,
Et veille quand nous ſommeillons,
Lui trame en ſecret cet eſclandre.
Le Seigneur d'un Château voiſin de celui-ci,
Homme fort ami de la joie,
Sans nulle attache, & ſans ſouci
Que de chercher toujours quelque nouvelle proie,
Ayant eu le vent des beautés,
Perfections, commodités,
Qu'en ſa Voiſine on diſoit être,
Ne ſongeoit nuit & jour qu'à s'en rendre le maître.
Il avoit des amis, de l'argent, du crédit,
Pouvoit aſſembler deux mille hommes;
Il les aſſemble donc un beau jour, & leur dit:
Souffrirons-nous, braves gens que nous ſommes,
Qu'un Pirate à nos yeux ſe gorge de butin?
Qu'il traite comme eſclave une beauté divine?
Allons tirer notre Voiſine
D'entre les griffes du mâtin.
Que ce ſoir chacun ſoit en armes,
Mais doucement, & ſans donner d'alarmes;
Sous les auſpices de la nuit,

Nous pourrons nous rendre ſans bruit
Au pied de ce Château, dès la petite pointe
Du jour.
La ſurpriſe, à l'ombre étant jointe,
Nous rendra ſans hazard maîtres de ce ſéjour.
Pour ma part du butin, je ne veux que la Dame:
Non pas pour en uſer ainſi que ce voleur;
Je me ſens un deſir en l'ame,
De lui reſtituer ſes biens & ſon honneur.
Tout le reſte eſt à vous, hommes, chevaux, bagage,
Vivres, munitions, enfin tout l'équipage
Dont ces Brigands ont empli la maiſon.
Je vous demande encore un don:
C'eſt qu'on pende aux crénaux haut & court le Corſaire
Cette harangue militaire
Leur ſçut tant d'ardeur inſpirer,
Qu'il en fallut une autre, afin de modérer
Le trop grand deſir de bien faire.
Chacun repait. Le ſoir étant venu,
L'on mange peu, l'on boit en récompenſe.
Quelques tonneaux ſont mis ſur cu.
Pour avoir fait cette dépenſe,
Il s'eſt gagné pluſieurs combats,
Tant en Allemagne qu'en France.
Ce Seigneur donc n'y manqua pas,

Et ce fut un trait de prudence.
Mainte échelle eſt portée, & point d'autre embarras;
Point de tambours, force bons coutelas:
On part ſans bruit, on arrive en ſilence.
L'Orient venoit de s'ouvrir;
C'eſt un temps où le ſomme eſt dans ſa violence,
Et qui par ſa fraîcheur nous contraint de dormir.
Preſque tout le peuple Corſaire,
Du ſommeil à la mort n'ayant qu'un pas à faire,
Fut aſſommé ſans le ſentir.
Le Chef pendu, l'on amene l'Infante.
Son peu d'amour pour le voleur,
Sa ſurpriſe & ſon épouvante,
Et les civilités de ſon Libérateur
Ne lui permirent pas de répandre des larmes.
Sa priere ſauva la vie à quelques gens;
Elle plaignit les morts, conſola les mourans;
Puis quitta ſans regret ces lieux remplis d'alarmes.
On dit même qu'en peu de temps
Elle perdit la mémoire
De ſes deux derniers Galants;
Je n'ai pas peine à le croire.
Son Voiſin la reçut en un appartement,
Tout brillant d'or, & meublé richement.
On peut s'imaginer l'ordre qu'il y fit mettre:

Nouvel Hôte, & nouvel Amant,
Ce n'étoit pas pour rien omettre.
Grande chere ſur-tout, & des vins fort exquis:
Les Dieux ne ſont pas mieux ſervis.
Alaciel qui de ſa vie,
Selon ſa Loi, n'avoit bu vin,
Gouta ce ſoir, par compagnie,
De ce breuvage ſi divin.
Elle ignoroit l'effet d'une liqueur ſi douce,
Inſenſiblement fit carrouſſe;
Et comme amour jadis lui troubla la raiſon,
Ce fut lors un autre poiſon:
Tous deux ſont à craindre des Dames.
Alaciel miſe au lit par ſes femmes,
Ce bon Seigneur s'en fut la trouver tout d'un pas.
Quoi trouver, dira-t-on, d'immobiles appas?
Si j'en trouvois autant je ſçaurois bien qu'en faire,
Diſoit l'autre jour un Certain:
Qu'il me vienne une même affaire,
On verra ſi j'aurai recours à mon voiſin.
Bacchus donc, & Morphée, & l'Hôte de la Belle,
Cette nuit diſpoſerent d'elle.
Les charmes des premiers diſſipés à la fin,
La Princeſſe au ſortir du ſomme
Se trouva dans les bras d'un homme.

La

La frayeur lui glaça la voix :
Elle ne put crier, & de crainte ſaiſie
Permit tout à ſon Hôte, & pour une autrefois
Lui laiſſa lier la partie.
Une nuit, lui dit-il, eſt de même que cent ;
Ce n'eſt que la premiere à quoi l'on trouve à dire.
Alaciel le crut. L'Hôte enfin ſe laſſant
Pour d'autres conquêtes ſoupire.
Il part un ſoir, prie un de ſes amis
De faire cette nuit les honneurs du logis ;
Prendre ſa place, aller trouver la Belle,
Pendant l'obſcurité ſe coucher auprès d'elle,
Ne point parler ; qu'il étoit fort aiſé,
Et qu'en s'acquitant bien de l'emploi propoſé,
L'Infante aſſurément agréroit ſon ſervice.
L'autre bien volontiers lui rendit cet office :
Le moyen qu'un ami puiſſe être refuſé ?
A ce nouveau venu la voilà donc en proie.
Il ne put ſans parler contenir cette joie :
La Belle ſe plaignit d'être ainſi leur jouet.
Comment l'entend monſieur mon Hôte,
Dit-elle, & de quel droit me donner comme il fait ?
L'autre confeſſa qu'en effet
Ils avoient tort ; mais que toute la faute
Etoit au maître du logis.

Pour vous venger de ſon mépris,
Pourſuivit-il, comblez-moi de careſſes ;
Enchériſſez ſur les tendreſſes
Que vous eutes pour lui, tant qu'il fut votre amant :
Aimez-moi par dépit & par reſſentiment,
Si vous ne pouvez autrement.
Son conſeil fut ſuivi, l'on pouſſa les affaires ;
L'on ſe vengea, l'on n'omit rien.
Que ſi l'Ami s'en trouva bien,
L'Hôte ne s'en tourmenta gueres.
Et de cinq, ſi j'ai bien compté.
LE ſixiéme incident des travaux de l'Infante
Par quelques-uns eſt rapporté
D'une maniere différente.
Force gens concluront de-là,
Que d'un Galant au moins je fais grace à la Belle,
C'eſt médiſance que cela :
Je ne voudrois mentir pour elle.
Son Epoux n'eut aſſurément
Que huit Précurſeurs ſeulement.
Pourſuivons donc notre Nouvelle.
L'Hôte revint, quand l'Ami fut content.
Alaciel lui pardonnant,
Fit entr'eux les choſes égales :
La clémence ſied bien aux perſonnes Royales.

Ainſi de main en main Alaciel paſſoit,
Et ſouvent ſe divertiſſoit
Aux menus ouvrages des filles
Qui la ſervoient, toutes aſſez gentilles.
ELLE en aimoit fort une, à qui l'on en contoit ;
Et le conteur étoit un certain Gentilhomme
De ce logis, bien fait & galant homme,
Mais violent dans ſes deſirs,
Et grand ménager de ſoupirs,
Juſques à commencer près de la plus ſévére,
Par où l'on finit d'ordinaire.
Un jour au bout du parc le Galant rencontra
Cette fillette ;
Et dans un pavillon fit tant qu'il l'attira
Toute ſeulette.
L'Infante étoit fort près de là :
Mais il ne la vit point, & crut en aſſûrance
Pouvoir uſer de violence.
Sa médiſante humeur, grand obſtacle aux faveurs,
Peſte d'amour & des douceurs
Dont il tire ſa ſubſiſtance,
Avoit de ce Galant ſouvent grêlé l'eſpoir.
La crainte lui nuiſoit autant que le devoir.
Cette fille l'auroit, ſelon toute apparence,
Favoriſé,

Si la Belle eût osé.
Se voyant craint de cette sorte,
Il fit tant qu'en ce pavillon
Elle entra par occasion ;
Puis le Galant ferme la porte :
Mais en vain, car l'Infante avoit de quoi l'ouvrir.
La fille voit sa faute, & tâche de sortir.
Il la retient : elle crie, elle appelle.
L'Infante vient, & vient comme il falloit,
Quand sur ses fins la Demoiselle étoit.
Le Galant indigné de la manquer si belle,
Perd tout respect, & jure par les Dieux,
Qu'avant que sortir de ces lieux,
L'une ou l'autre paira sa peine,
Quand il devroit leur attacher les mains.
Si loin de tous secours humains,
Dit-il, la résistance est vaine :
Tirez au sort, sans marchander ;
Je ne sçaurois vous accorder
Que cette grace ;
Il faut que l'une ou l'autre passe
Pour aujourd'hui.
Qu'a fait Madame, dit la Belle ?
Pâtira-t-elle pour autrui ?
Oui, si le sort tombe sur elle,







Dit le Galant ; prenez-vous-en à lui.
Non non, reprit alors l'Infante,
Il ne ſera pas dit que l'on ait, moi préſente,
Violenté cette innocente :
Je me réſous plutôt à toute extrémité.
Ce combat plein de charité
Fut par le ſort à la fin terminé.
L'Infante en eut toute la gloire :
Il lui donna ſa voix, à ce que dit l'Hiſtoire.
L'autre ſortit, & l'on jura
De ne rien dire de cela.
Mais le Galant ſe ſeroit laiſſé pendre,
Plutôt que de cacher un ſecret ſi plaiſant ;
Et, pour le divulguer, il ne voulut attendre
Que le temps qu'il falloit pour trouver ſeulement
Quelqu'un qui le voulût entendre.
Ce changement de favoris
Devint à l'Infante une peine ;
Elle eut regret d'être l'Helene
D'un ſi grand nombre de Pâris :
Auſſi l'Amour ſe jouoit d'elle.
UN jour entre autres que la Belle
Dans un bois dormoit à l'écart,
Il s'y rencontra par hazard
Un Chevalier errant, grand chercheur d'aventures,

De ces ſortes de gens que ſur des palefrois
Les Belles ſuivoient autrefois,
Et paſſoient pour chaſtes & pures.
Celui-ci qui donnoit à ſes deſirs l'eſſor,
Comme faiſoient jadis Roger & Galaor,
N'eut vu la Princeſſe endormie,
Que de prendre un baiſer il forma le deſſein :
Tout prêt à faire choix de la bouche ou du ſein,
Il étoit ſur le point d'en paſſer ſon envie,
Quand tout d'un coup il ſe ſouvint
Des loix de la Chevalerie.
A ce penſer il ſe retint,
Priant toutesfois en ſon ame
Toutes les puiſſances d'Amour,
Qu'il pût courir en ce ſéjour
Quelque aventure avec la Dame.
L'Infante s'éveilla, ſurpriſe au dernier point :
Non non, dit-il, ne craignez point ;
Je ne ſuis géant ni ſauvage,
Mais Chevalier errant, qui rends graces aux Dieux
D'avoir trouvé dans ce bocage
Ce qu'à peine on pourroit rencontrer dans les cieux.
Après ce compliment, ſans plus longue demeure,
Il lui dit en deux mots l'ardeur qui l'embraſoit ;
C'étoit un homme qui faiſoit

Beaucoup de chemin en peu d'heure.
Le refrein fut d'offrir ſa perſonne & ſon bras,
Et tout ce qu'en ſemblables cas
On a de coutume de dire
A celles pour qui l'on ſoupire.
Son offre fut reçue, & la Belle lui fit
Un long roman de ſon hiſtoire,
Supprimant, comme l'on peut croire,
Les ſix Galants. L'Aventurier en prit
Ce qu'il crut à propos d'en prendre;
Et comme Alaciel de ſon ſort ſe plaignit,
Cet inconnu s'engagea de la rendre
Chez Zaïr, ou dans Garbe, avant qu'il fût un mois.
Dans Garbe ? non, reprit-elle, & pour cauſe :
Si les Dieux avoient mis la choſe
Juſques à préſent à mon choix,
J'aurois voulu revoir Zaïr & ma patrie.
Pourvu qu'Amour me prête vie,
Vous les verrez, dit-il. C'eſt ſeulement à vous
D'apporter reméde à vos coups,
Et conſentir que mon ardeur s'appaiſe :
Si j'en mourois, à vos bontés ne plaiſe,
Vous demeureriez ſeule, & pour vous parler franc,
Je tiens ce ſervice aſſez grand,
Pour me flater d'une eſpérance

De récompenſe.
Elle en tomba d'accord, promit quelques douceurs,
Convint d'un nombre de faveurs,
Qu'afin que la choſe fût ſûre,
Cette Princeſſe lui pairoit,
Non tout d'un coup, mais à meſure
Que le voyage ſe feroit;
Tant chaque jour, ſans nulle faute.
Le marché s'étant ainſi fait,
La Princeſſe en croupe ſe met,
Sans prendre congé de ſon Hôte.
L'Inconnu qui pour quelque temps
S'étoit défait de tous ſes gens,
Les rencontra bien-tôt. Il avoit dans ſa troupe
Un ſien Neveu fort jeune, avec ſon gouverneur.
Notre Héroïne prend, en deſcendant de croupe,
Un palefroi: cependant le Seigneur
Marche toûjours à côté d'elle;
Tantôt lui conte une nouvelle,
Et tantôt lui parle d'amour,
Pour rendre le chemin plus court.
Avec beaucoup de foi le traité s'exécute:
Pas la moindre ombre de diſpute;
Point de faute au calcul, non plus qu'entre marchands.
De faveur en faveur, ainſi comptoient ces gens,

Jusqu'au bord de la mer enfin ils arriverent,
Et s'embarquerent.
Cet élément ne leur fut pas moins doux,
Que l'autre avoit été ; certain calme au contraire
Prolongeant le chemin, augmenta le salaire.
Sains & gaillards ils débarquerent tous
Au port de Joppe, & là se rafraîchirent ;
Au bout de deux jours en partirent,
Sans autre escorte que leur train :
Ce fut aux Brigands une amorce.
UN gros d'Arabes, en chemin
Les ayant rencontrés, ils cédoient à la force ;
Quand notre Aventurier fit un dernier effort,
Repoussa les Brigands, reçut une blessure
Qui le mit dans la sépulture,
Non sur le champ : devant sa mort
Il pourvut à la Belle, ordonna du voyage,
En chargea son Neveu, jeune homme de courage,
Lui léguant par même moyen
Le surplus des faveurs, avec son équipage,
Et tout le reste de son bien.
Quand on fut revenu de toutes ces alarmes,
Et que l'on eut versé certain nombre de larmes,
On satisfit au testament du mort ;
On paya les faveurs, dont enfin la derniere

Echut juſtement ſur le bord
De la frontiere.
En cet endroit le Neveu la quitta,
Pour ne donner aucun ombrage;
Et le Gouverneur la guida
Pendant le reſte du voyage;
Au Soudan il la préſenta.
D'exprimer ici la tendreſſe,
Ou pour mieux dire les tranſports,
Que témoigna Zaïr en voyant la Princeſſe,
Il faudroit de nouveaux efforts;
Et je n'en puis plus faire. Il eſt bon que j'imite
Phébus, qui ſur la fin du jour
Tombe d'ordinaire ſi court,
Qu'on diroit qu'il ſe précipite.
Le Gouverneur aimoit à ſe faire écouter:
Ce fut un paſſe-temps de l'entendre conter
Monts & merveilles de la Dame
Qui rioit ſans doute en ſon ame.
Seigneur, dit le bon homme, en parlant au Soudan,
Hiſpal étant parti, Madame incontinent,
Pour fuir oiſiveté principe de tout vice,
Réſolut de vacquer nuit & jour au ſervice
D'un Dieu qui chez ces gens a beaucoup de crédit.
Je ne vous aurois jamais dit

Tous ſes temples & ſes chapelles,
Nommés pour la plûpart alcoves & ruelles.
Là les gens pour idole ont un certain oiſeau,
Qui dans ſes portraits eſt fort beau,
Quoiqu'il n'ait des plumes qu'aux aîles.
Au contraire des autres Dieux,
Qu'on ne ſert que quand on eſt vieux,
La jeuneſſe lui ſacrifie.
Si vous ſçaviez l'honnête vie
Qu'en le ſervant menoit madame Alaciel,
Vous beniriez cent fois le ciel,
De vous avoir donné fille tant accomplie.
Au reſte en ces païs on vit d'autre façon
Que parmi vous : les Belles vont & viennent ;
Point d'Eunuques qui les retiennent ;
Les hommes en ces lieux ont tous barbe au menton.
Madame dès l'abord s'eſt faite à leur méthode,
Tant elle eſt de facile humeur ;
Et je puis dire à ſon honneur
Que de tout elle s'accommode.
Zaïr étoit ravi. Quelques jours écoulés,
La Princeſſe partit pour Garbe en grande eſcorte :
Les gens qui la ſuivoient furent tous régalés
De beaux préſens ; & d'une amour ſi forte
Cette Belle toucha le cœur de Mamolin,

Qu'il ne ſe tenoit pas. On fit un grand feſtin ;
Pendant lequel ayant belle audience,
Alaciel conta tout ce qu'elle voulut,
Dit les menſonges qu'il lui plut.
Mamolin & ſa cour écoutoient en ſilence.
La nuit vint : on porta la Reine dans ſon lit.
A ſon honneur elle en ſortit :
Le Prince en rendit témoignage.
Alaciel, à ce qu'on dit,
N'en demandoit pas davantage.

Ce conte nous apprend que beaucoup de maris,
Qui ſe vantent de voir fort clair en leurs affaires,
N'y viennent bien ſouvent qu'après les favoris,
Et tout ſçavans qu'ils ſont ne s'y connoiſſent gueres.
Le plus ſûr toutesfois eſt de ſe bien garder,
Craindre tout, ne rien hazarder.
Filles, maintenez-vous : l'affaire eſt d'importance.
Rois de Garbe ne ſont oiſeaux communs en France.
Vous voyez que l'Hymen y ſuit l'accord de près.
C'eſt là l'un des plus grands ſecrets
Pour empêcher les aventures.
Je tiens vos amitiés fort chaſtes & fort pures ;
Mais Cupidon alors fait d'étranges leçons.
Rompez-lui toutes ſes meſures :
Pourvoyez à la choſe auſſi bien qu'aux ſoupçons.

Ne m'allez point conter, c'eſt le droit des garçons :
Les garçons, ſans ce droit, ont aſſez où ſe prendre.
Si quelqu'une pourtant ne s'en pouvoit défendre,
Le reméde ſera de rire en ſon malheur.
Il eſt bon de garder ſa fleur :
Mais, pour l'avoir perdue, il ne ſe faut pas pendre.



LA COUPE
ENCHANTÉE.



LA COUPE *ENCHANTÉE.*

Nouvelle tirée de l'Arioſte.

Les maux les plus cruels ne ſont que des chanſons,
Près de ceux qu'aux maris cauſe la jalouſie.
Figurez-vous un fou, chez qui tous les ſoupçons
Sont bien venus, quoi qu'on lui die.
Il n'a pas un moment de repos en ſa vie.
Si l'oreille lui tinte, ô Dieux ! tout eſt perdu ;
Ses ſonges ſont toujours que l'on le fait cocu.
Pourvu qu'il ſonge, c'eſt l'affaire :
Je ne vous voudrois pas un tel point garantir ;
Car pour ſonger il faut dormir,
Et les jaloux ne dorment guere.
Le moindre bruit éveille un mari ſoupçonneux :
Qu'alentour de ſa femme une mouche bourdonne,
C'eſt Cocuage qu'en perſonne
Il a vu de ſes propres yeux,
Si bien vu que l'erreur n'en peut être effacée.
Il veut à toute force être au nombre des ſots ;
Il ſe maintient cocu, du moins de la penſée,
S'il ne l'eſt en chair & en os.
Pauvres gens, dites-moi, qu'eſt-ce que Cocuage ?

Quel tort vous fait-il, quel dommage ?
Qu'eſt-ce enfin que ce mal, dont tant de gens de bien
Se moquent avec juſte cauſe ?
Quand on l'ignore, ce n'eſt rien ;
Quand on le ſçait, c'eſt peu de choſe.
Vous croyez cependant que c'eſt un fort grand cas :
Tâchez donc d'en douter, & ne reſſemblez pas
A celui-là qui but dans la Coupe enchantée.
Profitez du malheur d'autrui.
Si cette hiſtoire peut ſoulager votre ennui,
Je vous l'aurai bientôt contée.
Mais je vous veux premierement
Prouver par bon raiſonnement,
Que ce mal dont la peur vous mine & vous conſume,
N'eſt mal qu'en votre idée, & non point dans l'effet.
En mettez-vous votre bonnet
Moins aiſément que de coutume ?
Cela s'en va-t-il pas tout net ?
Voyez-vous qu'il en reſte une ſeule apparence,
Une tache qui nuiſe à vos plaiſirs ſecrets ?
Ne retrouvez-vous pas toujours les mêmes traits ?
Vous appercevez-vous d'aucune différence ?
Je tire donc ma conſéquence,
Et dis, malgré le peuple ignorant & brutal,
Cocuage n'eſt point un mal.

Oui ;

Oui : mais l'honneur eſt une étrange affaire.
Qui vous ſoutient que non ? ai-je dit le contraire ?
Hé bien l'honneur, l'honneur ; je n'entens que ce mot.
Apprenez qu'à Paris ce n'eſt pas comme à Rome :
Le cocu qui s'afflige y paſſe pour un ſot ;
Et le cocu qui rit, pour un fort honnête homme.
Quand on prend comme il faut cet accident fatal,
Cocuage n'eſt point un mal.
Prouvons que c'eſt un bien : la choſe eſt très-facile.
Tout vous rit ; votre femme eſt ſouple comme un gant,
Et vous pourriez avoir vingt mignonnes en ville,
Qu'on n'en ſonneroit pas deux mots en tout un an.
Quand vous parlez, c'eſt dit notable :
On vous met le premier à table ;
C'eſt pour vous la place d'honneur,
Pour vous le morceau du Seigneur ;
Heureux qui vous le ſert ! la blondine chiorme,
Afin de vous gagner, n'épargne aucun moyen ;
Vous êtes le patron : donc je conclus en forme,
Cocuage eſt un bien.
Quand vous perdez au jeu, l'on vous donne revanche ;
Même votre homme écarte & ſes as & ſes rois.
Avez-vous ſur les bras quelque monſieur Dimanche ?
Mille bourſes vous ſont ouvertes à la fois.
Ajoûtez que l'on tient votre femme en haleine ;

Elle n'en vaut que mieux, n'en a que plus d'appas.
Ménélas rencontra des charmes dans Hélene,
Qu'avant qu'être à Pâris la Belle n'avoit pas.
Ainsi de votre Epouse ; on veut qu'elle vous plaise.
Qui dit prude au contraire, il dit laide ou mauvaise,
Incapable en amour d'apprendre jamais rien.
Pour toutes ces raisons je persiste en ma thèse :
Coçuage est un bien.
Si ce Prologue est long, la matiere en est cause ;
Ce n'est pas en passant qu'on traite cette chose.
Venons à notre histoire. IL étoit un Quidant
Dont je tairai le nom, l'état & la patrie :
Celui-ci, de peur d'accident,
Avoit juré que de sa vie
Femme ne lui seroit autre que bonne amie,
Nimphe, si vous voulez, Bergere, & cétéra ;
Pour épouse, jamais il n'en vint jusques-là.
S'il eut tort ou raison, c'est un point que je passe.
Quoi qu'il en soit, hymen n'ayant pu trouver grace
Devant cet homme, il fallut que l'amour
Se mêlât seul de ses affaires,
Eût soin de le fournir des choses nécessaires,
Soit pour la nuit, soit pour le jour.
Il lui procura donc les faveurs d'une Belle,
Qui d'une fille naturelle

Le fit pere, & mourut. Le pauvre homme en pleura,
Se plaignit, gémit, soupira,
Non comme qui perdroit sa femme:
Tel deuil n'est bien souvent que changement d'habits,
Mais comme qui perdroit tous ses meilleurs amis,
Son plaisir, son cœur, & son ame.
La fille crût, se fit; on pouvoit déja voir
Hausser & baisser son mouchoir.
Le temps coule; on n'est pas si-tôt à la bavette,
Qu'on trotte, qu'on raisonne; on devient grandelette,
Puis grande tout à fait, & puis le serviteur.
Le pere avec raison eut peur
Que sa fille, chassant de race,
Ne le prévînt, & ne prévînt encor
Prêtre, Notaire, hymen, accord,
Choses qui d'ordinaire ôtent toute la grace
Au présent que l'on fait de soi.
La laisser sur sa bonne foi,
Ce n'étoit pas chose trop sûre.
Il vous mit donc la créature
Dans un couvent: là cette Belle apprit
Ce qu'on apprend, à manier l'aiguille.
Point de ces livres qu'une fille
Ne lit qu'avec danger & qui gâtent l'esprit;
Le langage d'amour étoit jargon pour elle.

On n'eût sçu tirer de la Belle
Un seul mot que de sainteté :
En spiritualité,
Elle auroit confondu le plus grand personnage.
Si l'une des Nonains la louoit de beauté :
Mon Dieu, fi ! disoit-elle ; ah ! ma sœur, soyez sage ;
Ne considérez point des traits qui périront ;
C'est terre que cela, les vers le mangeront.
Au reste elle n'avoit au monde sa pareille
A manier un canevas,
Filoit mieux que Cloton, brodoit mieux que Pallas,
Tapissoit mieux qu'Arachne, & mainte autre merveille.
Sa sagesse, son bien, le bruit de ses beautés,
Mais le bien plus que tout y fit mettre la presse ;
Car la Belle étoit là comme en lieux empruntés,
Attendant mieux, ainsi que l'on y laisse
Les bons partis, qui vont souvent
Au moûtier sortant du couvent.
Vous saurez que le pere avoit long-temps devant
Cette fille légitimée.
Caliste, c'est le nom de notre renfermée,
N'eut pas la clef des champs, qu'adieu les livres saints.
Il se présenta des blondins,
De bons bourgeois, des Paladins ;
Des gens de tous états, de tout poil, de tout âge.

La Belle en choisit un, bien-fait, beau personnage,
D'humeur commode, à ce qu'il lui sembla ;
Et pour gendre aussi-tôt le pere l'agréa.
La dot fut ample, ample fut le douaire :
La fille étoit unique, & le garçon aussi.
Mais ce ne fut pas là le meilleur de l'affaire ;
Les mariés n'avoient souci
Que de s'aimer & de se plaire.
Deux ans de paradis s'étant passés ainsi,
L'enfer des enfers vint ensuite.
Une jalouse humeur saisit soudainement
Notre Epoux qui fort sottement
S'alla mettre en l'esprit de craindre la poursuite
D'un amant qui, sans lui, se feroit morfondu.
Sans lui, le pauvre homme eût perdu
Son temps à l'entour de la Dame,
Quoique pour la gagner il tentât tout moyen.
Que doit faire un mari, quand on aime sa femme ?
Rien.
Voici pourquoi je lui conseille
De dormir, s'il se peut, d'un & d'autre côté :
Si le galant est écouté,
Vos soins ne feront pas qu'on lui ferme l'oreille ;
Quant à l'occasion, cent pour une. Mais si
Des discours du blondin la belle n'a souci,

Vous le lui faites naître, & la chance se tourne.
Volontiers où soupçon séjourne,
Cocuage séjourne aussi :
Damon, c'est notre époux, ne comprit pas ceci.
Je l'excuse & le plains, d'autant plus que l'ombrage
Lui vint par conseil seulement ;
Il eût fait un trait d'homme sage,
S'il n'eût cru que son mouvement.
Vous allez entendre comment.
L'Enchanteresse Nérie
Fleurissoit lors, & Circé
Au prix d'elle en diablerie
N'eût été qu'à l'a, b, c ;
Car Nérie eut à ses gages
Les intendans des orages,
Et tint le Destin lié.
Les Zéphirs étoient ses pages ;
Quant à ses valets de pied,
C'étoient messieurs les Borées,
Qui portoient par les contrées
Ses mandats souventes-fois,
Gens dispos, mais peu courtois.
Avec toute sa science
Elle ne put trouver de reméde à l'amour :
Damon la captiva. Celle dont la puissance

Eût arrêté l'aſtre du jour,
Brûle pour un mortel, qu'en vain elle ſouhaite
Poſſéder une nuit à ſon contentement.
Si Nérie eût voulu des baiſers ſeulement,
C'étoit une affaire faite;
Mais elle alloit au point, & ne marchandoit pas.
Damon, quoiqu'elle eût des appas,
Ne pouvoit ſe réſoudre à fauſſer la promeſſe
D'être fidele à ſa moitié,
Et vouloit que l'Enchantereſſe
Se tînt aux marques d'amitié.
Où ſont-ils ces maris ? la race en eſt ceſſée;
Et même je ne ſçais ſi jamais on en vit.
L'hiſtoire en cet endroit eſt, ſelon ma penſée,
Un peu ſujette à contredit.
L'Hippogrife n'a rien qui me choque l'eſprit,
Non plus que la Lance enchantée;
Mais ceci, c'eſt un point qui d'abord me ſurprit.
Il paſſera pourtant, j'en ai fait paſſer d'autres:
Les gens d'alors étoient d'autres gens que les nôtres;
On ne vivoit pas comme on vit.
Pour venir à ſes fins, l'amoureuſe Nérie
Employa philtres & brevets,
Eut recours aux regards remplis d'afféterie,
Enfin n'omit aucuns ſecrets.

Damon à ces resſorts oppoſoit l'hyménée ;
Nérie en fut fort étonnée.
Elle lui dit un jour : votre fidelité
Vous paroît héroïque & digne de louange,
Mais je voudrois ſçavoir comment de ſon côté
Caliſte en uſe, & lui rendre le change.
Quoi donc ! ſi votre femme avoit un favori,
Vous feriez l'homme chaſte auprès d'une maîtreſſe ?
Et pendant que Caliſte, attrapant ſon mari,
Pouſſeroit juſqu'au bout ce qu'on nomme tendreſſe,
Vous n'iriez qu'à moitié chemin ?
Je vous croyois beaucoup plus fin,
Et ne vous tenois pas homme de mariage.
Laiſſez les bons bourgeois ſe plaire en leur ménage ;
C'eſt pour eux ſeuls qu'hymen fit les plaiſirs permis.
Mais vous, ne pas chercher ce qu'amour a d'exquis !
Les plaiſirs défendus n'auront rien qui vous pique,
Et vous les bannirez de votre république !
Non, non, je veux qu'ils ſoient déſormais vos amis.
Faites-en ſeulement l'épreuve ;
Ils vous feront trouver Caliſte toute neuve,
Quand vous reviendrez au logis.
Apprenez tout au moins, ſi votre femme eſt chaſte,
Je trouve qu'un certain Eraſte
Va chez vous fort aſſidûment.

Seroit-ce en qualité d'amant,
Reprit Damon, qu'Erafte nous vifite?
Il eft trop mon ami pour toucher ce point-là.
Votre ami, tant qu'il vous plaira,
Dit Nérie honteufe & dépite;
Califte a des appas, Erafte a du mérite;
Du côté de l'adreffe il ne leur manque rien:
Tout cela s'accommode bien.
Ce difcours porta coup, & fit fonger notre homme.
Une époufe fringante, & jeune, & dans fon feu,
Et prenant plaifir à ce jeu
Qu'il n'eft pas befoin que je nomme:
Un perfonnage expert aux chofes de l'amour,
Hardi comme un homme de cour,
Bien-fait, & promettant beaucoup de fa perfonne;
Où Damon jufqu'alors avoit-il mis fes yeux!
Car d'amis, moquez-vous; c'eft une bagatelle.
En eft-il de religieux,
Jufqu'à défemparer alors que la donzelle
Montre à demi fon fein, fort du lit un bras blanc,
Se tourne, s'inquiete, & regarde un galant
En cent façons, de qui la moins friponne
Veut dire, il y fait bon; l'heure du Berger fonne;
Êtes-vous fourd? Damon a dans l'efprit
Que tout cela s'eft fait, du moins qu'il s'eft pu faire.

Sur ce beau fondement, le pauvre homme bâtit
Maint ombrage & mainte chimere.
Nérie en a bien-tôt le vent,
Et pour tourner en certitude
Le ſoupçon & l'inquiétude
Dont Damon s'eſt coeffé ſi malheureuſement,
L'Enchantereſſe lui propoſe
Une choſe :
C'eſt de ſe frotter le poignet
D'une eau dont les Sorciers ont trouvé le ſecret,
Et qu'ils appellent l'Eau de la Métamorphoſe,
Ou des Miracles, autrement.
Cette drogue, en moins d'un moment,
Lui donneroit d'Eraſte & l'air & le viſage,
Et le maintien, & le corſage,
Et la voix ; & Damon, ſous ce feint perſonnage,
Pourroit voir ſi Caliſte en viendroit à l'effet.
Damon n'attend pas davantage.
Il ſe frotte, il devient l'Eraſte le mieux fait
Que la nature ait jamais fait.
En cet état il va trouver ſa femme,
Met la fleurette au vent ; &, cachant ſon ennui,
Que vous êtes belle aujourd'hui,
Lui dit-il ! Qu'avez-vous, Madame,
Qui vous donne cet air d'un vrai jour de printemps ?

Califte, qui fçavoit les propos des Amans
Tourna la chofe en raillerie.
Damon changea de batterie :
Pleurs & foupirs furent tentés,
Et pleurs & foupirs rebutés.
Califte étoit un roc, rien n'émouvoit la Belle.
Pour derniere machine, à la fin notre époux
Propofa de l'argent, & la fomme fut telle
Qu'on ne s'en mit point en courroux :
La quantité rend excufable.
Califte enfin l'inexpugnable
Commença d'écouter raifon.
Sa chafteté plia : car comment tenir bon
Contre ce dernier adverfaire ?
Si tout ne s'enfuivit, il ne tint qu'à Damon ;
L'argent en auroit fait l'affaire.
Et quelle affaire ne fait point
Ce bien-heureux métal, l'argent maître du monde ?
Soyez beau, bien-difant ; ayez perruque blonde ;
N'omettez un feul petit point ;
Un Financier viendra, qui fous votre mouftache
Enlevera la Belle ; & dès le premier jour
Il fera préfent du panache ;
Vous languirez encore après un an d'amour.
L'argent fçut donc fléchir ce cœur inexorable ;

Le rocher diſparut, un mouton ſuccéda,
Un mouton qui s'accommoda
A tout ce qu'on voulut, mouton doux & traitable,
Mouton qui ſur le point de ne rien refuſer
Donna pour arrhes un baiſer.
L'Epoux ne voulut pas pouſſer plus loin la choſe,
Ni de ſa propre honte être lui-même cauſe.
Il reprit donc ſa forme, & dit à ſa moitié :
Ah ! Caliſte autrefois de Damon ſi chérie,
Caliſte que j'aimai cent fois plus que ma vie,
Caliſte qui m'aimas d'une ardente amitié,
L'argent t'eſt-il plus cher qu'une union ſi belle ?
Je devrois dans ton ſang éteindre ce forfait :
Je ne puis, & je t'aime encor toute infidelle ;
Ma mort ſeule expiera le tort que tu m'as fait.
Notre Epouſe, voyant cette métamorphoſe,
Demeura bien ſurpriſe ; elle dit peu de choſe :
Les pleurs furent ſon ſeul recours.
Le Mari paſſa quelques jours
A raiſonner ſur cette affaire :
Un cocu ſe pouvoit-il faire
Par la volonté ſeule, & ſans venir au point ?
L'étoit-il ? ne l'étoit-il point ?
Cette difficulté fut encore éclaircie
Par Nérie.

Si vous êtes, dit-elle, en doute de cela,
        Buvez dans cette coupe-là.
On la fit par tel art, que, dès qu'un perſonnage
        Duement atteint de cocuage
Y veut porter la lèvre, auſſi-tôt tout s'en va :
Il n'en avale rien, & répand le breuvage
Sur ſon ſein, fur ſa barbe, & ſur ſon vêtement.
Que s'il n'eſt point cenſé cocu ſuffiſamment,
        Il boit tout, ſans répandre goute.
        Damon pour éclaircir ſon doute
Porte la lèvre au vaſe ; il ne ſe répand rien.
C'eſt, dit-il, reconfort ; & pourtant je ſçais bien
Qu'il n'a tenu qu'à moi. Qu'ai-je affaire de coupe ?
        Faites-moi place en votre troupe,
Meſſieurs de la grand'bande : ainſi diſoit Damon,
Faiſant à ſa femelle un étrange ſermon.
Miſérables humains, ſi pour des cocuages
Il faut en ces païs faire tant de façon,
        Allons-nous-en chez les Sauvages.
Damon, de peur de pis, établit des Argus
A l'entour de ſa femme, & la rendit coquette.
        Quand les galants ſont défendus,
        C'eſt alors que l'on les ſouhaite.
Le malheureux Epoux s'informe, s'inquiete,
Et de tout ſon pouvoir court au devant d'un mal

Que la peur bien fouvent rend aux hommes fatal.
De quart d'heure en quart d'heure il confulte la taffe.
Il y boit huit jours fans difgrace ;
Mais à la fin il y boit tant,
Que le breuvage fe répand.
Ce fut bien-là le comble. O fcience fatale !
Science que Damon eût bien fait d'éviter !
Il jette de fureur cette coupe infernale ;
Lui-même eft fur le point de fe précipiter.
Il enferme fa femme en une tour quarrée,
Lui va foir & matin reprocher fon forfait ;
Cette honte qu'auroit le filence enterrée,
Court le païs ; & vit du vacarme qu'il fait.
Califte cependant mene une trifte vie :
Comme on ne lui laiffoit argent, ni pierrerie,
Le geolier fut fidele, elle eut beau le tenter.
Enfin la pauvre malheureufe
Prend fon temps que Damon plein d'ardeur amoureufe
Etoit d'humeur à l'écouter.
J'ai, dit-elle, commis un crime inexcufable :
Mais quoi ! fuis-je la feule ? hélas non ; peu d'époux
Sont exempts, ce dit-on, d'un accident femblable :
Que le moins entaché fe moque un peu de vous.
Pourquoi donc être inconfolable ?
Hé bien, reprit Damon, je me confolerai,

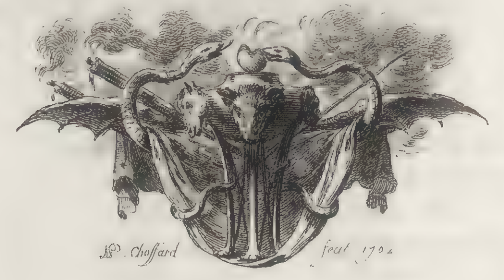
Et même vous pardonnerai,
Tout incontinent que j'aurai
Trouvé de mes pareils une telle légende,
Qu'il s'en puiſſe former une armée aſſez grande
Pour s'appeller royale. Il ne faut qu'employer
Le vaſe qui me ſçut vos ſecrets révéler.
Le mari ſans tarder éxécutant la choſe
Attire les paſſans, tient table en ſon Château.
Sur la fin des repas à chacun il propoſe
L'eſſai de cette coupe, eſſai rare & nouveau.
Ma femme, leur dit-il, m'a quitté pour un autre;
Voulez-vous ſçavoir ſi la vôtre
Vous eſt fidelle? il eſt quelquefois bon
D'apprendre comme tout ſe paſſe à la maiſon.
En voici le moyen; buvez dans cette taſſe.
Si votre femme, de ſa grace,
Ne vous donne aucun ſuffragant,
Vous ne répandrez nullement;
Mais ſi du Dieu nommé Vulcan
Vous ſuivez la banniere, étant de nos confreres
En ces redoutables myſtéres,
De part & d'autre la boiſſon
Coulera ſur votre menton.
Autant qu'il s'en rencontre à qui Damon propoſe
Cette pernicieuſe choſe,

Autant en font l'eſſai ; preſque tous y ſont pris.
Tel en rit, tel en pleure : & ſelon les eſprits,
Cocuage en plus d'une ſorte
Tient ſa morgue parmi ces gens.
Déja l'armée eſt aſſez forte
Pour faire corps, & battre aux champs.
La voilà tantôt qui menace
Gouverneurs de petite place,
Et leur dit qu'ils ſeront pendus,
Si de tenir ils ont l'audace :
Car, pour être royale, il ne lui manque plus
Que peu de gens ; c'eſt une affaire
Que deux ou trois mois peuvent faire.
Le nombre croît de jour en jour,
Sans que l'on batte le tambour.
Les différens degrés où monte cocuage
Reglent le pas & les emplois :
Ceux qu'il n'a viſités ſeulement qu'une fois
Sont Fantaſſins pour tout potage ;
On fait les autres Cavaliers.
Quiconque eſt de ſes familiers,
On ne manque pas de l'élire
Ou Capitaine, ou Lieutenant ;
Ou l'on lui donne un Régiment,
Selon qu'entre les mains du ſire

Ou

Ou plus ou moins ſubitement
La liqueur du vaſe s'épand.
Un verſa tout en un moment;
Il fut fait Général. Et croyez que l'armée
De hauts officiers ne manqua:
Plus d'un Intendant ſe trouva;
Cette charge fut partagée.
Le nombre des ſoldats étant preſque complet,
Et plus que ſuffiſant pour ſe mettre en campagne;
Renaud, neveu de Charlemagne,
Paſſe par ce château ; l'on l'y traite à ſouhait:
Puis le Seigneur du lieu lui fait
Même harangue qu'à la troupe.
Renaud dit à Damon : grand merci de la coupe.
Je crois ma femme chaſte, & cette foi ſuffit.
Quand la coupe me l'aura dit,
Que m'en reviendra-t-il ? cela ſera-t-il cauſe
De me faire dormir de plus que des deux yeux ?
Je dors d'autant, graces aux Dieux:
Puis-je demander autre choſe?
Que ſçais-je ? par hazard ſi le vin s'épandoit ?
Si je ne tenois pas votre vaſe aſſez droit ?
Je ſuis quelquefois mal-adroit:
Si cette coupe enfin me prenoit pour un autre ?
Meſſire Damon, je ſuis vôtre;

Commandez-moi tout, hors ce point.
Ainſi Renaud partit, & ne hazarda point.
Damon dit : Celui-ci, meſſieurs, eſt bien plus ſage
Que nous n'avons été ; conſolons-nous pourtant.
Nous avons des pareils, c'eſt un grand avantage.
Il s'en rencontra tant & tant,
Que, l'armée à la fin royale devenue,
Caliſte eut liberté, ſelon le convenant,
Par ſon Mari chere tenue
Tout de même qu'auparavant.
Epoux, Renaud vous montre à vivre.
Pour Damon, gardez de le ſuivre.
Peut-être le premier eût eu charge de l'oſt ;
Que ſçait-on ? Nul mortel, ſoit Roland, ſoit Renaud,
Du danger de répandre exempt ne ſe peut croire.
Charlemagne lui-même auroit eu tort de boire.





LE FAUCON.

Nouvelle tirée de Bocace.

Je me ſouviens d'avoir damné jadis
L'amant avare, & je ne m'en dédis.
Si la raiſon des contraires eſt bonne,
Le libéral doit être en paradis :
Je m'en rapporte à meſſieurs de Sorbonne.

Il étoit donc autrefois un amant
Qui dans Florence aima certaine femme.
Comment aimer ? c'étoit ſi follement,
Que pour lui plaire il eût vendu ſon ame.
S'agiſſoit-il de divertir la Dame ?
A pleines mains il vous jettoit l'argent :
Sçachant très-bien qu'en amour, comme en guerre,
On ne doit plaindre un métal qui fait tout,
Renverſe murs, jette portes par terre,
N'entreprend rien dont il ne vienne à bout,
Fait taire chiens, & quand il veut ſervantes,
Et quand il veut les rend plus éloquentes
Que Cicéron, & mieux perſuadantes ;
Bref ne voudroit avoir laiſſé debout
Aucune place, & tant forte fût-elle.
Si laiſſa-t-il ſur ſes pieds notre Belle :
Elle tint bon ; Fédéric échoua

Près de ce roc, & le nez s'y caſſa;
Sans fruit aucun vendit & fricaſſa
Tout ſon avoir, comme l'on pourroit dire
Belles comtés, beaux marquiſats de Dieu
Qu'il poſſédoit en plus & plus d'un lieu.
Avant qu'aimer, on l'appelloit Meſſire
A longue queue; enfin, grace à l'amour,
Il ne fut plus que Meſſire tout court.
Rien ne reſta qu'une ferme au pauvre homme,
Et peu d'amis; même amis, Dieu ſçait comme.
Le plus zélé de tous ſe contenta,
Comme chacun, de dire, c'eſt dommage:
Chacun le dit, & chacun s'en tint-là.
Car de prêter, à moins que ſur bon gage,
Point de nouvelle: on oublia les dons,
Et le mérite, & les belles raiſons
De Fédéric, & ſa premiere vie.
Le proteſtant de madame Clitie
N'eut du crédit, qu'autant qu'il eut du fonds.
Tant qu'il dura, le bal, la comédie
Ne manqua point à cet heureux objet:
De maints tournois elle fut le ſujet;
Faiſant gagner marchands de toutes guiſes,
Faiſeurs d'habits, & faiſeurs de deviſes,
Muſiciens, gens du ſacré valon;

Fédéric eut à ſa table Apollon.
Femme n'étoit ni fille dans Florence,
Qui n'employât pour débaucher le cœur
Du Cavalier, l'une un mot ſuborneur,
L'autre un coup d'œil, l'autre quelqu'autre avance ;
Mais tout cela ne faiſoit que blanchir.
Il aimoit mieux Clitie inéxorable,
Qu'il n'auroit fait Hélene favorable.
Concluſion, qu'il ne la put fléchir.
Or en ce train de dépenſe effroyable,
Il envoya les marquiſats au diable
Premierement ; puis en vint aux comtés,
Titres par lui plus qu'aucuns regrettés,
Et dont alors on faiſoit plus de compte :
De-là les Monts chacun veut être comte,
Ici marquis, baron peut-être ailleurs.
Je ne ſçais pas leſquels ſont les meilleurs :
Mais je ſçais bien qu'avecque la patente
De ces beaux noms on s'en aille au marché,
L'on reviendra comme on étoit allé ;
Prenez le titre, & laiſſez-moi la rente.
Clitie avoit auſſi beaucoup de bien ;
Son mari même étoit grand terrien.
Ainſi jamais la Belle ne prit rien,
Argent ni dons, mais ſouffrit la dépenſe,

Et les cadeaux, ſans croire pour cela
Etre obligée à nulle récompenſe.
S'il m'en ſouvient, j'ai dit qu'il ne reſta
Au pauvre amant rien qu'une métairie,
Chétive encore, & pauvrement bâtie.
Là Fédéric alla ſe confiner,
Honteux qu'on vît ſa miſere à Florence;
Honteux encor de n'avoir ſçu gagner
Ni par amour, ni par magnificence,
Ni par ſix ans de devoirs & de ſoins,
Une beauté qu'il n'en aimoit pas moins.
Il s'en prenoit à ſon peu de mérite,
Non à Clitie; elle n'ouit jamais,
Ni pour froideurs, ni pour autres ſujets,
Plainte de lui ni grande ni petite.
Notre amoureux ſubſiſta comme il put
Dans ſa retraite, où le pauvre homme n'eut
Pour le ſervir qu'une vieille édentée,
Cuiſine froide & fort peu fréquentée,
A l'écurie un cheval aſſez bon,
Mais non pas fin, ſur la perche un Faucon,
Dont à l'entour de cette métairie
Défunt Marquis s'en alloit, ſans valets,
Sacrifiant à ſa mélancolie
Mainte perdrix, qui, las! ne pouvoit mais

Des cruautés de madame Clitie.
Ainſi vivoit le malheureux amant :
Sage s'il eût, en perdant ſa fortune,
Perdu l'amour qui l'alloit conſumant.
Mais de ſes feux la mémoire importune
Le talonnoit : toujours un double ennui
Alloit en croupe à la chaſſe avec lui.
Mort vint ſaiſir le mari de Clitie.
Comme ils n'avoient qu'un fils pour tous enfans,
Fils n'ayant pas pour un pouce de vie,
Et que l'époux, dont les biens étoient grands,
Avoit toujours conſidéré ſa femme,
Par teſtament il déclare la Dame
Son héritiére, arrivant le décès
De l'enfançon, qui peu de temps après
Devint malade. On ſçait que d'ordinaire
A ſes enfans mere ne ſçait que faire,
Pour leur montrer l'amour qu'elle a pour eux :
Zèle ſouvent aux enfans dangereux.
Celle-ci, tendre & fort paſſionnée,
Autour du ſien eſt toute la journée,
Lui demandant ce qu'il veut, ce qu'il a ;
S'il mangeroit volontiers de cela ;
Si ce jouet, enfin ſi cette choſe
Eſt à ſon gré. Quoi que l'on lui propoſe,

Il le refuſe ; & pour toute raiſon,
Il dit qu'il veut ſeulement le Faucon
De Fédéric ; pleure & mene une vie
A ſaire gens de bon cœur déteſter.
Ce qu'un enfant a dans la fantaiſie,
Incontinent il faut l'éxécuter,
Si l'on ne veut l'ouir toujours crier.
Or il eſt bon de ſçavoir que Clitie,
A cinq cens pas de cette métairie,
Avoit du bien, poſſédoit un Château :
Ainſi l'enfant avoit pu de l'oiſeau
Ouir parler : on en diſoit merveilles.
On en contoit des choſes nompareilles ;
Que devant lui jamais une perdrix
Ne ſe ſauvoit, & qu'il en avoit pris
Tant ce matin, tant cette après-dinée.
Son maître n'eût donné pour un tréſor,
Un tel Faucon. Qui fut bien empêchée ?
Ce fut Clitie. Aller ôter encor
A Fédéric l'unique & ſeule choſe
Qui lui reſtoit ! Et ſuppoſé qu'elle oſe
Lui demander ce qu'il a pour tout bien,
Auprès de lui méritoit-elle rien ?
Elle l'avoit payé d'ingratitude :
Point de faveurs ; toujours hautaine & rude

En ſon endroit. De quel front s'en aller
Après cela le voir & lui parler,
Ayant été cauſe de ſa ruine ?
D'autre côté l'enfant s'en va mourir,
Refuſe tout, tient tout pour médecine.
Afin qu'il mange, il faut l'entretenir
De ce Faucon : il ſe tourmente, il crie ;
S'il n'a l'oiſeau, c'en eſt fait de ſa vie.
Ces raiſons-ci l'emporterent enfin.
Chez Fédéric la Dame un beau matin
S'en va ſans ſuite & ſans nul équipage.
Fédéric prend pour un ange des cieux
Celle qui vient d'apparoître à ſes yeux :
Mais cependant il a honte, il enrage
De n'avoir pas chez ſoi pour lui donner
Tant ſeulement un malheureux diner.
Le pauvre état où la Dame le treuve
Le rend confus. Il dit donc à la veuve :
Quoi venir voir le plus humble de ceux
Que vos beautés ont rendus amoureux !
Un villageois, un haire, un miſérable !
C'eſt trop d'honneur ; votre bonté m'accable :
Aſſurément vous alliez autre part.
A ce propos notre Veuve repart :
Non, non, Seigneur ; c'eſt pour vous la viſite ;

Je viens manger avec vous ce matin.
Je n'ai, dit-il, cuiſinier ni marmite :
Que vous donner ? N'avez-vous pas du pain,
Reprit la Dame ? Incontinent lui-même
Il va chercher quelque œuf au poulailler,
Quelque morceau de lard en ſon grenier.
Le pauvre Amant, en ce beſoin extrême,
Voit ſon Faucon, ſans raiſonner le prend,
Lui tord le cou, le plume, le fricaſſe,
Et l'aſſaiſonne, & court de place en place.
Tandis la vieille a ſoin du demeurant;
Fouille au bahu, choiſit pour cette fête
Ce qu'ils avoient de linge plus honnête;
Met le couvert; va cueillir au jardin
Du ſerpolet, un peu de romarin,
Cinq ou ſix fleurs, dont la table eſt jonchée.
Pour abreger, on ſert la fricaſſée.
La Dame en mange, & feint d'y prendre gout.
Le repas fait, cette femme réſout
De hazarder l'incivile requête,
Et parle ainſi : Je ſuis folle, Seigneur,
De m'en venir vous arracher le cœur;
Encore un coup, il ne m'eſt guere honnête
De demander à mon défunt amant
L'oiſeau qui fait ſon ſeul contentement.

Doit-il pour moi s'en priver un moment?
Mais excuſez une mere affligée :
Mon fils ſe meurt, il veut votre Faucon.
Mon procédé ne mérite un tel don ;
La raiſon veut que je ſois refuſée.
Je ne vous ai jamais accordé rien :
Votre repos, votre honneur, votre bien
S'en ſont allés aux plaiſirs de Clitie ;
Vous m'aimiez plus que votre propre vie ;
A cet amour j'ai très-mal répondu ;
Et je m'en viens, pour comble d'injuſtice,
Vous demander.... & quoi ? c'eſt temps perdu,
Votre Faucon. Mais non, plutôt périſſe
L'enfant, la mere, avec le demeurant,
Que de vous faire un déplaiſir ſi grand.
Souffrez ſans plus que cette triſte mere,
Aimant d'amour la choſe la plus chere
Que jamais femme au monde puiſſe avoir ;
Un fils unique, une unique eſpérance,
S'en vienne au moins s'acquitter du devoir
De la nature, & pour toute allégeance
En votre ſein décharge ſa douleur.
Vous ſçavez bien par votre expérience
Que c'eſt d'aimer ; vous le ſçavez, Seigneur :
Ainſi je crois trouver chez vous excuſe.

Helas ! reprit l'amant infortuné,
L'oiſeau n'eſt plus, vous en avez diné.
L'oiſeau n'eſt plus ! dit la Veuve confuſe.
Non, reprit-il : plût au ciel vous avoir
Servi mon cœur, & qu'il eût pris la place
De ce Faucon ! mais le ſort me fait voir
Qu'il ne ſera jamais en mon pouvoir
De mériter de vous aucune grace.
En mon paillier rien ne m'étoit reſté :
Depuis deux jours la bête a tout mangé.
J'ai vu l'oiſeau : je l'ai tué ſans peine :
Rien coute-t-il, quand on reçoit ſa Reine ?
Ce que je puis pour vous eſt de chercher
Un bon Faucon ; ce n'eſt choſe ſi rare
Que dès demain nous n'en puiſſions trouver.
Non, Fédéric, dit-elle ; je déclare
Que c'eſt aſſez. Vous ne m'avez jamais
De votre amour donné plus grande marque.
Que mon fils ſoit enlevé par la Parque,
Ou que le ciel le rende à mes ſouhaits,
J'aurai pour vous de la reconnoiſſance.
Venez me voir ; donnez-m'en l'eſpérance :
Encore un coup, venez-nous viſiter.
Elle partit, non ſans lui préſenter
Une main blanche, unique témoignage



Qu'amour avoit amolli ce courage.
Le pauvre amant prit la main, la baiſa,
Et de ſes pleurs quelque temps l'arroſa.
Deux jours après, l'enfant ſuivit le pere.
Le deuil fut grand : la trop dolente mere
Fit dans l'abord force larmes couler.
Mais comme il n'eſt peine d'ame ſi forte
Qu'il ne s'en faille à la fin conſoler,
Deux médecins la traiterent de ſorte
Que ſa douleur eut un terme aſſez court :
L'un fut le Tems, & l'autre fut l'Amour.
On épouſa Fédéric en grand'pompe,
Non ſeulement par obligation,
Mais qui plus eſt par inclination,
Par amour même. Il ne faut qu'on ſe trompe
A cet exemple, & qu'un pareil eſpoir
Nous faſſe ainſi conſumer notre avoir :
Femmes ne ſont toutes reconnoiſſantes.
A cela près ce ſont choſes charmantes :
Sous le ciel n'eſt un plus bel animal.
Je n'y comprens le ſexe en général ;
Loin de cela, j'en vois peu d'avenantes.
Pour celles-ci, quand elles ſont aimantes,
J'ai les deſſeins du monde les meilleurs :
Les autres n'ont qu'à ſe pourvoir ailleurs.

LE
PETIT CHIEN.



LE PETIT CHIEN

QUI SECOUE DE L'ARGENT & des Pierreries.

LA clef du cofre-fort & des cœurs, c'eſt la même.
Que ſi ce n'eſt celle des cœurs,
C'eſt du moins celle des faveurs.
Amour doit à ce ſtratagême
La plus grand'part de ſes exploits :
A-t-il épuiſé ſon carquois,
Il met tout ſon ſalut en ce charme ſuprême.
Je tiens qu'il a raiſon ; car qui hait les préſens ?
Tous les humains en ſont friands,
Princes, Rois, Magiſtrats : ainſi quand une belle
En croira l'uſage permis,
Quand Vénus ne fera que ce que fait Thémis,
Je ne m'écrierai pas contre elle.
On a bien plus d'une querelle
A lui faire ſans celle-là.
UN Juge Mantouan belle femme épouſa.
Il s'appelloit Anſelme ; on la nommoit Argie :
Lui, déja vieux barbon ; elle, jeune & jolie,
Et de tous charmes aſſortie.
L'Epoux, non content de cela,

Fit ſi bien par ſa jalouſie,
Qu'il rehauſſa de prix celle-là qui d'ailleurs
Méritoit de ſe voir ſervie
Par les plus beaux & les meilleurs.
Elle le fut auſſi : d'en dire la maniere,
Et comment s'y prit chaque amant,
Il ſeroit long ; ſuffit que cet objet charmant
Les laiſſa ſoupirer, & ne s'en émut guere.
Amour établiſſoit chez le Juge ſes loix ;
Quand l'Etat Mantouan, pour choſe de grand poids,
Réſolut d'envoyer Ambaſſade au Saint Pere.
Comme Anſelme étoit Juge, & de plus Magiſtrat,
Vivoit avec aſſez d'éclat,
Et ne manquoit pas de prudence,
On le députe en diligence.
Ce ne fut pas ſans réſiſter
Qu'au choix qu'on fit de lui conſentit le bon homme :
L'affaire étoit longue à traiter ;
Il devoit demeurer dans Rome
Six mois, & plus encor ; que ſçavoit-il combien ?
Tant d'honneur pouvoit nuire au conjugal lien.
Longue Ambaſſade & long voyage
Aboutiſſent à cocuage.
Dans cette crainte notre Epoux
Fit cette harangue à la Belle.

On

On nous ſépare Argie : adieu, ſoyez fidelle
A celui qui n'aime que vous.
Jurez-le-moi ; car, entre nous,
J'ai ſujet d'être un peu jaloux.
Que fait autour de notre porte
Cette ſoupirante cohorte ?
Vous me direz que juſqu'ici
La cohorte a mal réuſſi.
Je le crois ; cependant, pour plus grande aſſurance,
Je vous conſeille, en mon abſence,
De prendre pour ſéjour notre maiſon des champs :
Fuyez la ville & les amans,
Et leurs préſens ;
L'invention en eſt damnable ;
Des machines d'Amour c'eſt la plus redoutable ;
De tout tems le monde a vu don
Etre le pere d'abandon.
Déclarez-lui la guerre ; & ſoyez ſourde, Argie,
A ſa ſœur la cajolerie.
Dès que vous ſentirez approcher les blondins,
Fermez vîte vos yeux, vos oreilles, vos mains.
Rien ne vous manquera : je vous fais la maitreſſe
De tout ce que le ciel m'a donné de richeſſe ;
Tenez ; voilà les clefs de l'argent, des papiers ;
Faites-vous payer des fermiers ;

Je ne vous demande aucun compte :
Suffit que je puiſſe ſans honte
Apprendre vos plaiſirs ; je vous les permets tous,
Hors ceux d'amour, qu'à votre époux
Vous garderez entiers, pour ſon retour de Rome.
C'en étoit trop pour le bon-homme :
Hélas ! il permettoit tous plaiſirs, hors un point
Sans lequel ſeul il n'en eſt point.
Son épouſe lui fit promeſſe ſolemnelle
D'être ſourde, aveugle, & cruelle ;
Et de ne prendre aucun préſent :
Il la retrouveroit au retour toute telle,
Qu'il la laiſſoit en s'en allant,
Sans nul veſtige de galant.
Anſelme étant parti, tout auſſi-tôt Argie
S'en alla demeurer aux champs ;
Et tout auſſi-tôt les amans
De l'aller voir firent partie.
Elle les renvoya ; ces gens l'embarraſſoient,
L'atiédiſſoient, l'affadiſſoient,
L'endormoient en contant leur flâme :
Ils déplaiſoient tous à la Dame,
Hormis certain jeune blondin,
Bien-fait, & beau par excellence ;
Mais qui ne put par ſa ſouffrance

Amener à ſon but cet objet inhumain.
Son nom, c'étoit Atis ; ſon métier, Paladin.
Il ne plaignit en ſon deſſein
Ni les ſoupirs ni la dépenſe.
Tout moyen par lui fut tenté.
Encor ſi des ſoupirs il ſe fût contenté,
La ſource en eſt inépuiſable ;
Mais de la dépenſe, c'eſt trop.
Le bien de notre amant s'en va le grand galop ;
Voilà mon homme miſérable.
Que fait-il ? il s'éclipſe, il part, il va chercher
Quelque déſert pour ſe cacher.
En chemin il rencontre un homme,
Un Manant qui, fouillant avecque ſon bâton,
Vouloit faire ſortir un ſerpent d'un buiſſon.
Atis s'enquit de la raiſon.
C'eſt, reprit le Manant, afin que je l'aſſomme.
Quand j'en rencontre ſur mes pas,
Je leur fais de pareilles fêtes.
Ami, reprit Atis, laiſſe-le ; n'eſt-il pas
Créature de Dieu, comme les autres bêtes ?
Il eſt à remarquer que notre Paladin
N'avoit pas cette horreur commune au genre humain
Contre la gent reptile, & toute ſon eſpece.
Dans ſes armes il en portoit ;

Et de Cadmus il defcendoit,
Celui-là qui devint ferpent fur fa vieilleffe.
Force fut au Manant de quitter fon deffein.
Le ferpent fe fauva. Notre amant à la fin
S'établit dans un bois écarté, folitaire :
Le filence y faifoit fa demeure ordinaire;
Hors quelque oifeau qu'on entendoit,
Et quelque Echo qui répondoit.
Là le bonheur & la mifere
Ne fe diftinguoient point, égaux en dignité
Chez les loups qu'hébergeoit ce lieu peu fréquenté.
Atis n'y rencontra nulle tranquillité.
Son amour l'y fuivit ; & cette folitude,
Bien loin d'être un reméde à fon inquiétude,
En devint même l'aliment,
Par le loifir qu'il eut d'y plaindre fon tourment.
Il s'ennuia bien-tôt de ne plus voir fa Belle.
Retournons, fe dit-il ; puifque c'eft notre fort :
Atis, il t'eft plus doux encor
De la voir ingrate & cruelle,
Que d'être privé de fes traits.
Adieu ruiffeaux, ombrages frais,
Chants amoureux de Philomele ;
Mon inhumaine feule attire à foi mes fens :
Eloigné de fes yeux, je ne vois ni n'entends.

L'esclave fugitif se va remettre encore
En ses fers, quoique durs, mais hélas ! trop chéris.
Il approchoit des murs qu'une Fée a bâtis ;
Quand sur les bords du Mince, à l'heure que l'Aurore
Commence à s'éloigner du séjour de Thétis,
Une Nimphe en habit de Reine,
Belle, majestueuse, & d'un regard charmant,
Vint s'offrir tout d'un coup aux yeux du pauvre amant
Qui rêvoit alors à sa peine.
Je veux, dit-elle, Atis, que vous soyez heureux :
Je le veux, je le puis, étant Manto la Fée,
Votre amie & votre obligée.
Vous connoissez ce nom fameux.
Mantoue en tient le sien. Jadis en cette terre,
J'ai posé la premiere pierre
De ces murs, en durée égaux aux bâtimens
Dont Memphis voit le Nil laver les fondemens.
La Parque est inconnue à toutes mes pareilles :
Nous opérons mille merveilles ;
Malheureuses pourtant de ne pouvoir mourir ;
Car nous sommes d'ailleurs capables de souffrir
Toute l'infirmité de la nature humaine.
Nous devenons serpens un jour de la semaine.
Vous souvient-il qu'en ce lieu-ci
Vous en tirates un de peine ?

C'étoit moi qu'un Manant s'en alloit aſſommer;
Vous me donnates aſſiſtance:
Atis, je veux, pour récompenſe,
Vous procurer la jouiſſance
De celle qui vous fait aimer.
Allons nous-en la voir ; je vous donne aſſûrance
Qu'avant qu'il ſoit deux jours de temps,
Vous gagnerez par vos préſens
Argie & tous ſes ſurveillans.
Dépenſez, diſſipez, donnez à tout le monde;
A pleines mains répandez l'or;
Vous n'en manquerez point: c'eſt pour vous le tréſor
Que Lucifer me garde en ſa grotte profonde.
Votre Belle ſçaura quel eſt notre pouvoir.
Même, pour m'approcher de cette inéxorable,
Et vous la rendre favorable,
En petit Chien vous m'allez voir,
Faiſant mille tours ſur l'herbette;
Et vous, en Pélerin jouant de la muſette,
Me pourrez à ce ſon mener chez la beauté
Qui tient votre cœur enchanté.
Auſſi-tôt fait que dit: notre amant & la Fée
Changeant de forme en un inſtant:
Le voilà Pélerin, chantant comme un Orphée,
Et Manto, petit Chien, faiſant tours & ſautant.

Ils vont au Château de la Belle.
Valets & gens du lieu s'aſſemblent autour d'eux :
Le petit Chien fait rage ; auſſi fait l'amoureux ;
Chacun danſe, & Guillot fait ſauter Perronnelle.
Madame entend ce bruit, & ſa Nourrice y court.
On lui dit qu'elle vienne admirer à ſon tour
Le Roi des épagneux, charmante créature,
Et vrai miracle de nature.
Il entend tout, il parle, il danſe, il fait cent tours :
Madame en fera ſes amours ;
Car, veuille ou non ſon maître, il faut qu'il le lui vende,
S'il n'aime mieux le lui donner.
La Nourrice en fait la demande.
Le Pélerin, ſans tant tourner,
Lui dit tout bas le prix qu'il veut mettre à la choſe ;
Et voici ce qu'il lui propoſe.
Mon Chien n'eſt point à vendre, à donner encor moins;
Il fournit à tous mes beſoins :
Je n'ai qu'à dire trois paroles,
Sa patte entre mes mains fait tomber à l'inſtant,
Au lieu de puces, des piſtoles,
Des perles, des rubis, avec maint diamant.
C'eſt un prodige enfin. Madame cependant
En a, comme on dit, la monnoie.
Pourvu que j'aie cette joie

De coucher avec elle, une nuit ſeulement,
Favori ſera ſien dès le même moment.
La propoſition ſurprit fort la Nourrice.
Quoi Madame l'Ambaſſadrice !
Un ſimple Pélerin ! Madame à ſon chevet
Pourroit voir un bourdon ! & ſi l'on le ſçavoit !
Si cette même nuit quelque hopital avoit
Hébergé le chien & ſon maître !
Mais ce maître eſt bien-fait, & beau comme le jour ;
Cela fait paſſer en amour
Quelque bourdon que ce puiſſe être.
Atis avoit changé de viſage & de traits.
On ne le connut pas ; c'étoient d'autres attraits.
La Nourrice ajoutoit : à gens de cette mine
Comment peut-on refuſer rien ?
Puis celui-ci poſſéde un Chien
Que le Royaume de la Chine
Ne pairoit pas de tout ſon or :
Une nuit de Madame auſſi c'eſt un tréſor.
J'avois oublié de vous dire
Que le drôle à ſon Chien feignit de parler bas :
Il tombe auſſi-tôt dix ducats
Qu'à la Nourrice offre le Sire.
Il tombe encore un diamant.
Atis en riant le ramaſſe.

C'eſt, dit-il, pour Madame. Obligez-moi de grace
De le lui préſenter, avec mon compliment.
Vous direz à ſon Excellence
Que je lui ſuis acquis. La Nourrice, à ces mots,
Court annoncer en diligence
Le petit Chien & ſa ſcience,
Le Pélerin & ſon propos.
Il ne s'en fallut rien qu'Argie
Ne battît ſa Nourrice. Avoir l'effronterie
De lui mettre en l'eſprit une telle infamie !
Avec qui ? Si c'étoit encor le pauvre Atis !
Hélas ! mes cruautés ſont cauſe de ſa perte.
Il ne me propoſa jamais de tels partis.
Je n'aurois pas d'un roi cette choſe ſoufferte,
Quelque don que l'on pût m'offrir ;
Et d'un porte-bourdon je la pourrois ſouffrir,
Moi qui ſuis une Ambaſſadrice !
Madame, reprit la Nourrice,
Quand vous feriez Impératrice,
Je vous dis que ce Pélerin
A de quoi marchander, non pas une mortelle,
Mais la Déeſſe la plus belle.
Atis, votre beau Paladin,
Ne vaut pas ſeulement un doigt du perſonnage.
Mais mon mari m'a fait jurer.

Eh quoi ? de lui garder la foi de mariage ?
Bon, jurer ! ce ferment vous lie-t-il davantage
Que le premier n'a fait ? qui l'ira déclarer ?
Qui le ſçaura ? j'en vois marcher tête levée,
Qui n'iroient pas ainſi, j'oſe vous l'aſſûrer,
Si ſur le bout du nez tache pouvoit montrer
Que telle choſe eſt arrivée :
Cela nous fait-il empirer
D'un ongle ou d'un cheveu ? non, Madame ; il faut être
Bien habile pour reconnoître
Bouche ayant employé ſon temps & ſes appas,
D'avec bouche qui s'eſt tenue à ne rien faire.
Donnez-vous, ne vous donnez pas,
Ce ſera toujours même affaire.
Pour qui ménagez-vous les tréſors de l'Amour ?
Pour celui qui, je crois, ne s'en ſervira guere :
Vous n'aurez pas grand'peine à fêter ſon retour.
La fauſſe Vieille ſçut tant dire,
Que tout ſe réduiſit ſeulement à douter
Des merveilles du Chien, & des charmes du Sire :
Pour cela l'on les fit monter.
La Belle étoit au lit encore.
L'Univers n'eut jamais d'aurore
Plus pareſſeuſe à ſe lever.
Notre fin Pélerin traverſa la ruelle,

Comme un homme ayant vu d'autres gens que des Saints
Son compliment parut galant & des plus fins :
Il ſurprit & charma la Belle.
Vous n'avez pas, ce lui dit-elle,
La mine de vous en aller
A S. Jacques de Compoſtelle.
Cependant, pour la régaler,
Le Chien à ſon tour entre en lice.
On eût vu ſauter Favori
Pour la Dame & pour la Nourrice;
Mais point du tout pour le mari.
Ce n'eſt pas tout ; il ſe ſecoue :
Auſſi-tôt perles de tomber,
Nourrice de les ramaſſer,
Soubrettes de les enfiler,
Pélerin de les attacher
A de certains bras dont il loue
La blancheur & le reſte. Enfin il fait ſi bien,
Qu'avant que partir de la place,
On traite avec lui de ſon Chien.
On lui donne un baiſer pour arrhes de la grace
Qu'il demandoit ; & la nuit vint.
Auſſi-tôt que le drôle tint
Entre ſes bras Madame Argie,
Il redevint Atis. La Dame en fut ravie.

C'étoit avec bien plus d'honneur
Traiter Monſieur l'Ambaſſadeur.
Cette nuit eut des ſœurs, & même en très-bon nombre.
Chacun s'en apperçut ; car d'enfermer ſous l'ombre
Une telle aiſe, le moyen ?
Jeunes gens font-ils jamais rien
Que le plus aveugle ne voie ?
A quelques mois de-là, le Saint Pere renvoie
Anſelme avec force Pardons,
Et beaucoup d'autres menus dons.
Les biens & les honneurs pleuvoient ſur ſa perſonne.
De ſon Vicegérent il apprend tous les ſoins :
Bons certificats des voiſins :
Pour les valets, nul ne lui donne
D'éclairciſſement ſur cela.
Monſieur le Juge interrogea
La Nourrice avec les Soubrettes,
Sages perſonnes & diſcrettes ;
Il n'en put tirer ce ſecret.
Mais, comme parmi les femelles
Volontiers le Diable ſe met,
Il ſurvint de telles querelles ;
La Dame & la Nourrice eurent de tels débats,
Que celle-ci ne manqua pas
A ſe venger de l'autre, & déclarer l'affaire.

Dût-elle auſſi ſe perdre, il fallut tout conter.
D'exprimer juſqu'où la colere
Ou plutôt la fureur de l'époux put monter,
Je ne tiens pas qu'il ſoit poſſible ;
Ainſi je m'en tairai : on peut par les effets
Juger combien Anſelme étoit homme ſenſible.
Il choiſit un de ſes valets,
Le charge d'un billet, & mande que Madame
Vienne voir ſon mari malade en la cité :
La Belle n'avoit point ſon village quitté.
L'époux alloit, venoit, & laiſſoit là ſa femme.
Il te faut en chemin écarter tous ſes gens,
Dit Anſelme au porteur de ſes ordres preſſans.
La perfide a couvert mon front d'ignominie ;
Pour ſatisfaction je veux avoir ſa vie.
Poignarde-la ; mais prens ton temps :
Tâche de te ſauver : voilà pour ta retraite ;
Prens cet or : ſi tu fais ce qu'Anſelme ſouhaite,
Et punis cette offenſe-là ;
Quelque part que tu ſois, rien ne te manquera.
Le valet va trouver Argie,
Qui par ſon Chien eſt avertie.
Si vous me demandez comme un Chien avertit ;
Je crois que par la jupe il tire ;
Il ſe plaint, il jappe, il ſoupire,

Il en veut à chacun ; pour peu qu'on ait d'eſprit,
On entend bien ce qu'il veut dire.
Favori fit bien plus ; & tout bas il apprit
Un tel péril à ſa Maitreſſe :
Partez pourtant, dit-il ; on ne vous fera rien :
Repoſez-vous ſur moi ; j'en empêcherai bien
Ce valet à l'ame traitreſſe.
Ils étoient en chemin, près d'un bois qui ſervoit
Souvent aux voleurs de refuge :
Le miniſtre cruel des vengeances du Juge
Envoie un peu devant le train qui les ſuivoit ;
Puis il dit l'ordre qu'il avoit.
La Dame diſparoît aux yeux du perſonnage :
Manto la cache en un nuage.
Le valet étonné retourne vers l'époux,
Lui conte le miracle ; & ſon maître en courroux
Va lui-même à l'endroit. O prodige ! ô merveille !
Il y trouve un palais de beauté ſans pareille.
Une heure auparavant, c'étoit un champ tout nu.
Anſelme à ſon tour éperdu,
Admire ce Palais bâti, non pour des hommes,
Mais apparemment pour des Dieux :
Appartemens dorés, meubles très-précieux,
Jardins & bois délicieux ;
On auroit peine à voir en ce ſiécle où nous ſommes



Chofe fi magnifique & fi riante aux yeux.
Toutes les portes font ouvertes,
Les chambres fans hôte, & défertes;
Pas un ame en ce Louvre ; excepté qu'à la fin
Un More très-lippu, très-hideux, très-vilain,
S'offre aux regards du Juge, & femble la copie
D'un Efope d'Ethiopie.
Notre Magiftrat l'ayant pris
Pour le balayeur du logis,
Et croyant l'honorer lui donnant cet office :
Cher ami, lui dit-il, apprens-nous à quel Dieu
Appartient un tel édifice ;
Car de dire un roi, c'eft trop peu.
Il eft à moi, reprit le More.
Notre Juge à ces mots fe profterne, & l'adore,
Lui demande pardon de fa témérité.
Seigneur, ajouta-t-il, que votre Déité
Excufe un peu mon ignorance.
Certes tout l'Univers ne vaut pas la chevance
Que je rencontre ici. Le More lui répond,
Veux-tu que je t'en faffe un don ?
De ces lieux enchantés je te rendrai le maître,
A certaine condition.
Je ne ris point ; tu pourras être
De ces lieux abfolu Seigneur,

Si tu me veux ſervir deux jours d'Enfant d'honneur.
Entens-tu ce langage,
Et ſçais-tu quel eſt cet uſage ?
Il te le faut expliquer mieux.
Tu connois l'Echanſon du Monarque des Dieux ?

ANSELME.

Ganimede ?

LE MORE.

Celui-là même.
Prens que je ſois Jupin, le Monarque ſuprême ;
Et que tu ſois le Jouvenceau :
Tu n'es pas tout-à-fait ſi jeune ni ſi beau.

ANSELME.

Ah ! Seigneur, vous raillez ; c'eſt choſe par trop ſûre :
Regardez la vieilleſſe, & la magiſtrature.

LE MORE.

Moi railler ? point du tout.

ANSELME.

Seigneur.

LE MORE.

Ne veux-tu point ?

ANSELME.

Seigneur.... Anſelme ayant examiné ce point,
Conſent à la fin au myſtére.
Maudit amour des dons, que ne fais-tu pas faire !

En

En Page incontinent ſon habit eſt changé ;
Toque au lieu de chapeau, haut-de-chauſſe trouſſé :
La barbe ſeulement demeure au perſonnage.
L'Enfant d'honneur Anſelme avec cet équipage
Suit le More par-tout. Argie avoit oui
Le dialogue entier, en certain coin cachée.
Pour le More lippu, c'étoit Manto la Fée,
Par ſon art métamorphoſée,
Et par ſon art ayant bâti
Ce Louvre en un moment, par ſon art fait un Page
Sexagénaire & grave. A la fin au paſſage
D'une chambre en une autre, Argie à ſon mari
Se montre tout d'un coup : eſt-ce Anſelme, dit-elle,
Que je vois ainſi déguiſé ?
Anſelme ! il ne ſe peut ; mon œil s'eſt abuſé.
Le vertueux Anſelme à la ſage cervelle
Me voudroit-il donner une telle leçon ?
C'eſt lui pourtant. Oh, oh ! Monſieur notre barbon,
Notre légiſlateur, notre homme d'ambaſſade,
Vous êtes à cet âge homme de maſcarade ?
Homme de. . . la pudeur me défend d'achever.
Quoi, vous jugez les gens à mort pour mon affaire,
Vous qu'Argie a penſé trouver
En un fort plaiſant adultere !
Du moins n'ai-je pas pris un More pour galant :

Tout me rend excuſable ; Atis, & ſon mérite
Et la qualité du préſent.
Vous verrez tout incontinent
Si femme qu'un tel don à l'amour ſollicite,
Peut réſiſter un ſeul moment.
More, devenez Chien. Tout auſſi-tôt le More
Redevient petit Chien encore.
Favori, que l'on danſe. A ces mots Favori
Danſe, & tend la pate au mari.
Qu'on faſſe tomber des piſtoles ;
Piſtoles tombent à foiſon.
Eh bien, qu'en dites-vous ? ſont-ce choſes frivoles ?
C'eſt de ce Chien qu'on m'a fait don.
Il a bâti cette maiſon.
Puis faites-moi trouver au monde une Excellence,
Une Alteſſe, une Majeſté,
Qui refuſe ſa jouiſſance
A dons de cette qualité ;
Sur-tout quand le donneur eſt bien-fait, & qu'il aime,
Et qu'il mérite d'être aimé.
En échange du Chien, l'on me vouloit moi-même ;
Ce que vous poſſédez de trop, je l'ai donné ;
Bien entendu, Monſieur, ſuis-je choſe ſi chere ?
Vraiment, vous me croiriez bien pauvre ménagere,
Si je laiſſois aller tel Chien à ce prix-là.

Sçavez-vous qu'il a fait le Louvre que voilà ?
Le Louvre pour lequel... mais oublions cela ;
Et n'ordonnez plus qu'on me tue,
Moi qu'Atis ſeulement en ſes lacs a fait cheoir ;
Je le donne à Lucrèce, & voudrois bien la voir
Des mêmes armes combattue.
Touchez-là mon mari ; la paix ; car auſſi bien
Je vous défie, ayant ce Chien :
Le fer ni le poiſon pour moi ne ſont à craindre :
Il m'avertit de tout, il confond les jaloux ;
Ne le ſoyez donc point ; plus on veut nous contraindre,
Moins on doit s'aſſûrer de nous.
Anſelme accorda tout : qu'eût fait le pauvre Sire ?
On lui promit de ne pas dire
Qu'il avoit été Page. Un tel cas étant tu,
Cocuage, s'il eût voulu,
Auroit eu ſes franches coudées.
Argie en rendit grace ; & compenſations
D'une & d'autre part accordées,
On quitta la campagne à ces conditions.
Que devint le palais, dira quelque critique ?
Le palais ? que m'importe ? il devint ce qu'il put.
A moi, ces queſtions ! ſuis-je homme qui ſe pique
D'être ſi régulier ? le palais diſparut.
Et le Chien ? le Chien fit ce que l'amant voulut.

Mais que voulut l'Amant ? Cenſeur, tu m'importunes.
Il voulut par ce Chien tenter d'autres fortunes.
D'une ſeule conquête eſt-on jamais content ?
Favori ſe perdoit ſouvent :
Mais chez ſa premiere maitreſſe
Il revenoit toujours. Pour elle, ſa tendreſſe
Devint bonne amitié. Sur ce pied notre amant
L'alloit voir fort aſſidûment :
Et même en l'accommodement,
Argie à ſon époux fit un ſerment ſincere
De n'avoir plus aucune affaire.
L'époux jura de ſon côté
Qu'il n'auroit plus aucun ombrage ;
Et qu'il vouloit être fouetté,
Si jamais on le voyoit Page.





PATÉ D'ANGUILLE.

MÊME beauté, tant ſoit exquiſe,
Raſſaſie & ſoûle à la fin.
Il me faut d'un & d'autre pain ;
Diverſité, c'eſt ma deviſe.
Cette maitreſſe un tantet bize
Rit à mes yeux ; pourquoi cela ?
C'eſt qu'elle eſt neuve ; & celle-là
Qui depuis long-temps m'eſt acquiſe,
Blanche qu'elle eſt, en nulle guiſe
Ne me cauſe d'émotion.
Son cœur dit oui ; le mien dit non ;
D'où vient ? en voici la raiſon ;
Diverſité, c'eſt ma deviſe.
Je l'ai jà dit d'autre façon,
Car il eſt bon que l'on déguiſe,
Suivant la loi de ce dicton ;
Diverſité, c'eſt ma deviſe.
CE fut celle auſſi d'un mari
De qui la femme étoit fort belle.
Il ſe trouva bien-tôt guéri
De l'amour qu'il avoit pour elle.
L'Hymen, & la poſſeſſion
Eteignirent ſa paſſion.

Un ſien valet avoit pour femme
Un petit bec aſſez mignon :
Le maître, étant bon compagnon,
Eut bien-tôt empaumé la Dame.
Cela ne plut pas au valet
Qui, les ayant pris ſur le fait,
Vendiqua ſon bien de couchette,
A ſa moitié chanta goguette,
L'appella tout net & tout franc....
Bien ſot de faire un bruit ſi grand
Pour une choſe ſi commune ;
Dieu nous gard de plus grand' fortune !
Il fit à ſon maître un ſermon.
Monſieur, dit-il, chacun la ſienne ;
Ce n'eſt pas trop ; Dieu & raiſon
Vous recommandent cette Antienne.
Direz-vous, je ſuis ſans chrétienne ?
Vous en avez à la maiſon
Une qui vaut cent fois la mienne.
Ne prenez donc plus tant de peine :
C'eſt pour ma femme trop d'honneur ;
Il ne lui faut ſi gros monſieur.
Tenons-nous chacun à la nôtre ;
N'allez point à l'eau chez un autre,
Ayant plein puits de ces douceurs ;

Je m'en rapporte aux connoiſſeurs ;
Si Dieu m'avoit fait tant de grace,
Qu'ainſi que vous je diſpoſaſſe
De Madame, je m'y tiendrois,
Et d'une reine ne voudrois.
Mais puiſqu'on ne ſçauroit défaire
Ce qui s'eſt fait ; je voudrois bien,
(Ceci ſoit dit ſans vous déplaire)
Que, content de votre ordinaire,
Vous ne goutaſſiez pas du mien.
Le Patron ne voulut lui dire
Ni oui ni non ſur ce diſcours ;
Et commanda que tous les jours
On mît au repas, près du Sire,
Un pâté d'Anguille ; ce mets
Lui chatouilloit fort le palais.
Avec un appétit extrême
Une & deux fois il en mangea :
Mais quand ce vint à la troiſieme,
La ſeule odeur le dégouta.
Il voulut ſur une autre viande
Mettre la main ; on l'empêcha :
Monſieur, dit-on, nous le commande :
Tenez-vous-en à ce mets-là :
Vous l'aimez, qu'avez-vous à dire ?

M'en voilà soû, reprit le Sire.
Et quoi toujours pâtés au bec!
Pas une Anguille de rôtie!
Pâtés tous les jours de ma vie!
J'aimerois mieux du pain tout sec.
Laissez-moi prendre un peu du vôtre:
Pain de par Dieu, ou de par l'autre:
Au Diable ces pâtés maudits;
Ils me suivront en Paradis,
Et par delà, Dieu me pardonne.
Le maître accourt soudain au bruit,
Et prenant sa part du déduit,
Mon ami, dit-il, je m'étonne
Que d'un mets si plein de bonté
Vous soyez si-tôt dégouté.
Ne vous ai-je pas oui dire
Que c'étoit votre grand ragout?
Il faut qu'en peu de temps, beau Sire,
Vous ayez bien changé de gout?
Qu'ai-je fait qui fût plus étrange?
Vous me blâmez, lors que je change
Un mets que vous croyez friand,
Et vous en faites tout autant?
Mon doux ami, je vous apprend
Que ce n'est pas une sottise,

En fait de certains appétits,
De changer ſon pain blanc en bis:
Diverſité, c'eſt ma deviſe.
Quand le maître eut ainſi parlé,
Le valet fut tout conſolé.
Non que ce dernier n'eût à dire
Quelque choſe encor là-deſſus:
Car après tout doit-il ſuffire
D'alléguer ſon plaiſir ſans plus?
J'aime le change; A la bonne heure,
On vous l'accorde; mais gagnez,
S'il ſe peut, les intéreſſés:
Cette voie eſt bien la meilleure:
Suivez-la donc. A dire vrai,
Je crois que l'amateur du change
De ce conſeil tenta l'eſſai.
On dit qu'il parloit comme un Ange,
De mots dorés uſant toûjours:
Mots dorés font tout en amours.
C'eſt une maxime conſtante:
Chacun ſçait quelle eſt mon entente:
J'ai rebatu cent & cent fois
Ceci, dans cent & cent endroits;
Mais la choſe eſt ſi néceſſaire,
Que je ne puis jamais m'en taire

Et redirai jusques au bout,
Mots dorés en amour font tout.
Ils persuadent la donzelle,
Son petit chien, sa demoiselle,
Son époux quelquefois aussi.
C'est le seul qu'il falloit ici
Persuader ; il n'avoit l'ame
Sourde à cette éloquence ; & dame,
Les orateurs du temps jadis
N'en ont de telle en leurs écrits.
Notre jaloux devint commode.
Même on dit qu'il suivit la mode
De son maître, & toûjours depuis
Changea d'objets en ses déduits.
Il n'étoit bruit que d'aventures
Du chrétien & de créatures.
Les plus nouvelles, sans manquer,
Etoient pour lui les plus gentilles ;
Par où le drôle en put croquer,
Il en croqua, femmes & filles,
Nimphes, grisettes, ce qu'il put.
Toutes étoient de bonne prise ;
Et sur ce point, tant qu'il vécut,
Diversité fut sa devise.





LE MAGNIFIQUE.

Un peu d'eſprit, beaucoup de bonne mine,
Et plus encor de libéralité,
C'eſt en amour une triple machine
Par qui maint fort eſt bien-tôt emporté;
Rocher fût-il; rochers auſſi ſe prennent.
Qu'on ſoit bien-fait, qu'on ait quelque talent,
Que les cordons de la bourſe ne tiennent;
Je vous le dis, la place eſt au galant.
On la prend bien quelquefois ſans ces choſes.
Bon fait avoir néanmoins quelques doſes
D'entendement, & n'être pas un ſot:
Quant à l'avare, on le hait: le magot
A grand beſoin de bonne rhétorique:
La meilleure eſt celle du libéral.
Un Florentin, nommé le Magnifique,
La poſſédoit en propre original.
Le Magnifique étoit un nom de guerre
Qu'on lui donna; bien l'avoit mérité:
Son train de vivre, & ſon honnêteté,
Ses dons ſur-tout, l'avoient par toute terre
Déclaré tel; propre, bien-fait, bien mis,
L'eſprit galant, & l'air des plus polis.
Il ſe piqua pour certaine femelle

De haut état. La conquête étoit belle :
Elle excitoit doublement le desir :
Rien n'y manquoit, la gloire & le plaisir.
Aldobrandin étoit de cette Dame
Mari jaloux ; non comme d'une femme,
Mais comme qui depuis peu jouiroit
D'une Philis. Cet homme la veilloit
De tous ses yeux ; s'il en eût eu dix mille,
Il les eût tous à ce soin occupés :
Amour le rend, quand il veut, inutile ;
Ces Argus-là sont fort souvent trompés.
Aldobrandin ne croyoit pas possible
Qu'il le fût onc ; il défioit les gens.
Au demeurant il étoit fort sensible
A l'intérêt, aimoit fort les présens.
Son concurrent n'avoit encor sçu dire
Le moindre mot à l'objet de ses vœux :
On ignoroit, ce lui sembloit, ses feux,
Et le surplus de l'amoureux martyre ;
(Car c'est toûjours une même chanson) ;
Si l'on l'eût sçu, qu'eût-on fait ? que fait-on ?
Jà n'est besoin qu'au lecteur je le die.
Pour revenir à notre pauvre amant,
Il n'avoit sçu dire un mot seulement
Au médecin touchant sa maladie.

Or le voilà qui tourmente ſa vie,
Qui va, qui vient, qui court, qui perd ſes pas:
Point de fenêtre, & point de jalouſie
Ne lui permet d'entrevoir les appas,
Ni d'entrouir la voix de ſa maitreſſe.
Il ne fut onc ſemblable fortereſſe.
Si faudra-t-il qu'elle y vienne pourtant.
Voici comment s'y prit notre aſſiégeant.
Je penſe avoir déja dit, ce me ſemble,
Qu'Aldobrandin homme à préſens étoit;
Non qu'il en fît, mais il en recevoit.
Le Magnifique avoit un cheval d'amble,
Beau, bien taillé, dont il faiſoit grand cas:
Il l'appelloit, à cauſe de ſon pas,
La haquenée. Aldobrandin le loue:
Ce fut aſſez; notre amant propoſa
De le troquer; l'époux s'en excuſa:
Non pas, dit-il, que je ne vous avoue
Qu'il me plaît fort; mais à de tels marchés
Je perds toujours. Alors le Magnifique,
Qui voit le but de cette politique,
Reprit; eh bien, faiſons mieux; ne troquez;
Mais pour le prix du cheval, permettez
Que, vous préſent, j'entretienne Madame.
C'eſt un deſir curieux qui m'a pris.

Encor faut-il que vos meilleurs amis
Sçachent un peu ce qu'elle a dedans l'ame.
Je vous demande un quart d'heure ſans plus.
Aldobrandin, l'arrêtant là-deſſus;
J'en ſuis d'avis; je livrerai ma femme?
Ma foi, mon cher, gardez votre cheval.
Quoi, vous préſent? Moi préſent. Et quel mal
Encore un coup peut-il, en la préſence
D'un mari fin comme vous, arriver?
Aldobrandin commence d'y rêver:
Et raiſonnant en ſoi; quelle apparence
Qu'il en méviennne en effet, moi préſent?
C'eſt marché ſûr; il eſt fol à ſon dam;
Que prétend-il? pour plus grande aſſûrance,
Sans qu'il le ſçache, il faut faire défenſe
A ma moitié de répondre au galant.
Sus, dit l'époux, j'y conſens. La diſtance
De vous à nous, pourſuivit notre amant,
Sera réglée, afin qu'aucunement
Vous n'entendiez. Il y conſent encore:
Puis va querir ſa femme en ce moment.
Quand l'autre voit celle-là qu'il adore,
Il ſe croit être en un enchantement.
Les ſaluts faits, en un coin de la ſalle
Ils ſe vont ſeoir. Notre galant n'étale

Un long narré ; mais vient d'abord au fait.
Je n'ai le lieu ni le tems à ſouhait,
Commença-t-il ; puis je tiens inutile
De tant tourner ; il n'eſt que d'aller droit.
Partant, Madame, en un mot comme en mille,
Votre beauté juſqu'au vif m'a touché.
Penſeriez-vous que ce fût un péché
Que d'y répondre ? Ah ! je vous crois, Madame,
De trop bon ſens. Si j'avois le loiſir,
Je ferois voir par les formes ma flâme,
Et vous dirois de cet ardent deſir
Tout le menu : mais que je brûle, meure ;
Et m'en tourmente, & me diſe aux abois,
Tout ce chemin que l'on fait en ſix mois,
Il me convient le faire en un quart d'heure :
Et plus encor ; car ce n'eſt pas-là tout.
Froid eſt l'amant qui ne va juſqu'au bout,
Et par ſottiſe en ſi beau train demeure.
Vous vous taiſez ? pas un mot ! qu'eſt cela ?
Renvoirez-vous de la ſorte un pauvre homme ?
Le Ciel vous fit, il eſt vrai, ce qu'on nomme
Divinité ; mais faut-il pour cela
Ne point répondre, alors que l'on vous prie ?
Je vois, je vois ; c'eſt une tricherie
De votre époux : il m'a joué ce trait ;

Et ne prétend qu'aucune repartie
Soit du marché : mais j'y ſçais un ſecret.
Rien n'y fera pour le ſûr ſa défenſe.
Je ſçaurai bien me répondre pour vous :
Puis ce coin d'œil, par ſon langage doux,
Rompt à mon ſens quelque peu le ſilence.
J'y lis ceci. Ne croyez pas, Monſieur,
Que la nature ait composé mon cœur
De marbre dur. Vos fréquentes paſſades,
Joûtes, tournois, deviſes, ſérénades,
M'ont avant vous déclaré votre amour.
Bien loin qu'il m'ait en nul point offenſée ;
Je vous dirai que dès le premier jour
J'y répondis, & me ſentis bleſſée
Du même trait ; mais que nous ſert ceci ?
Ce qu'il nous ſert ? je m'en vais vous le dire :
Etant d'accord, il faut cette nuit-ci
Gouter le fruit de ce commun martyre ;
De votre époux nous venger & nous rire ;
Bref le payer du ſoin qu'il prend ici ;
De ces fruits-là le dernier n'eſt le pire.
Votre jardin viendra comme de cire :
Deſcendez-y ; ne doutez du ſuccès :
Votre mari ne ſe tiendra jamais
Qu'à ſa maiſon des champs, je vous l'aſſûre,

Tantôt

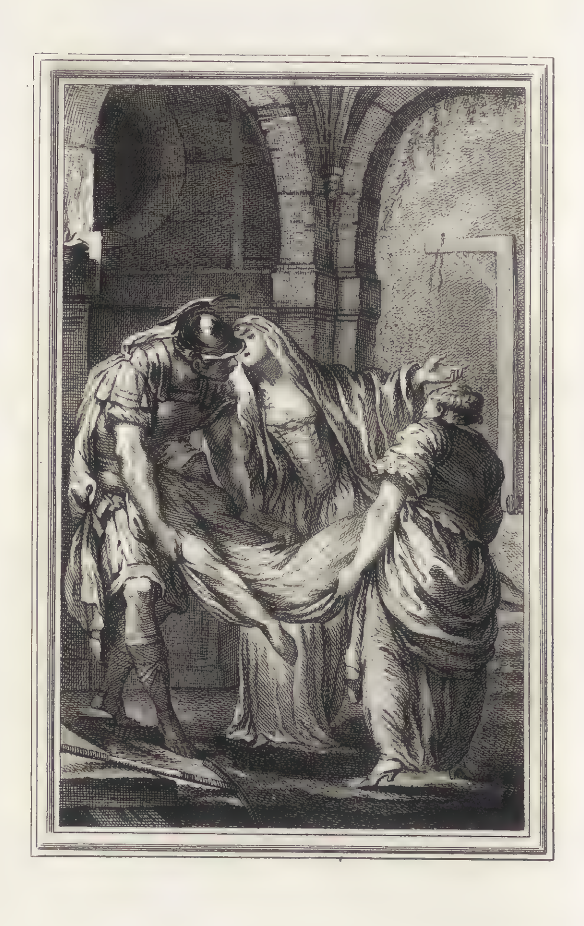
Tantôt il n'aille éprouver ſa monture.
Vos Douagnas en leur premier ſommeil,
Vous deſcendrez, ſans nul autre appareil
Que de jetter une robe fourrée
Sur votre dos, & viendrez au jardin.
De mon côté l'échelle eſt préparée.
Je monterai par la cour du voiſin ;
Je l'ai gagné : la rue eſt trop publique.
Ne craignez rien. Ah ! mon cher Magnifique,
Que je vous aime ! & que je vous ſçais gré
De ce deſſein ! venez, je deſcendrai.
C'eſt vous qui parle ; & plût au Ciel, Madame,
Qu'on vous osât embraſſer les genoux !
Mon Magnifique, à tantôt ; votre flâme
Ne craindra point les regards d'un jaloux.
L'amant la quitte, & feint d'être en courroux ;
Puis, tout grondant : vous me la donnez bonne,
Aldobrandin ; je n'entendois cela.
Autant vaudroit n'être avecque perſonne
Que d'être avec Madame que voilà.
Si vous trouvez chevaux à ce prix-là,
Vous les devez prendre ſur ma parole.
Le mien hennit du-moins ; mais cette idole
Eſt proprement un fort joli poiſſon.
Or ſus, j'en tiens ; ce m'eſt une leçon.

Quiconque veut le reſte du quart d'heure
N'a qu'à parler ; j'en ferai juſte prix.
Aldobrandin rit ſi fort qu'il en pleure.
Ces jeunes gens, dit-il, en leurs eſprits
Mettent toujours quelque haute entrepriſe.
Notre féal, vous lâchez trop tôt priſe :
Avec le temps on en viendroit à bout.
J'y tiendrai l'œil ; car ce n'eſt pas-là tout ;
Nous y ſçavons encor quelque rubrique :
Et cependant, monſieur le Magnifique,
La haquenée eſt nettement à nous :
Plus ne fera de dépenſe chez vous.
Dès aujourd'hui, qu'il ne vous en déplaiſe,
Vous me verrez deſſus fort à mon aiſe
Dans le chemin de ma maiſon des champs.
Il n'y manqua, ſur le ſoir ; & nos gens
Au rendez-vous tout auſſi peu manquerent.
Dire comment les choſes s'y paſſerent,
C'eſt un détail trop long : Lecteur prudent,
Je m'en remets à ton bon jugement.
La Dame étoit jeune, fringante & belle,
L'amant bien-fait, & tous deux fort épris.
Trois rendez-vous coup ſur coup furent pris ;
Moins n'en valoit ſi gentille femelle.
Aucun péril, nul mauvais accident,

Bons dormitifs en or comme en argent
Aux Douagnas, & bonne ſentinelle.
Un pavillon vers le bout du jardin
Vint à propos ; Meſſire Aldobrandin
Ne l'avoit fait bâtir pour cet uſage.
Concluſion, qu'il prit en cocuage
Tous ſes degrés : un ſeul ne lui manqua ;
Tant ſçut jouer ſon jeu la haquenée :
Content ne fut d'une ſeule journée
Pour l'éprouver ; aux champs il demeura
Trois jours entiers, ſans doute ni ſcrupule.
J'en connois bien qui ne ſont ſi chanceux ;
Car ils ont femme, & n'ont cheval ni mule,
Sçachant de plus tout ce qu'on fait chez eux.



LA MATRONE
D'EPHESE.



LA MATRONE
D'EPHESE.

S'IL eſt un conte uſé, commun, & rebatu,
C'eſt celui qu'en ces vers j'accommode à ma guiſe.
Et pourquoi donc le choiſis-tu?
Qui t'engage à cette entrepriſe?
N'a-t-elle point déja produit aſſez d'écrits?
Quelle grace aura ta Matrone
Au prix de celle de Pétrone?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos eſprits?
Sans répondre aux cenſeurs, car c'eſt choſe infinie,
Voyons ſi dans mes vers je l'aurai rajeunie.
DANS Epheſe il fut autrefois
Une Dame en ſageſſe & vertus ſans égale,
Et ſelon la commune voix,
Ayant ſçu rafiner ſur l'amour conjugale,
Il n'étoit bruit que d'elle & de ſa chaſteté:
On l'alloit voir par rareté:
C'étoit l'honneur du ſexe: heureuſe ſa patrie!
Chaque mere à ſa bru l'alléguoit pour patron;
Chaque époux la prônoit à ſa femme chérie:
D'elle deſcendent ceux de la Prudoterie,
Antique & célebre maiſon.
Son mari l'aimoit d'amour folle.

Il mourut ; de dire comment,
Ce ſeroit un détail frivole ;
Il mourut, & ſon teſtament
N'étoit plein que de legs qui l'auroient conſolée,
Si les biens réparoient la perte d'un mari
Amoureux autant que chéri.
Mainte veuve pourtant fait la déchévelée,
Qui n'abandonne pas le ſoin du demeurant,
Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant.
Celle-ci par ſes cris mettoit tout en allarme ;
Celle-ci faiſoit un vacarme,
Un bruit & des regrets à percer tous les cœurs.
Bien qu'on ſçache qu'en ces malheurs,
De quelque deſeſpoir qu'une ame ſoit atteinte,
La douleur eſt toujours moins forte que la plainte,
(Toujours un peu de faſte entre parmi les pleurs)
Chacun fit ſon devoir de dire à l'affligée,
Que tout a ſa meſure, & que de tels regrets
Pourroient pécher par leur excès :
Chacun rendit par-là ſa douleur rengrégée.
Enfin ne voulant pas jouir de la clarté
Que ſon époux avoit perdue,
Elle entre dans ſa tombe, en ferme volonté
D'accompagner cette ombre aux enfers deſcendue.
Et voyez ce que peut l'exceſſive amitié ;

(Ce mouvement auſſi va juſqu'à la folie)
Une Eſclave en ce lieu la ſuivit par pitié,
Prête à mourir de compagnie :
Prête, je m'entens bien; c'eſt-à-dire, en un mot,
N'ayant examiné qu'à demi ce complot,
Et juſques à l'effet courageuſe & hardie.
L'Eſclave avec la Dame avoit été nourrie.
Toutes deux s'entr'aimoient, & cette paſſion
Etoit crûe avec l'âge au cœur des deux femelles:
Le monde entier à peine eût fourni deux modeles
D'une telle inclination.
Comme l'Eſclave avoit plus de ſens que la Dame,
Elle laiſſa paſſer les premiers mouvemens;
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette ame
Dans l'ordinaire train des communs ſentimens.
Aux conſolations la Veuve inacceſſible,
S'appliquoit ſeulement à tout moyen poſſible
De ſuivre le défunt aux noirs & triſtes lieux:
Le fer auroit été le plus court & le mieux;
Mais la Dame vouloit paître encore ſes yeux
Du tréſor qu'enfermoit la biere,
Froide dépouille, & pourtant chere.
C'étoit-là le ſeul aliment
Qu'elle prît en ce monument.
La faim donc fut celle des portes

Qu'entre d'autres de tant de ſortes,
Notre Veuve choiſit pour ſortir d'ici-bas.
Un jour ſe paſſe & deux ſans d'autre nourriture
Que ſes profonds ſoupirs, que ſes fréquens hélas,
Qu'un inutile & long murmure
Contre les Dieux, le ſort, & toute la nature.
Enfin ſa douleur n'obmit rien,
Si la douleur doit s'exprimer ſi bien.
Encore un autre mort faiſoit ſa réſidence
Non loin de ce tombeau, mais bien différemment ;
Car il n'avoit pour monument
Que le deſſous d'une potence.
Pour exemple aux voleurs on l'avoit là laiſſé.
Un Soldat bien récompenſé
Le gardoit avec vigilance.
Il étoit dit par ordonnance
Que, ſi d'autres voleurs, un parent, un ami
L'enlevoient, le Soldat nonchalant, endormi
Rempliroit auſſi-tôt ſa place.
C'étoit trop de ſévérité ;
Mais la publique utilité
Défendoit que l'on fît au Garde aucune grace.
Pendant la nuit il vit aux fentes du tombeau
Briller quelque clarté, ſpectacle aſſez nouveau.
Curieux il y court, entend de loin la Dame

Rempliſſant l'air de ſes clameurs.
Il entre, eſt étonné, demande à cette femme,
Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,
Pourquoi cette triſte muſique,
Pourquoi cette maiſon noire & mélancolique.
Occupée à ſes pleurs, à peine elle entendit
Toutes ces demandes frivoles;
Le mort pour elle y répondit:
Cet objet, ſans autres paroles,
Diſoit aſſez par quel malheur
La Dame s'enterroit ainſi toute vivante.
Nous avons fait ferment, ajouta la Suivante,
De nous laiſſer mourir de faim & de douleur.
Encor que le Soldat fût mauvais orateur,
Il leur fit concevoir ce que c'eſt que la vie.
La Dame cette fois eut de l'attention;
Et déja l'autre paſſion
Se trouvoit un peu ralentie:
Le temps avoit agi. Si la foi du ſerment,
Pourſuivit le Soldat, vous défend l'aliment,
Voyez-moi manger ſeulement;
Vous n'en mourrez pas moins. Un tel tempérament
Ne déplut pas aux deux femelles:
Concluſion, qu'il obtint d'elles
Une permiſſion d'apporter ſon ſoupé;

Ce qu'il fit ; & l'Efclave eut le cœur fort tenté
De renoncer dès-lors à la cruelle envie
De tenir au mort compagnie.
Madame, ce dit-elle, un penfer m'eft venu :
Qu'importe à votre époux que vous ceffiez de vivre ?
Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous fuivre,
Si par votre trépas vous l'aviez prévenu ?
Non, Madame ; il voudroit achever fa carriere.
La nôtre fera longue encor, fi nous voulons.
Se faut-il à vingt ans enfermer dans la biere ?
Nous aurons tout loifir d'habiter ces maifons.
On ne meurt que trop tôt. Qui nous preffe ? attendons.
Quant à moi, je voudrois ne mourir que ridée.
Voulez-vous emporter vos appas chez les morts ?
Que vous fervira-t-il d'en être regardée ?
Tantôt en voyant les tréfors
Dont le ciel prit plaifir d'orner votre vifage,
Je difois, hélas ! c'eft dommage ;
Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela.
A ce difcours flateur la Dame s'éveilla.
Le Dieu qui fait aimer prit fon temps ; il tira
Deux traits de fon carquois ; de l'un il entama
Le foldat jufqu'au vif ; l'autre effleura la Dame :
Jeune & belle, elle avoit fous fes pleurs de l'éclat,
Et des gens de gout délicat

Auroient bien pu l'aimer, & même étant leur femme.
Le Garde en fut épris : les pleurs & la pitié,
Sorte d'amours ayant ſes charmes,
Tout y fit. Une belle, alors qu'elle eſt en larmes,
En eſt plus belle de moitié.
Voilà donc notre Veuve écoutant la louange,
Poiſon qui de l'amour eſt le premier degré ;
La voilà qui trouve à ſon gré
Celui qui le lui donne : il fait tant qu'elle mange ;
Il fait tant que de plaire, & ſe rend en effet
Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait.
Il fait tant enfin qu'elle change ;
Et toujours par degrés, comme l'on peut penſer :
De l'un à l'autre il fait cette femme paſſer ;
Je ne le trouve pas étrange.
Elle écoute un amant, elle en fait un mari ;
Le tout au nez du mort qu'elle avoit tant chéri.
Pendant cet hyménée, un voleur ſe hazarde
D'enlever le dépôt commis aux ſoins du Garde.
Il en entend le bruit ; il y court à grands pas ;
Mais en vain, la choſe étoit faite.
Il revient au tombeau conter ſon embarras,
Ne ſçachant où trouver retraite.
L'Eſclave alors lui dit, le voyant éperdu :
L'on vous a pris votre pendu ?

Les loix ne vous feront, dites-vous, nulle grace?
Si Madame y conſent, j'y remédierai bien.
    Mettons notre mort en la place,
    Les paſſans n'y connoîtront rien.
La Dame y conſentit. O volages femelles!
La femme eſt toujours femme. Il en eſt qui ſont belles;
    Il en eſt qui ne le ſont pas.
    S'il en étoit d'aſſez fidelles,
    Elles auroient aſſez d'appas.
Prudes, vous vous devez défier de vos forces.
Ne vous vantez de rien. Si vôtre intention
    Eſt de réſiſter aux amorces;
La nôtre eſt bonne auſſi; mais l'exécution
Nous trompe également; témoin cette Matrone.
    Et n'en déplaiſe au bon Pétrone,
Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux,
Qu'il en dût propoſer l'exemple à nos neveux.
Cette Veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire,
Qu'au deſſein de mourir mal conçu, mal formé;
    Car de mettre au patibulaire,
    Le corps d'un mari tant aimé,
Ce n'étoit pas peut-être une ſi grande affaire.
Cela lui ſauvoit l'autre; & tout conſidéré,
Mieux vaut goujat debout, qu'Empereur enterré.



BELPHÉGOR,

Nouvelle tirée de Machiavel.

A MADEMOISELLE

DE CHAMMELAY.

DE votre nom j'orne le frontiſpice
Des derniers vers que ma Muſe a polis.
Puiſſe le tout, ô charmante Philis,
Aller ſi loin que notre los franchiſſe
La nuit des temps : nous la ſçaurons dompter,
Moi par écrire, & vous par réciter.
Nos noms unis perceront l'ombre noire;
Vous règnerez long-temps dans la mémoire,
Après avoir règné juſques ici
Dans les eſprits, dans les cœurs même auſſi.
Qui ne connoit l'inimitable Actrice
Repréſentant ou Phédre, ou Bérénice,
Chimene en pleurs, ou Camille en fureur?
Eſt-il quelqu'un que votre voix n'enchante?
S'en trouve-t-il une autre auſſi touchante;
Une autre enfin allant ſi droit au cœur?
N'attendez pas que je faſſe l'éloge
De ce qu'en vous on trouve de parfait;

Comme il n'eſt point de grace qui n'y loge,
Ce ſeroit trop ; je n'aurois jamais fait.
De mes Philis vous ſeriez la premiere ;
Vous auriez eu mon ame toute entiere,
Si de mes vœux j'euſſe plus préſumé ;
Mais en aimant qui ne veut être aimé ?
Par des tranſports n'eſpérant pas vous plaire,
Je me ſuis dit ſeulement votre ami ;
De ceux qui ſont amans plus d'à demi :
Et plut au ſort que j'euſſe pu mieux faire !
Ceci ſoit dit : venons à notre affaire.
Un jour Satan, Monarque des enfers,
Faiſoit paſſer ſes ſujets en revue.
Là confondus tous les états divers,
Princes & Rois, & la tourbe menue,
Jettoient maint pleur, pouſſoient maint & maint cri,
Tant que Satan en étoit étourdi.
Il demandoit en paſſant à chaque ame :
Qui t'a jettée en l'éternelle flâme ?
L'une diſoit, hélas ! c'eſt mon mari ;
L'autre auſſi-tôt répondoit, c'eſt ma femme.
Tant & tant fut ce diſcours répété,
Qu'enfin Satan dit en plein Conſiſtoire :
Si ces gens-ci diſent la vérité,
Il eſt aiſé d'augmenter notre gloire.

Nous n'avons donc qu'à le vérifier.
Pour cet effet il nous faut envoyer
Quelque Démon plein d'art & de prudence,
Qui non content d'obſerver avec ſoin
Tous les hymens dont il ſera témoin,
Y joigne auſſi ſa propre expérience.
Le Prince ayant propoſé ſa ſentence,
Le noir Sénat ſuivit tout d'une voix.
De Belphégor auſſi-tôt on fit choix.
Ce Diable étoit tout yeux & tout oreilles,
Grand éplucheur, clair-voyant à merveilles,
Capable enfin de pénétrer dans tout,
Et de pouſſer l'examen juſqu'au bout.
Pour ſubvenir aux frais de l'entrepriſe,
On lui donna mainte & mainte remiſe,
Toutes à vue, & qu'en lieux différens
Il pût toucher par des correſpondans.
Quant au ſurplus, les fortunes humaines,
Les biens, les maux, les plaiſirs & les peines,
Bref ce qui ſuit notre condition,
Fut une annexe à ſa légation.
Il ſe pouvoit tirer d'affliction,
Par ſes bons tours, & par ſon induſtrie;
Mais non mourir, ni revoir ſa patrie,
Qu'il n'eût ici conſumé certain temps:

Sa miſſion devoit durer dix ans.
Le voilà donc qui traverſe & qui paſſe
Ce que le Ciel voulut mettre d'eſpace
Entre ce monde & l'éternelle nuit ;
Il n'en mit guere ; un moment y conduit.
Notre Démon s'établit à Florence,
Ville pour lors de luxe & de dépenſe.
Même il la crut propre pour le trafic.
Là ſous le nom du Seigneur Roderic,
Il ſe logea, meubla, comme un riche homme
Groſſe maiſon, grand train, nombre de gens ;
Anticipant tous les jours ſur la ſomme
Qu'il ne devoit conſumer qu'en dix ans.
On s'étonnoit d'une telle bombance.
Il tenoit table, avoit de tous côtés
Gens à ſes frais, ſoit pour ſes voluptés,
Soit pour le faſte & la magnificence.
L'un des plaiſirs où plus il dépenſa
Fut la louange : Apollon l'encenſa ;
Car il eſt maître en l'art de flaterie.
Diable n'eut onc tant d'honneur en ſa vie.
Son cœur devint le but de tous les traits
Qu'Amour lançoit : il n'étoit point de belle
Qui n'employât ce qu'elle avoit d'attraits
Pour le gagner, tant ſauvage fût-elle :

Car

Car de trouver une ſeule rebelle,
Ce n'eſt la mode à gens de qui la main
Par les préſens s'applanit tout chemin.
C'eſt un reſſort en tous deſſeins utile.
Je l'ai jà dit, & le redis encor;
Je ne connois d'autre premier mobile
Dans l'univers, que l'argent & que l'or.
Notre envoyé cependant tenoit compte
De chaque hymen, en journaux différens;
L'un, des époux ſatisfaits & contens,
Si peu rempli que le Diable en eut honte.
L'autre journal incontinent fut plein.
A Belphégor il ne reſtoit enfin
Que d'éprouver la choſe par lui-même.
Certaine fille à Florence étoit lors;
Belle, & bien faite, & peu d'autres tréſors;
Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême;
Et d'autant plus, que de quelque vertu
Un tel orgueil paroiſſoit revêtu.
Pour Roderic on en fit la demande.
Le pere dit que Madame Honeſta,
C'étoit ſon nom, avoit eu juſques-là
Force partis; mais que parmi la bande
Il pourroit bien Roderic préférer,
Et demandoit temps pour délibérer.

On en convient. Le pourſuivant s'applique
A gagner celle où ſes veux s'adreſſoient.
Fêtes & bals, ſérénades, muſique,
Cadeaux, feſtins, bien fort appetiſſoient,
Altéroient fort le fonds de l'ambaſſade.
Il n'y plaint rien, en uſe en grand Seigneur,
S'épuiſe en dons. L'autre ſe perſuade
Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.
Concluſion, qu'après force prieres,
Et des façons de toutes les manieres,
Il eut un oui de Madame Honeſta.
Auparavant le Notaire y paſſa:
Dont Belphégor ſe moquant en ſon ame,
Hé quoi, dit-il, on acquiert une femme
Comme un Château ! Ces gens ont tout gâté.
Il eut raiſon : ôtez d'entre les hommes
La ſimple foi, le meilleur eſt ôté.
Nous nous jettons, pauvres gens que nous ſommes
Dans les procès en prenant le revers.
Les ſi, les car, les contrats ſont la porte
Par où la noiſe entra dans l'univers:
N'eſpérons pas que jamais elle en ſorte.
Solemnités & loix n'empêchent pas
Qu'avec l'Hymen Amour n'ait des débats;
C'eſt le cœur ſeul qui peut rendre tranquille.

Le cœur fait tout ; le reste est inutile :
Qu'ainsi ne soit : voyons d'autres états.
Chez les amis tout s'excuse, tout passe ;
Chez les amans tout plait, tout est parfait ;
Chez les époux tout ennuie, & tout lasse.
Le devoir nuit : chacun est ainsi fait.
Mais, dira-t-on, n'est-il en nulles guises
D'heureux ménage ? Après mûr examen,
J'appelle un bon, voir un parfait hymen,
Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.
Sur ce point-là c'est assez raisonné.
Dès que chez lui le Diable eut amené
Son épousée, il jugea par lui-même
Ce qu'est l'hymen avec un tel démon :
Toujours débats, toujours quelque sermon
Plein de sottise en un degré suprême.
Le bruit fut tel que Madame Honesta
Plus d'une fois les voisins éveilla :
Plus d'une fois on courut à la noise.
Il lui falloit quelque simple bourgeoise,
Ce disoit-elle : un petit trafiquant
Traiter ainsi les filles de mon rang !
Méritoit-il femme si vertueuse ?
Sur mon devoir je suis trop scrupuleuse :
J'en ai regret ; & si je faisois bien...

Il n'eſt pas ſûr qu'Honeſta ne fît rien.
Ces prudes-là nous en font bien accroire.
Nos deux époux, à ce que dit l'hiſtoire,
Sans diſputer n'étoient pas un moment.
Souvent leur guerre avoit pour fondement
Le jeu, la juppe, ou quelque ameublement
D'Eté, d'Hyver, d'entre-temps, bref un monde
D'inventions propres à tout gâter.
Le pauvre Diable eut lieu de regretter
De l'autre enfer la demeure profonde.
Pour comble enfin Roderic épouſa
La parenté de Madame Honeſta,
Ayant ſans ceſſe & le pere, & la mere,
Et la grand' ſœur, avec le petit frere;
De ſes deniers mariant la grand' ſœur,
Et du petit payant le précepteur.
Je n'ai pas dit la principale cauſe
De ſa ruine, infaillible accident;
Et j'oubliois qu'il eut un Intendant.
Un Intendant? qu'eſt-ce que cette choſe?
Je définis cet être, un animal
Qui, comme on dit, ſçait pêcher en eau trouble;
Et plus le bien de ſon maître va mal,
Plus le ſien croît, plus ſon profit redouble;
Tant qu'aiſément lui-même achéteroit

Ce qui de net au Seigneur refteroit :
Donc par raifon bien & dûment déduite,
On pourroit voir chaque chofe réduite
En fon état, s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devînt l'Intendant à fon tour ;
Car regagnant ce qu'il eut étant maître,
Ils reprendroient tous deux leur premier être.
Le feul recours du pauvre Roderic,
Son feul efpoir, étoit certain trafic
Qu'il prétendoit devoir remplir fa bourfe,
Efpoir douteux, incertaine reffource.
Il étoit dit que tout feroit fatal
A notre époux ; ainfi tout alla mal.
Ses agents tels que la plûpart des nôtres,
En abufoient : il perdit un vaiffeau,
Et vit aller le commerce à vau-l'eau,
Trompé des uns, mal fervi par les autres.
Il emprunta : quand ce vint à payer,
Et qu'à fa porte il vit le créancier,
Force lui fut d'efquiver par la fuite,
Gagnant les champs, où de l'âpre pourfuite
Il fe fauva chez un certain fermier,
En certain coin remparé de fumier.
A Mathéo, c'étoit le nom du Sire,
Sans tant tourner il dit ce qu'il étoit ;

Qu'un double mal chez lui le tourmentoit,
Ses créanciers & ſa femme encor pire :
Qu'il n'y ſçavoit reméde que d'entrer
Au corps des gens, & de s'y remparer,
D'y tenir bon : iroit-on là le prendre ?
Dame Honeſta viendroit-elle y prôner
Qu'elle a regret de ſe bien gouverner ?
Choſe ennuieuſe, & qu'il eſt las d'entendre.
Que de ces corps trois fois il ſortiroit,
Si-tôt que lui Mathéo l'en prieroit ;
Trois fois ſans plus, & ce pour récompenſe
De l'avoir mis à couvert des ſergens.
Tout auſſi-tôt l'Ambaſſadeur commence
Avec grand bruit d'entrer au corps des gens.
Ce que le ſien, ouvrage fantaſtique,
Devint alors, l'hiſtoire n'en dit rien.
Son coup d'eſſai fut une fille unique
Où le galant ſe trouvoit aſſez bien ;
Mais Mathéo, moyennant groſſe ſomme,
L'en fit ſortir au premier mot qu'il dit.
C'étoit à Naples. Il ſe tranſporte à Rome ;
Saiſit un corps : Mathéo l'en bannit,
Le chaſſe encore : autre ſomme nouvelle.
Trois fois enfin, toujours d'un corps femelle,
Remarquez bien, notre Diable ſortit.

Le Roi de Naples avoit lors une fille,
Honneur du ſexe, eſpoir de ſa famille :
Maint jeune Prince étoit ſon pourſuivant.
Là d'Honeſta Belphégor ſe ſauvant,
On ne le put tirer de cet aſile.
Il n'étoit bruit aux champs comme à la ville
Que d'un Manant qui chaſſoit les Eſprits.
Cent mille écus d'abord lui ſont promis.
Bien affligé de manquer cette ſomme,
(Car les trois fois l'empêchoient d'eſpérer
Que Belphégor ſe laiſſât conjurer),
Il la refuſe ; il ſe dit un pauvre homme,
Pauvre pécheur qui, ſans ſçavoir comment,
Sans dons du Ciel, par hazard ſeulement,
De quelques corps a chaſſé quelque Diable,
Apparemment chétif & miſérable,
Et ne connoit celui-ci nullement.
Il a beau dire ; on le force ; on l'amene ;
On le menace ; on lui dit que ſous peine
D'être pendu, d'être mis haut & court
En un gibet, il faut que ſa puiſſance
Se manifeſte avant la fin du jour.
Dès l'heure même on vous met en préſence
Notre Démon & ſon Conjurateur.
D'un tel combat le Prince eſt ſpectateur.
Chacun y court : n'eſt fils de bonne mere

Qui pour le voir ne quitte toute affaire.
D'un côté ſont le gibet & la hart,
Cent mille écus bien comptés d'autre part.
Mathéo tremble, & lorgne la finance.
L'Eſprit malin, voyant ſa contenance,
Rioit ſous cape, alléguoit les trois fois;
Dont Mathéo ſuoit dans ſon harnois,
Preſſoit, prioit, conjuroit avec larmes.
Le tout en vain : plus il eſt en alarmes,
Plus l'autre rit. Enfin le Manant dit
Que ſur ce Diable il n'avoit nul crédit.
On vous le hape, & mene à la potence.
Comme il alloit haranguer l'aſſiſtance,
Néceſſité lui ſuggéra ce tour :
Il dit tout bas qu'on battît le tambour;
Ce qui fut fait; de quoi l'Eſprit immonde
Un peu ſurpris au Manant demanda :
Pourquoi ce bruit? Coquin, qu'entens-je là?
L'autre répond : C'eſt Madame Honeſta
Qui vous reclame, & va par tout le monde
Cherchant l'époux que le ciel lui donna.
Incontinent le Diable décampa,
S'enfuit au fond des enfers, & conta
Tout le ſuccès qu'avoit eu ſon voyage.
Sire, dit-il, le nœud du mariage
Damne auſſi dru qu'aucuns autres états.

Votre Grandeur voit tomber ici-bas,
Non par flocons, mais menu comme pluie,
Ceux que l'hymen fait de ſa confrairie:
J'ai par moi-même examiné le cas.
Non que de ſoi la choſe ne ſoit bonne;
Elle eut jadis un plus heureux deſtin;
Mais comme tout ſe corrompt à la fin,
Plus beau fleuron n'eſt en votre couronne.
Satan le crut : il fut récompenſé ;
Encor qu'il eût ſon retour avancé ;
Car qu'eût-il fait ? ce n'étoit pas merveilles
Qu'ayant ſans ceſſe un Diable à ſes oreilles,
Toujours le même, & toujours ſur un ton,
Il fût contraint d'enfiler la venelle :
Dans les enfers encore en change-t-on;
L'autre peine eſt à mon ſens plus cruelle.
Je voudrois voir quelque Saint y durer.
Elle eût à Job fait tourner la cervelle.
De tout ceci que prétens-je inférer ?
Premierement, je ne ſçais pire choſe,
Que de changer ſon logis en priſon :
En ſecond lieu, ſi par quelque raiſon
Votre aſcendant à l'hymen vous expoſe,
N'épouſez point d'Honeſta, s'il ſe peut ;
N'a pas pourtant une Honeſta qui veut.

LA
CLOCHETTE.





LA CLOCHETTE.

Conte.

O Combien l'homme eſt inconſtant, divers,
Foible, léger, tenant mal ſa parole !
J'avois juré, même en aſſez beaux vers,
De renoncer à tout conte frivole.
Et quand juré ? c'eſt ce qui me confond.
Depuis deux jours j'ai fait cette promeſſe.
Puis fiez-vous à rimeur qui répond
D'un ſeul moment. Dieu ne fit la ſageſſe
Pour les cerveaux qui hantent les neufs ſœurs ;
Trop bien ont-ils quelque art qui vous peut plaire,
Quelque jargon plein d'aſſez de douceurs,
Mais d'être ſûrs, ce n'eſt-là leur affaire.
Si me faut-il trouver, n'en fût-il point,
Tempérament pour accorder ce point ;
Et ſuppoſé que quant à la matiere
J'euſſe failli, du moins pourrois-je pas
Le réparer par la forme ? en tous cas
Voyons ceci. Vous ſçaurez que n'aguere
Dans la Touraine un jeune Bachelier,
(Interprétez ce mot à votre guiſe :
L'uſage en fut autrefois familier
Pour dire ceux qui n'ont la barbe griſe ;

Ores ce ſont ſuppôts de Sainte Egliſe)
Le nôtre ſoit ſans plus un jouvenceau
Qui dans les prés, ſur le bord d'un ruiſſeau,
Vous cajoloit la jeune Bachelette,
Aux blanches dents, aux piés nus, au corps gent,
Pendant qu'Io portant une clochette
Aux environs alloit l'herbe mangeant.
Notre galant vous lorgne une fillette,
De celles-là que je viens d'exprimer.
Le malheur fut qu'elle étoit trop jeunette,
Et d'âge encore incapable d'aimer.
Non qu'à treize ans on y ſoit inhabile;
Même les loix ont avancé ce temps;
Les loix ſongeoient aux perſonnes de ville,
Bien que l'amour ſemble né pour les champs.
Le Bachelier déploya ſa ſcience.
Ce fut en vain; le peu d'expérience,
L'humeur farouche, ou bien l'averſion,
Ou tous les trois, firent que la bergere,
Pour qui l'amour étoit langue étrangere,
Répondit mal à tant de paſſion.
Que fit l'amant? croyant tout artifice
Libre en amours; ſur le coi de la nuit,
Le compagnon détourne une geniſſe
De ce bétail par la fille conduit.

Le demeurant non compté par la Belle,
(Jeuneſſe n'a les ſoins qui ſont requis)
Prit auſſi-tôt le chemin du logis.
Sa mere étant moins oublieuſe qu'elle,
Vit qu'il manquoit une piece au troupeau.
Dieu ſçait la vie ; elle tance Iſabeau ;
Vous la renvoie ; & la jeune pucelle
S'en va pleurant, & demande aux Echos
Si pas un d'eux ne ſçait nulle nouvelle
De celle-là, dont le drôle à propos
Avoit d'abord étoupé la clochette ;
Puis il la prit, puis la faiſant ſonner
Il ſe fit ſuivre, & tant que la fillette
Au fonds d'un bois ſe laiſſa détourner.
Jugez, lecteur, quelle fut ſa ſurpriſe,
Quand elle ouit la voix de ſon amant.
Belle, dit-il, toute choſe eſt permiſe
Pour ſe tirer de l'amoureux tourment.
A ce diſcours, la fille toute en tranſe
Remplit de cris ces lieux peu fréquentés.
Nul n'accourut. O belles, évitez
Le fond des bois, & leur vaſte ſilence.



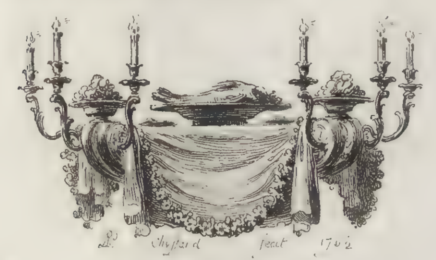
LE
GLOUTON.



LE GLOUTON.

Conte tiré d'Athénée.

A Son ſouper un Glouton
Commande que l'on apprête
Pour lui ſeul un eſturgeon,
Sans en laiſſer que la tête.
Il ſoupe ; il créve ; on y court :
On lui donne maints clyſteres.
On lui dit, pour faire court,
Qu'il mette ordre à ſes affaires.
Mes amis, dit le Goulu,
M'y voilà tout réſolu ;
Et puis qu'il faut que je meure,
Sans faire tant de façon,
Qu'on m'apporte tout-à-l'heure
Le reſte de mon poiſſon.



LES DEUX AMIS.

LES



LES DEUX AMIS.

Axiocus avec Alcibiades
Jeunes, bien-faits, galants, & vigoureux,
Par bon accord, comme grands camarades,
En même nid furent pondre tous deux.
Qu'arrive-t-il ? l'un de ces amoureux
Tant bien exploite autour de la Donzelle,
Qu'il en nâquit une fille si belle,
Qu'ils s'en vantoient tous deux également.
Le tems venu que cet objet charmant
Put pratiquer les leçons de ſa mere;
Chacun des deux en voulut être amant;
Plus n'en voulut l'un ni l'autre être pere.
Frere, dit l'un, ah! vous ne ſçauriez faire,
Que cet enfant ne ſoit vous tout craché.
Parbieu, dit l'autre, il eſt à vous, compere:
Je prends ſur moi le hazard du péché.



P

LE JUGE
DE MESLE.



LE JUGE DE MESLE.

DEUX Avocats qui ne s'accordoient point,
Rendoient perplex un Juge de Province.
Si ne put onc découvrir le vrai point ;
Tant lui sembloit que fût obscur & mince.
Deux pailles prend d'inégale grandeur ;
Du doigt les serre : il avoit bonne pince.
La longue échet sans faute au défendeur,
Dont renvoyé s'en va gai comme un prince.
La Cour s'en plaint, & le Juge repart :
Ne me blâmez, Messieurs, pour cet égard ;
De nouveauté dans mon fait il n'est maille :
Maint d'entre vous souvent juge au hazard ;
Sans que, pour ce, tire à la courte-paille.



ALIX MALADE.



ALIX MALADE.

ALIX malade, & se sentant presser;
Quelqu'un lui dit, il faut se confesser:
Voulez-vous pas mettre en repos votre ame?
Oui, je le veux, lui répondit la Dame:
Qu'à Pere André l'on aille de ce pas;
Car il entend d'ordinaire mon cas.
Un messager y court en diligence;
Sonne au couvent de toute sa puissance.
Qui venez-vous demander, lui dit-on?
C'est Pere André, celui qui d'ordinaire
Entend Alix dans sa confession:
Vous demandez, reprit alors un Frere,
Le Pere André, le Confesseur d'Alix?
Il est bien loin: hélas! le pauvre Pere
Depuis dix ans confesse en Paradis.



LE BAISER RENDU.



LE BAISER RENDU.

GUILLOT paſſoit avec ſa mariée.
Un Gentilhomme à ſon gré la trouvant,
Qui t'a, dit-il, donné telle épouſée ?
Que je la baiſe à la charge d'autant.
Bien volontiers, dit Guillot à l'inſtant ;
Elle eſt, Monſieur, fort à votre ſervice.
Le Monſieur donc fait alors ſon office,
En appuyant : Perronelle en rougit.
Huit jours après, ce Gentilhomme prit
Femme à ſon tour : à Guillot il permit
Même faveur. Guillot tout plein de zéle,
Puiſque Monſieur, dit-il, eſt ſi fidele,
J'ai grand regret, & je ſuis bien fâché
Qu'ayant baiſé ſeulement Perronelle,
Il n'ait encore avec elle couché.



SŒUR JEANNE.



SŒUR JEANNE.

SŒUR Jeanne ayant fait un poupon,
Jeûnoit, vivoit en ſainte fille,
Toujours étoit en oraiſon ;
Et toujours ſes Sœurs à la grille.
Un jour donc l'Abbeſſe leur dit :
Vivez comme Sœur Jeanne vit ;
Fuyez le monde & ſa ſéquelle.
Toutes reprirent à l'inſtant :
Nous ſerons auſſi ſages qu'elle,
Quand nous en aurons fait autant.



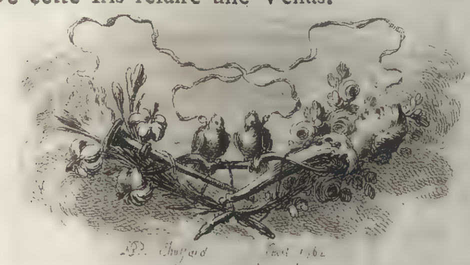
IMITATION

D'ANACRÉON.



IMITATION D'ANACRÉON.

O Toi qui peins d'une façon galante,
Maître paſſé dans Cythere & Paphos,
Fais un effort ; peins-nous Iris abſente.
Tu n'as point vu cette beauté charmante,
Me diras-tu : tant mieux pour ton repos.
Je m'en vais donc t'inſtruire en peu de mots.
Premierement, mets des lys & des roſes ;
Après cela, des Amours & des Ris.
Mais à quoi bon le détail de ces choſes ?
D'une Vénus tu peux faire une Iris ;
Nul ne ſçauroit découvrir le myſtére ;
Traits ſi pareils jamais ne ſe ſont vus :
Et tu pourras à Paphos & Cythere
De cette Iris refaire une Vénus.



AUTRE IMITATION
D'ANACRÉON.



AUTRE IMITATION D'ANACRÉON.

J'ÉTOIS couché mollement,
Et contre mon ordinaire
Je dormois tranquillement ;
Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit.
Il pleuvoit fort cette nuit :
Le vent, le froid, & l'orage
Contre l'enfant faiſoient rage.
Ouvrez, dit-il ; je ſuis nu.
Moi charitable & bon homme
J'ouvre au pauvre morfondu ;
Et m'enquiers comme il ſe nomme.
Je te le dirai tantôt,
Repartit-il ; car il faut
Qu'auparavant je m'eſſuie.
J'allume auſſi-tôt du feu.
Il regarde ſi la pluie
N'a point gâté quelque peu
Un arc dont je me méfie.
Je m'approche toutefois,
Et de l'enfant prens les doigts ;

Les réchauffe , & dans moi-même
Je dis : pourquoi craindre tant ?
Que peut-il ? c'eſt un enfant :
Ma couardiſe eſt extrême
D'avoir eu le moindre effroi :
Que feroit-ce ſi chez moi
J'avois reçu Poliphême ?
L'enfant d'un air enjoué,
Ayant un peu ſecoué
Les piéces de ſon armure,
Et ſa blonde chevelure,
Prend un trait, un trait vainqueur ;
Qu'il me lance au fond du cœur.
Voilà, dit-il, pour ta peine.
Souviens-toi bien de Climene,
Et de l'Amour ; c'eſt mon nom.
Ah ! je vous connois, lui dis-je,
Ingrat & cruel garçon :
Faut-il que qui vous oblige
Soit traité de la façon.
Amour fit une gambade ;
Et le petit ſcélérat
Me dit : pauvre camarade,
Mon arc eſt en bon état ;
Mais ton cœur eſt bien malade.

DISSERTATION
SUR
LA JOCONDE.
*A Monſieur B****

MONSIEUR,

VOTRE gageure eſt ſans doute fort plaiſante, & j'ai ri de tout mon cœur de la bonne foi avec laquelle votre ami ſoutient une opinion auſſi peu raiſonnable que la ſienne ; mais cela ne m'a point du-tout ſurpris. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que les plus méchants ouvrages ont trouvé de ſincéres protecteurs, & que des opiniâtres ont entrepris de combattre la raiſon à force ouverte. Et pour ne vous point citer ici d'exemples du commun, il n'eſt pas que vous n'ayez oui parler du gout bizarre de cet Empereur, qui préféra les écrits d'un je ne ſçais quel Poëte, aux ouvrages d'Homere, & qui ne vouloit pas que tous les hommes

enſemble, pendant près de vingt ſiécles, euſſent eu le ſens commun. Le ſentiment de votre ami a quelque choſe d'auſſi monſtrueux. Et certainement, quand je ſonge à la chaleur avec laquelle il va, le livre à la main, défendre la Joconde de M. Bouillon ; il me ſemble voir Marſiſe dans l'Arioſte (puiſqu'Arioſte y a) qui veut faire confeſſer à tous les Chevaliers errans, que cette Vieille qu'elle a en croupe, eſt un chef-d'œuvre de beauté. Quoi qu'il en ſoit, s'il n'y prend garde, ſon opiniâtreté lui coûtera un peu cher ; & quelque mauvais paſſe-tems qu'il y ait pour lui à perdre cent piſtoles, je le plains encore plus de la perte qu'il va faire de ſa réputation dans l'eſprit des habiles gens.

Il a raiſon de dire qu'il n'y a point de comparaiſon entre les deux ouvrages dont vous êtes en diſpute ; puiſqu'il n'y a point de comparaiſon entre un conte plaiſant, & une narration froide ; entre une invention fleurie & enjouée, & une traduction ſéche & triſte. Voilà en effet la proportion qui eſt entre ces deux ouvrages. Monſieur de la Fontaine a pris à la vérité ſon ſujet d'Arioſte ; mais en même tems il s'eſt rendu maître de ſa matiere : ce n'eſt point une copie qu'il ait

tirée

tirée un trait après l'autre ſur l'original ; c'eſt un original qu'il a formé ſur l'idée qu'Arioſte lui a fournie. C'eſt ainſi que Virgile a imité Homere ; Térence, Ménandre ; & le Taſſe, Virgile. Au contraire on peut dire de Monſieur B... que c'eſt un valet timide qui n'oſeroit faire un pas ſans le congé de ſon maître, & qui ne le quitte jamais que quand il ne le peut plus ſuivre : c'eſt un traducteur maigre & décharné : les plus belles fleurs qu'Arioſte lui fournit deviennent sèches entre ſes mains ; & à tous momens quittant le françois pour s'attacher à l'italien, il n'eſt ni italien ni françois.

Voilà, à mon avis, ce qu'on doit penſer de ces deux piéces. Mais je paſſe plus avant, & je ſoutiens que non-ſeulement la Nouvelle de Monſieur de la Fontaine eſt infiniment meilleure que celle de ce Monſieur, mais qu'elle eſt même plus agréablement contée que celle d'Arioſte. C'eſt beaucoup dire ſans doute ; & je vois bien que par là je vais m'attirer ſur les bras tous les amateurs de ce poëte. C'eſt pourquoi vous trouverez bon que je n'avance pas cette opinion, ſans l'appuyer de quelques raiſons.

Premierement donc je ne vois pas par quelle licence poëtique Arioſte a pu dans un poëme hé-

roïque & férieux, mêler une fable & un conte de vieille, pour ainfi dire, auffi burlefque qu'eft l'hiftoire de Joconde. *Je fçais bien*, dit un poëte, grand critique, *qu'il y a beaucoup de chofes permifes aux poëtes & aux peintres; qu'ils peuvent quelquefois donner carriere à leur imagination, & qu'il ne faut pas toujours les refferrer dans les bornes de la raifon étroite & rigoureufe; bien loin de leur vouloir ravir ce privilège, je le leur accorde pour eux, & je le demande pour moi. Ce n'eft pas à dire toutefois qu'il leur foit permis pour cela de confondre toutes chofes, de renfermer dans un même corps mille efpèces différentes, auffi confufes que les rêveries d'un malade, de mêler enfemble des chofes incompatibles, d'accoupler les oifeaux avec les ferpents, les tigres avec les agneaux.* Comme vous voyez, Monfieur, ce poëte avoit fait le procès à Ariofte plus de mille ans avant qu'Ariofte eût écrit. En effet ce corps compofé de mille efpèces différentes, n'eft-ce pas proprement l'image du poëme de Roland le furieux? Qu'y a-t-il de plus grave & de plus héroïque, que certains endroits de ce poëme? qu'y a-t-il de plus bas & de plus bouffon, que d'autres? Et fans chercher fi loin, peut-on rien voir de moins férieux que l'hiftoire de

Joconde & d'Aſtolfe ? Les aventures de Buſcon & de Lazarille ont-elles quelque choſe de plus extravagant ? Sans mentir, une telle baſſeſſe eſt bien éloignée du goût de l'Antiquité ; & qu'auroit-on dit de Virgile, bon Dieu ! ſi à la deſcente d'Enée dans l'Italie, il lui avoit fait conter par un hôtelier l'hiſtoire de Peau d'Ane, ou les contes de ma Mere l'Oie ; Je dis les contes de ma Mere l'Oie, car l'hiſtoire de Joconde n'eſt guere d'un autre rang. Que ſi Homere a été blâmé dans ſon Odiſſée (qui eſt pourtant un ouvrage tout comique, comme l'a remarqué Ariſtote) ſi, dis-je, il a été repris par de fort habiles critiques, pour avoir mêlé dans cet ouvrage l'hiſtoire des Compagnons d'Uliſſe changés en pourceaux, comme étant indigne de la majeſté de ſon ſujet ; que diroient ces critiques, s'ils voyoient celle de Joconde dans un poëme héroïque ? N'auroient-ils pas raiſon de s'écrier, que ſi cela eſt reçu, le bon ſens ne doit plus avoir de juriſdiction ſur les ouvrages d'eſprit, & qu'il ne faut plus parler d'art ni de régles ? Ainſi, Monſieur, quelque bonne que ſoit d'ailleurs la Joconde de l'Arioſte, il faut tomber d'accord qu'elle n'eſt pas en ſon lieu.

Mais examinons un peu cette hiſtoire en elle-même. Sans mentir, j'ai de la peine à ſouffrir le ſérieux avec lequel Arioſte écrit un conte ſi bouffon. Vous diriez que non-ſeulement c'eſt une hiſtoire très-véritable, mais que c'eſt une choſe très-noble & très-héroïque qu'il va raconter : Et certes s'il vouloit décrire les exploits d'un Alexandre, ou d'un Charlemagne, il ne débuteroit pas plus gravement.

Aſtolfo Re de' Longobardi, quello
A cui laſciò il fratel monaco il Regno,
Fù ne la giovanezza ſua ſi bello,
Che mai poch' altri giunſero à quel ſegno.
N'havria à fatica un tal fatto à pennello
Appelle, Zeuſi, ò ſe v'è alcun più degno.

Le bon Meſſer Ludovico ne ſe ſouvenoit pas, ou plutôt ne ſe ſoucioit pas du précepte de ſon Horace.

Verſibus exponi tragicis res comica non vult.

Cependant il eſt certain que ce précepte eſt fondé ſur la pure raiſon, & que comme il n'y a rien de plus froid que de conter une choſe grande

en ſtyle bas, auſſi n'y a-t-il rien de plus ridicule, que de raconter une hiſtoire comique & abſurde en termes graves & ſérieux : à moins que ce ſérieux ne ſoit affecté tout exprès, pour rendre la choſe encore plus burleſque. Le ſecret donc en contant une choſe abſurde, eſt de s'énoncer d'une telle maniere, que vous faſſiez concevoir au lecteur, que vous ne croyez pas vous-même la choſe que vous lui contez. Car alors il aide lui-même à ſe décevoir, & ne ſonge qu'à rire de la plaiſanterie agréable d'un auteur qui ſe joue & ne lui parle pas tout de bon. Et cela eſt ſi véritable qu'on dit même aſſez ſouvent des choſes qui choquent directement la raiſon, & qui ne laiſſent pas néanmoins de paſſer, à cauſe qu'elles excitent à rire. Telle eſt cette hyperbole d'un ancien poëte comique, pour ſe moquer d'un homme qui avoit une terre de fort petite étendue : *Il poſſédoit*, dit ce poëte, *une terre à la campagne qui n'étoit pas plus grande qu'une épitre de Lacédémonien.* Y a-t-il rien, ajoute un ancien rhéteur, de plus abſurde que cette penſée ? Cependant elle ne laiſſe pas de paſſer pour vrai-ſemblable, parce qu'elle touche la paſſion, je veux dire qu'elle excite à rire. Et n'eſt-ce pas en effet ce qui a rendu

ſi agréables certaines lettres de Voiture, comme celles du Brochet & de la Berne, dont l'invention eſt abſurde d'elle-même, mais dont il a caché les abſurdités par l'enjouement de ſa narration, & par la maniere plaiſante dont il dit toutes choſes ? C'eſt ce que M. D. L. F. a obſervé dans ſa Nouvelle : il a cru que dans un conte, comme celui de Joconde, il ne falloit pas badiner ſérieuſement. Il rapporte à la vérité des aventures extravagantes, mais il les donne pour telles. Partout il rit & il joue ; & ſi le lecteur lui veut faire un procès ſur le peu de vrai-ſemblance qu'il y a aux choſes qu'il raconte, il ne va pas comme Arioſte les appuyer par des raiſons forcées, & plus abſurdes encore que la choſe même ; mais il s'en ſauve en riant, & en ſe jouant du lecteur, qui eſt la route qu'on doit tenir en ces rencontres.

Ridiculum acri
Fortius & melius magnas plerumque ſecat res.

Ainſi lorſque Joconde, par exemple, trouve ſa femme couchée entre les bras d'un valet, il n'y a pas d'apparence que dans la fureur il n'éclate contre elle, ou du moins contre ce valet ; com-

ment eſt-ce donc qu'Arioſte ſauve cela ? Il dit que la violence de l'amour ne lui permit pas de faire ce déplaiſir à ſa femme.

Mà da l'amor che porta, al ſuo diſpetto,
A l'ingrata moglie, li fù interdetto.

Voilà, ſans mentir, un amant bien parfait ; & Céladon ni Silvandre ne ſont jamais parvenus à ce haut degré de perfection. Si je ne me trompe, c'étoit bien plutôt là une raiſon, non ſeulement pour obliger Joconde à éclater, mais c'en étoit aſſez pour lui faire poignarder dans la rage ſa femme, ſon valet & ſoi-même ; puiſqu'il n'y a point de paſſion plus tragique & plus violente que la jalouſie qui naît d'une extrême amour. Et certainement ſi les hommes les plus ſages & les plus modérés ne ſont pas maîtres d'eux-mêmes, dans la chaleur de cette paſſion, & ne peuvent s'empêcher quelquefois de s'emporter juſqu'à l'excès pour des ſujets fort legers ; que devoit faire un jeune homme, comme Joconde, dans les premiers accès d'une jalouſie auſſi bien fondée que la ſienne ? Etoit-il en état de garder encore des meſures avec une perfide, pour qui il ne pouvoit plus

avoir que des ſentimens d'horreur & de mépris ? M. D. L. F. a bien vu l'abſurdité qui s'enſuivoit de là ; il s'eſt donc bien gardé de faire Joconde amoureux d'un amour romaneſque & extravagant ; cela ne ſerviroit de rien, & une paſſion comme celle-là n'a point de rapport avec le caractere dont Joconde nous eſt dépeint, ni avec ſes aventures amoureuſes. Il l'a donc repréſenté ſeulement, comme un homme perſuadé à fond de la vertu & de l'honnêteté de ſa femme. Ainſi quand il vient à reconnoître l'infidélité de cette femme, il peut fort bien par un ſentiment d'honneur, comme le ſuppoſe Monſieur de la Fontaine, n'en rien témoigner, puiſqu'il n'y a rien qui faſſe plus de tort à un homme d'honneur en ces ſortes de rencontres, que l'éclat.

Tous deux dormoient : dans cet abord Joconde
Voulut les envoyer dormir en l'autre monde :
Mais cependant il n'en fit rien,
Et mon avis eſt qu'il fit bien.
Le moindre bruit que l'on peut faire
En telle affaire,
Eſt le plus ſûr de la moitié.
Soit par prudence, ou par pitié,
Le Romain ne tua perſonne, &c.

Que ſi Arioſte n'a ſuppoſé l'extrême amour de Joconde, que pour fonder la maladie & la maigreur qui lui vint enſuite, cela n'étoit point néceſſaire, puiſque la ſeule penſée d'un affront n'eſt que trop ſuffiſante pour faire tomber malade un homme de cœur. Ajoutez à toutes ces raiſons, que l'image d'un honnête homme lâchement trahi par une ingrate qu'il aime, tel que Joconde nous eſt repréſenté dans l'Arioſte, a quelque choſe de tragique, & qui ne vaut rien dans un conte pour rire : au lieu que la peinture d'un mari qui ſe réſout à ſouffrir diſcrètement les plaiſirs de ſa femme, comme l'a dépeint Monſieur de la Fontaine, n'a rien que de plaiſant & d'agréable, & c'eſt le ſujet ordinaire de nos comédies. Arioſte n'a pas mieux réuſſi dans cet autre endroit où Joconde apprend au Roi l'abandonnement de ſa femme avec le plus laid monſtre de ſa cour. Il n'eſt pas vrai-ſemblable que le Roi n'en témoigne rien. Que fait donc l'Arioſte pour fonder cela ? Il dit que Joconde, avant que de découvrir ce ſecret au Roi, le fit jurer ſur le ſaint Sacrement, ou ſur l'*Agnus Dei*, ce ſont ſes termes, qu'il ne s'en reſſentiroit point. Ne voilà-t-il pas une invention bien agréable ? Et le ſaint Sacrement

n'eſt-il pas là bien placé ? Il n'y a que la licence italienne qui puiſſe mettre une ſemblable impertinence à couvert, & de pareilles ſottiſes ne ſe ſouffrent point en latin ni en françois. Mais comment eſt-ce qu'Arioſte ſauvera toutes les autres abſurdités qui s'enſuivent de-là ? Où eſt-ce que Joconde trouve ſi vîte une Hoſtie ſacrée, pour faire jurer le Roi ? Et quelle apparence qu'un Roi s'engage ainſi legérement à un ſimple Gentilhomme, par un ferment ſi exécrable ? Avouons que M. D. L. F. s'eſt bien plus ſagement tiré de ce pas par la plaiſanterie de Joconde, qui propoſe au Roi pour le conſoler de cet accident, l'exemple des Rois & des Céſars, qui avoient ſouffert un ſemblable malheur avec une conſtance toute héroïque, & peut-on en ſortir plus agréablement, qu'il fait par ces vers ?

Mais enfin il le prit en homme de courage,
En galant homme, & pour le faire court,
En véritable homme de cour.

Ce trait ne vaut-il pas mieux lui ſeul que tout le ſérieux de l'Arioſte ? Ce n'eſt pas pourtant qu'Arioſte n'ait cherché le plaiſant autant qu'il a

pu, & on peut dire de lui, ce que Quintilien dit de Démosthène : *Non displicuisse illi jocos, sed non contigisse ;* Qu'il ne fuyoit pas les bons mots, mais qu'il ne les trouvoit pas. Car quelquefois de la plus haute gravité de son style il tombe dans des bassesses à peine dignes du burlesque. En effet qu'y a-t-il de plus ridicule que cette longue généalogie qu'il fait du Reliquaire que Joconde reçut de sa femme en partant ? cette raillerie contre la Religion n'est-elle pas bien en son lieu ? Que peut-on voir de plus sale que cette Métaphore ennuieuse, prise de l'exercice des chevaux, de laquelle Astolfe & Joconde se servent pour se reprocher l'un à l'autre leur paillardise ? Que peut-on imaginer de plus froid que cette équivoque, qu'il employe à propos du retour de Joconde à Rome ? On croyoit, dit-il, qu'il étoit allé à Rome, & il étoit allé à Corneto.

Credeano che da lor si fosse tolto
Per gire à Roma, è gito era à Corneto.

Si M. D. L. F. avoit mis une semblable sottise dans toute sa piéce, trouveroit-il grace auprès de ses censeurs ? Et une impertinence de cette force

n'auroit-elle pas été capable de décrier tout ſon ouvrage, quelques beautés qu'il eût eu d'ailleurs ? mais certes il ne falloit pas appréhender cela de lui. Un homme formé, comme je vois bien qu'il l'eſt, au gout de Térence & de Virgile, ne ſe laiſſe pas emporter à ces extravagances italiennes, & ne s'écarte pas ainſi de la route du bon ſens. Tout ce qu'il dit eſt ſimple & naturel ; & ce que j'eſtime ſur-tout en lui, c'eſt une certaine naïveté de langage, que peu de gens connoiſſent, & qui fait pourtant tout l'agrément du diſcours. C'eſt cette naïveté inimitable, qui a été tant eſtimée dans les écrits d'Horace & de Térence, à laquelle ils ſe ſont étudiés particuliérement, juſqu'à rompre pour cela la meſure de leurs vers, comme a fait Monſieur de la Fontaine, en beaucoup d'endroits. En effet, c'eſt ce *molle* & ce *facetum*, qu'Horace attribue à Virgile, & qu'Appollon ne donne qu'à ſes favoris. En voulez-vous des exemples ?

Marié depuis peu ; content, je n'en ſçais rien :
Sa femme avoit de la jeuneſſe,
De la beauté, de la délicateſſe ;
Il ne tenoit qu'à lui, qu'il ne s'en trouvât bien.

S'il eût dit ſimplement que Joconde vivoit content avec ſa femme, ſon diſcours auroit été aſſez froid ; mais par ce doute où il s'embarraſſe lui-même, & qui ne veut pourtant dire que la même choſe, il enjoue ſa narration, & occupe agréablement le lecteur. C'eſt ainſi qu'il faut juger de ces vers de Virgile dans une de ſes églogues, à propos de Médée, à qui une fureur d'amour & de jalouſie avoit fait tuer ſes enfans :

Crudelis mater magis, an puer improbus ille ?
Improbus ille puer ; crudelis tu quoque mater.

Il en eſt de même encore de cette réflexion que fait M. D. L. F. à propos de la déſolation que fait paroître la femme de Joconde, quand ſon mari eſt prêt à partir.

Vous autres bonnes gens auriez cru que la Dame,
Une heure après eût rendu l'ame ;
Moi qui ſçais ce que c'eſt que l'eſprit d'une femme, &c.

Je pourrois vous montrer beaucoup d'endroits de la même force, mais cela ne ſerviroit de rien pour convaincre votre ami : ces ſortes de beautés

ſont de celles qu'il faut ſentir, & qui ne ſe prouvent point. C'eſt ce je-ne-ſçais-quoi qui nous charme, & ſans lequel la beauté même n'auroit ni grace, ni beauté ; mais après tout c'eſt un je-ne-ſçais-quoi ; & ſi votre ami eſt aveugle, je ne m'engage pas à lui faire voir clair : & c'eſt auſſi pourquoi vous me diſpenſerez, s'il vous plaît, de répondre à toutes les vaines objections qu'il vous a faites ; ce ſeroit combattre des fantômes qui s'évanouiſſent d'eux-mêmes, & je n'ai pas entrepris de diſſiper toutes les chimeres qu'il eſt d'humeur à ſe former dans l'eſprit.

Mais il y a deux difficultés, dites-vous, qui vous ont été propoſées par un fort galant homme, & qui ſont capables de vous embarraſſer. La premiere regarde l'endroit où ce valet d'hôtellerie trouve moyen de coucher avec la commune maîtreſſe d'Aſtolfe & de Joconde, au milieu de ces deux galants ; cette aventure, dit-on, paroît mieux fondée dans l'original, parce qu'elle ſe paſſe dans une hôtellerie où Aſtolfe & Joconde viennent d'arriver fraîchement, & d'où ils doivent partir le lendemain, ce qui eſt une raiſon ſuffiſante pour obliger ce valet à ne point perdre de temps, & à tenter ce moyen, quelque dangereux qu'il puiſſe

être, pour jouir de sa maitresse ; parceque s'il laisse échapper cette occasion, il ne la pourra plus recouvrer : au lieu que dans la Nouvelle de M. D. L. F. tout ce mystére arrive chez un hôte, où Astolfe & Joconde font un assez long séjour. Ainsi ce valet logeant avec celle qu'il aime, & étant avec elle tous les jours, vrai-semblablement il pouvoit trouver d'autres voies plus sûres pour coucher avec elle, que celle dont il se sert. A cela je répons, que si ce valet a recours à celle-ci, c'est qu'il n'en peut imaginer de meilleure, & qu'un gros brutal, tel qu'il nous est représenté par M. D. L. F. & tel qu'il devoit être en effet, pour faire une entreprise comme celle-là, est fort capable de hazarder tout pour se satisfaire, & n'a pas toute la prudence que pourroit avoir un honnête homme. Il y auroit quelque chose à dire, si M. D. L. F. nous l'avoit représenté, comme un amoureux de Roman, tel qu'il est dépeint dans Arioste, qui n'a pas pris garde que ces paroles de tendresse & de passion qu'il lui met dans la bouche, sont fort bonnes pour un Tircis, mais ne conviennent pas trop bien à un muletier. Je soutiens en second lieu que la même raison qui dans Arioste empêche tout un jour ce valet & cette

fille de pouvoir exécuter leur volonté, cette même raiſon, dis-je, a pu ſubſiſter pluſieurs jours, & qu'ainſi étant continuellement obſervés l'un & l'autre par les gens d'Aſtolfe & de Joconde, & par les autres valets de l'hôtellerie, il n'eſt pas en leur pouvoir d'accomplir leur deſſein, ſi ce n'eſt la nuit. Pourquoi donc, me direz-vous, M. D. L. F. n'a-t-il point exprimé cela? Je ſoutiens qu'il n'étoit point obligé de le faire, parceque cela ſe ſuppoſe aiſément de ſoi-même, & que tout l'artifice de la narration conſiſte à ne marquer que les circonſtances qui ſont abſolument néceſſaires. Ainſi, par exemple, quand je dis qu'un tel eſt de retour de Rome, je n'ai que faire de dire qu'il y étoit allé, puiſque cela s'enſuit de-là néceſſairement. De même, lorſque dans la Nouvelle de M. D. L. F. la fille dit au valet qu'elle ne lui peut pas accorder ſa demande, parce que ſi elle le faiſoit, elle perdroit infailliblement l'anneau qu'Aſtolfe & Joconde lui avoient promis: il s'enſuit de-là infailliblement qu'elle ne lui pouvoit accorder cette demande ſans être découverte, autrement l'anneau n'auroit couru aucun riſque. Qu'étoit-il donc beſoin que M. D. L. F. allât perdre, en paroles inutiles, le temps qui eſt ſi cher dans

une

une narration ? On me dira peut-être que M. D. L. F. après tout n'avoit que faire de changer ici l'Arioste : mais qui ne voit au contraire que par là il a évité une absurdité manifeste, c'est à sçavoir ce marché qu'Astolfe & Joconde font avec leur hôte, par lequel ce pere vend sa fille à beaux deniers comptans ? En effet, ce marché n'a-t-il pas quelque chose de choquant, ou plutôt d'horrible ? Ajoutez que dans la Nouvelle de M. D. L. F. Astolfe & Joconde sont trompés bien plus plaisamment, parce qu'ils regardent tous deux cette fille, qu'ils ont abusée, comme une jeune innocente, à qui ils ont donné, comme il dit :

La premiere leçon du plaisir amoureux.

Au lieu que dans l'Arioste, c'est une infâme qui va courir le païs avec eux, & qu'ils ne sçauroient regarder que comme une garce publique.

Je viens à la seconde objection. Il n'est pas vrai-semblable, vous a-t-on dit, que, quand Astolfe & Joconde prennent résolution de courir ensemble le païs, le Roi, dans la douleur où il est, soit le premier qui s'avise d'en faire la proposition ; & il semble qu'Arioste ait mieux réussi de la faire

faire par Joconde. Je dis que c'eſt tout le contraire, & qu'il n'y a point d'apparence qu'un ſimple gentilhomme faſſe à un roi une propoſition ſi étrange, que celle d'abandonner ſon royaume, & d'aller expoſer ſa perſonne en des païs éloignés, puiſque même la ſeule penſée en eſt coupable : au lieu qu'il peut fort bien tomber dans l'eſprit d'un roi, qui ſe voit ſenſiblement outragé en ſon honneur, & qui ne ſçauroit plus voir ſa femme qu'avec chagrin, d'abandonner ſa cour pour quelque temps, afin de s'ôter de devant les yeux un objet qui ne lui peut cauſer que de l'ennui.

Si je ne me trompe, Monſieur, voilà vos doutes aſſez bien réſolus ; ce n'eſt pas pourtant que de-là je veuille inférer que M. D. L. F. ait ſauvé toutes les abſurdités qui ſont dans l'hiſtoire de Joconde : il y auroit eu de l'abſurdité à lui-même d'y penſer ; ce ſeroit vouloir extravaguer ſagement, puiſqu'en effet toute cette hiſtoire n'eſt autre choſe qu'une extravagance aſſez ingénieuſe, continuée depuis un bout juſqu'à l'autre : ce que j'en dis n'eſt ſeulement que pour vous faire voir qu'aux endroits où il s'eſt écarté de l'Arioſte, bien loin d'avoir fait de nouvelles fautes, il a rectifié celles de cet auteur. Après tout néanmoins il faut

avouer que c'eſt à Arioſte qu'il doit ſa principale invention ; ce n'eſt pas que les choſes qu'il a ajoutées de lui-même ne pûſſent entrer en paralelle avec tout ce qu'il y a de plus ingénieux dans l'hiſtoire de Joconde. Telle eſt l'invention du livre blanc que nos deux Aventuriers emporterent pour mettre les noms de celles qui ne ſeroient pas rebelles à leurs vœux ; car cette badinerie me ſemble bien auſſi agréable que tout le reſte du conte. Il n'en faut pas moins dire de cette plaiſante conteſtation qui s'émut entre Aſtolfe & Joconde pour le pucelage de leur commune Maitreſſe, qui n'étoit pourtant que les reſtes d'un valet. Mais, Monſieur, je ne veux point chicanner mal à propos : donnons, ſi vous voulez, à Arioſte toute la gloire de l'invention ; ne lui dénions pas le prix qui lui eſt juſtement dû pour l'élégance, la netteté, & la briéveté inimitable avec laquelle il dit tant de choſes en ſi peu de mots ; ne rabaiſſons point malicieuſement en faveur de notre nation le plus ingénieux auteur des derniers ſiécles : mais que les graces & les charmes de ſon eſprit ne nous enchantent pas de telle ſorte, qu'il nous empêche de voir les fautes de jugement qu'il a faites en pluſieurs endroits ; & quelque harmonie de vers

dont il nous frappe l'oreille, confeſſons que M. D. L. F. ayant conté plus plaiſamment une choſe très-plaiſante, il a mieux compris l'idée & le caractere de la narration.

Après cela, Monſieur, je ne penſe pas que vous vouluſſiez exiger de moi de vous marquer ici exactement tous les défauts qui ſont dans la Piéce de M. Bouillon ; j'aimerois autant être condamné à faire l'analyſe exacte d'une chanſon du Pont-neuf, par les régles de la Poëtique d'Ariſtote. Jamais ſtile ne fut plus vicieux que le ſien, & jamais ſtile ne fut plus éloigné de celui de M. D. L. F. Ce n'eſt pas, Monſieur, que je veuille faire paſſer ici l'ouvrage de M. D. L. F. pour un ouvrage ſans défauts ; je le tiens aſſez galant homme pour tomber d'accord lui-même des négligences qui s'y peuvent rencontrer ; & où ne s'en rencontre-t-il point ? Il ſuffit pour moi que le bon y paſſe infiniment le mauvais, & c'eſt aſſez pour faire un ouvrage excellent.

Ergo ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis.

Il n'en eſt pas ainſi de Monſieur Bouillon :

c'eſt un auteur ſec & aride ; toutes ſes expreſſions ſont rudes & forcées ; il ne dit jamais rien qui ne puiſſe être mieux dit ; & bien qu'il bronche à chaque ligne, ſon ouvrage eſt moins à blâmer pour les fautes qui y ſont, que pour l'eſprit & le génie qui n'y eſt pas. Je ne doute point que vos ſentimens en cela ne ſoient d'accord avec les miens ; mais s'il vous ſemble que j'aille trop avant, je veux bien pour l'amour de vous me faire un effort, & en examiner ſeulement une page.

Aſtolfe roi de Lombardie,
A qui ſon frere plein de vie
Laiſſa l'empire glorieux,
Pour ſe faire religieux,
Naquit d'une forme ſi belle,
Que Zeuxis & le grand Appelle,
De leur docte & fameux pinceau,
N'ont jamais rien fait de ſi beau.

Que dites-vous de cette longue période ? n'eſt-ce pas bien entendre la maniere de conter, qui doit être ſimple & coupée, que de commencer une narration en vers, par un enchaînement de paroles à peine ſupportable dans l'exorde d'une Oraiſon ?

A qui ſon frere plein de vie.

Plein de vie, eſt une cheville ; d'autant plus qu'il n'eſt pas du texte. M. Bouillon l'a ajouté de ſa grace, car il n'y a point en cela de beauté qui l'y ait contraint.

Laiſſa l'empire glorieux.

Ne ſemble-t-il pas que, ſelon M. Bouillon, il y a un empire particulier des Glorieux, comme il y a un empire des Ottomans & des Romains, & qu'il a dit l'empire *glorieux* comme un autre diroit l'empire Ottoman ? ou bien il faut tomber d'accord que le mot de *glorieux* en cet endroit-là eſt une cheville, & une cheville groſſiere & ridicule.

Pour ſe faire religieux.

Cette maniere de parler eſt baſſe, & nullement poëtique.

Naquit d'une forme ſi belle.

Pourquoi naquit ? n'y a-t-il pas des gens qui naiſſent fort beaux, & qui deviennent fort laids dans la ſuite du temps ? & au contraire n'en voit-

on pas qui viennent fort laids au monde, & que l'âge ensuite embellit ?

Que Zeuxis & le grand Apelle.

On peut bien dire qu'Appelle étoit un grand peintre ; mais qui a jamais dit le grand Appelle ? cet épithete de *grand* tout simple ne se donne jamais qu'à des Conquérans & à nos Saints. On peut bien appeller Cicéron un grand orateur ; mais il seroit ridicule de dire le grand Cicéron ; & cela auroit quelque chose d'enflé & de puérile. Mais qu'a fait ici le pauvre *Zeuxis* pour demeurer sans épithete, tandis qu'Appelle est *le grand* Appelle ? sans mentir, il est bien malheureux que la mesure du vers ne l'ait pas permis, car il auroit été au moins le brave Zeuxis.

De leur docte & fameux pinceau,
N'ont jamais rien fait de si beau.

Il a voulu exprimer ici la pensée de l'Arioste, que, quand Zeuxis & Apelle auroient épuisé tous leurs efforts pour peindre une beauté douée de toutes les perfections, cette beauté n'auroit pas

égalé celle d'Aſtolfe. Mais qu'il y a mal réuſſi ! & que cette façon de parler eſt groſſiere ! *n'ont jamais rien fait de ſi beau, de leur Pinceau.*

Mais ſi ſa grace ſans pareille.

Sans pareille, eſt là une cheville ; & le poëte n'a pas pu dire cela d'Aſtolfe, puiſqu'il déclare dans la ſuite qu'il y avoit un homme au monde plus beau que lui ; c'eſt à ſçavoir Joconde.

Etoit du monde la merveille.

Cette tranſpoſition ne ſe peut ſouffrir.

Ni les avantages que donne
Le royal éclat de ſon ſang.

Ne diriez-vous pas que le ſang des Aſtolfes de Lombardie eſt ce qui donne ordinairement de l'éclat ? Il falloit dire, ni les avantages que lui donnoit le royal éclat de ſon ſang.

Dans les Italiques provinces.

Cette maniere de parler ſent le poëme épique,

où même elle ne seroit pas fort bonne, & ne vaut rien du tout dans un conte, où les façons de parler doivent être simples & naturelles.

Elevoient au-dessus des Anges.

Pour parler françois, il falloit dire, élevoient au-dessus de ceux des Anges.

Au prix des charmes de son corps.

De son corps, est dit bassement, & pour rimer; il falloit dire, *de sa beauté.*

Si jamais il avoit vu naître.

Naître est maintenant aussi peu nécessaire qu'il l'étoit tantôt.

Rien qui fût comparable à lui.

Ne voilà-t-il pas un joli vers?

Sire, je crois que le soleil
N'a jamais rien fait de pareil,
Si ce n'est mon Frere Joconde,
Qui n'a point de pareil au monde.

Le pauvre Bouillon s'eſt terriblement embarraſſé dans ces termes de pareil, & de ſans pareil ; il a dit là-bas que la beauté d'Aſtolfe n'a point de pareille ; ici il dit que c'eſt la beauté de Joconde qui eſt ſans pareille : de-là il conclut que la beauté ſans pareille du Roi, n'a de pareille que la beauté ſans pareille de Joconde. Mais, ſauf l'honneur de l'Arioſte, que M. Bouillon a ſuivi en cet endroit, je trouve ce compliment fort impertinent, puiſqu'il n'eſt pas vrai-ſemblable qu'un courtiſan aille de but en blanc dire à un roi, qui ſe pique d'être le plus bel homme de ſon ſiécle : j'ai un frere plus beau que vous. M. D. L. F. a bien fait d'éviter cela, & de dire ſimplement que ce courtiſan prit cette occaſion de louer la beauté de ſon frere, ſans l'élever néanmoins au-deſſus de celle du Roi. Comme vous voyez, Monſieur, il n'y a pas un vers où il n'y ait quelque choſe à reprendre, & que Quintilien n'envoyât rebattre ſur l'enclume. Mais en voilà aſſez ; & quelque réſolution que j'aie priſe d'examiner la page entiere, vous trouverez bon que je me faſſe grace à moi-même, & que je ne paſſe pas plus avant. Et que ſeroit-ce, bon Dieu ! ſi j'allois rechercher toutes les impertinences de cet ouvrage, les mauvaiſes façons de parler, les ru-

deſſes, les incongruités, les choſes froides & platement dites qui s'y rencontrent par-tout? Que dirions-nous de *ces murailles dont les ouvertures baillent?* De *ces erremens qu'Aſtolfe & Joconde ſuivent dans les païs Flamans?* Suivre des erremens, juſte Ciel! quelle langue eſt-ce là? Sans mentir, je ſuis honteux pour M. D. L. F. de voir qu'il ait pu être mis en paralelle avec un tel auteur; mais je ſuis encore plus honteux pour votre ami: je le trouve bien hardi ſans doute d'oſer ainſi hazarder cent piſtoles ſur la foi de ſon jugement. S'il n'a point de meilleure caution, & qu'il faſſe ſouvent de ſemblables gageures, il eſt au hazard de ſe ruiner. Voilà, Monſieur, la maniere d'agir ordinaire des demi-critiques; de ces gens, dis-je, qui ſous ombre d'un ſens commun, tourné pourtant à leur mode, prétendent avoir droit de juger ſouverainement de toutes choſes, corrigent, diſpoſent, réforment, louent, approuvent, condamnent tout au hazard. J'ai peur que votre ami ne ſoit un peu de ce nombre: je lui pardonne cette haute eſtime qu'il fait de la piéce de M. B. je lui pardonne même d'avoir chargé ſa mémoire de toutes les ſottiſes de cet ouvrage; mais je ne lui pardonne pas la confiance avec laquelle il ſe perſuade que tout le monde

confirmera ſon ſentiment. Penſe-t-il donc que trois des plus galants hommes de France aillent de gaieté de cœur ſe perdre d'eſtime dans l'eſprit des habiles gèns, pour lui faire gagner cent piſtoles ? Et depuis Midas, d'impertinente mémoire, s'eſt-il trouvé perſonne qui ait rendu un jugement auſſi abſurde que celui qu'il attend d'eux ? Mais, Monſieur, il me ſemble qu'il y a aſſez long-temps que je vous entretiens, & ma Lettre pourroit à la fin paſſer pour une diſſertation préméditée. Que voulez-vous ? c'eſt que votre gageure me tient au cœur ; & j'ai été bien aiſe de vous juſtifier à vous-même le droit que vous avez ſur les cent piſtoles de votre ami. J'eſpere que cela ſervira à vous faire voir avec combien de paſſion je ſuis, &c.

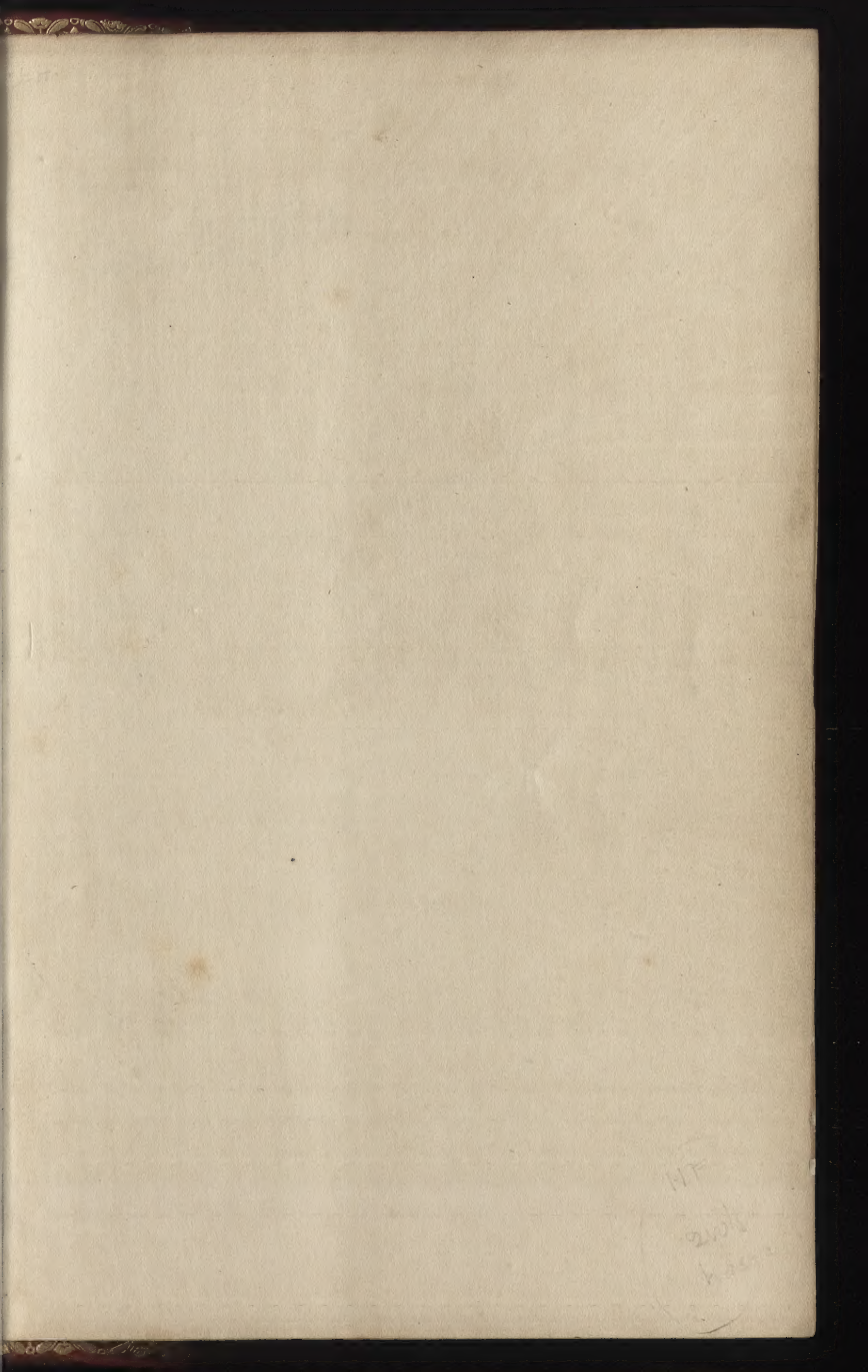


TABLE

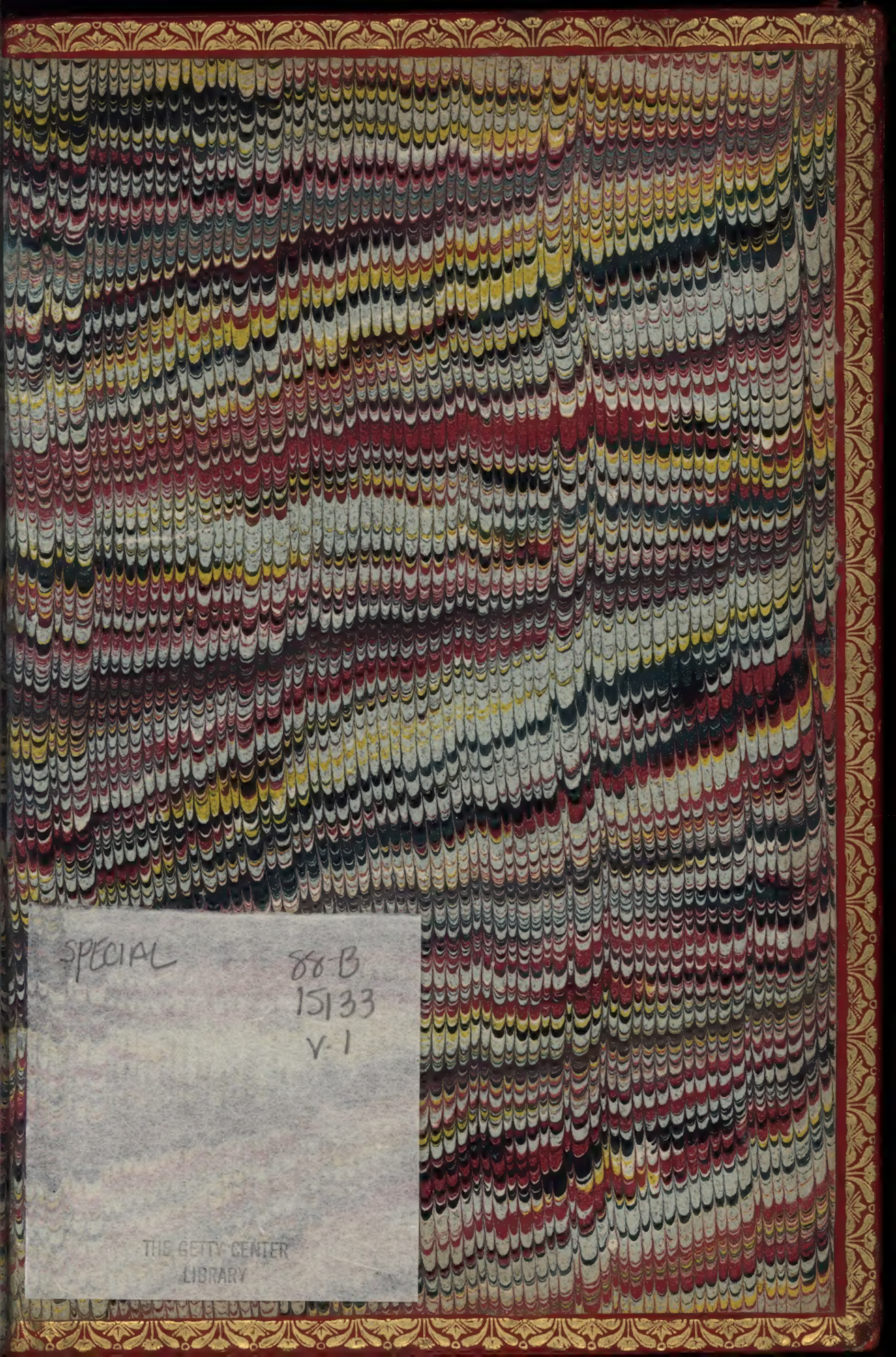
Des Contes contenus dans ce premier Tome.

TABLE.

Fin de la Table du Tome premier.






SPECIAL
88-B
15133
v.1
THE GETTY CENTER
LIBRARY

